ASE 4344

HILDA ARNHOLD

TONKIN

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

Illustrations de Manh-Quynh

EDITIONS DU COURRIER
HAIPHONG

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TONKIN

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

SOIXANTE EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR PAPIER A LA FORME « SOIE DE GIO » DES PAPETERIES DE L'INDOCHINE DONT CINQUANTE NUMÉROTÉS 1 à 50 ET DIX HORS COMMERCE NUMÉROTÉS HC-A à HC-J

ET CENT QUARANTE HUIT EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS SUR PAPIER « SPÉCIAL ÉDITION » DES PAPETERIES DE L'INDOCHINE DONT CENT TRENTE NUMÉROTÉS 51 à 181 ET DIX HUIT HORS COMMERCE NUMÉROTÉS HC-I à HC-XVIII

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hilda ARNHOLD 1944

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HILDA ARNHOLD

TONKIN

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

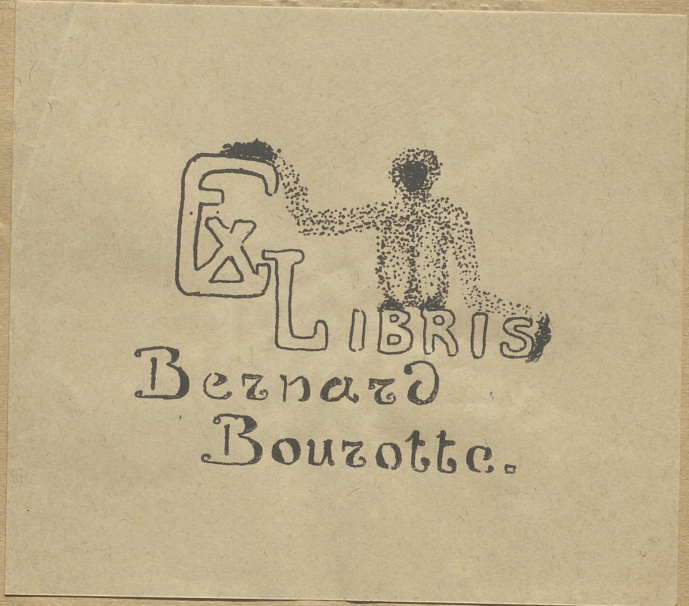
Achat CNRS

Illustrations de Manh-Quynh

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEN
BIBLIOTHÈQUE
ASE 4344

EDITIONS DU COURRIER
HAIPHONG

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES MATIÈRES

PAYSAGES

Campagne 13
Crachin 15
Pâques tonkinoises 19
Saison des pluies 21
Inondation 25
Automne 29
Hiver 33
Crépuscule 37
Soir 39
Bucolique en pleine ville 41
Au Grand Lac 47
A travers les rizières 43

IMPRESSIONS

A cause des moustiques 55
Les plus beaux voyages 61
Un rêve 67

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SCÈNES DE LA VIE ANNAMITE

Le marchand de souris 73
La chanson des sabots 77
Nuoc vôi ! Nuoc vôi 83
Le refrain de l'été 87
Les petits métiers 91
Dans la rue 97
Diseurs de bonne aventure 115
A la Banque 121
Café-restaurant 125
Les lotus 129
Fumeurs 133
Soirée de Têt au restaurant chinois 137

MŒURS ET COUTUMES

De la cuisine française à la cuisine annamite . . . 143
L'habitation tonkinoise 165
Histoire d'un grain de riz 195

FÊTES ANNAMITES

Avant le Têt 207
Après le Têt 213
La fête de Trung Nguyên 221
La fête de la mi-automne 227

PAGODES

Pèlerinage à Huong tich 253
La pagode des Quatre Colonnes 241
Promenade à Yên-So 247

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PAYSAGES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur la digue aux dures mottes inégales on s'en va. .
. . . A l'abri d'une touffe de bambou se niche une case au toit de chaume avec quelques aréquiers . .

page 13

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CAMPAGNE

Dans la vallée du fleuve Đá-Bạch au pied des monts du Đông-Triều que hante encore le souvenir des pirates s'étend la plaine découpée en rizières ; d'un côté c'est l'écran irrégulier des pitons calcaires recouverts par une végétation hirsute, de l'autre les hautes collines aux croupes arrondies qui, en chaînes scccessives, conduisent à la frontière de Chine.

Oh ! qu'elle est mélancolique l'atmosphère de la campagne tonkinoise aux approches du Têt, avec la terre grise des rizières mortes, l'argent mat des étangs et le vert si pâle du riz nouvellement repiqué.

Dans le ciel terne volent des oiseaux de proie.

Sur la digue aux dures mottes inégales où traîne encore du chaume, on s'en va, et le vent qui siffle une chanson d'hiver courbe les joncs vert sombre vers la berge vaseuse.

Perché sur un piquet au bord de l'eau, un martin-pêcheur surveille les vagues dont la rumeur berce des sampans qui paraissent endormis.

Çà et là, au milieu des rizières à demi-submergées et des champs en culture, à l'abri d'une touffe de bambous,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se niche une case au toit de chaume avec quelques aréquiers, une aire de terre battue et un pailler autour duquel caquètent des poules ; parfois un chien jaune se lève pour aboyer.

Plus loin la digue devient sentier : sinueuse piste de terre jaunâtre entre les buissons ras ; sous l'herbe morte, toute usée par les pas, déjà l'on devine la poussée vigoureuse de la verdure nouvelle, et sur les arbustes rabougris, au milieu des épines, s'épanouissent des bourgeons à feuilles roses.

De loin en loin les herbes à paillote balancent leurs panaches duveteux. Et toujours le vent souffle, courbant les touffes grêles de jeunes riz qui se reflètent sur l'eau striée de vaguelettes. Une aigrette s'envole, toute blanche, sur la plaine verte et grise. Dans la campagne triste on ne voit guère de paysans : quelques-uns seulement qui irriguent à l'écope ou au panier et des femmes brisant péniblement les mottes avec le maillet de bois, ou quelque pêcheur transi qui visite ses pièges de bambou.

Un vieux en veste mauve s'avance sur le sentier, balançant deux fagots à son «gánh»(1), seule tache de couleur dans le morne paysage. Mais voici qu'un rayon pâle traverse l'épaisseur grise du ciel, se reflète et joue un instant sur une rizière noyée, hérissée de vieux chaumes.

Sur une branche morte un oiseau frileux lance une petite chanson. Bientôt cependant s'éteint la lumière de cette éclaircie et, seul sur la campagne triste, plane un cerf-volant dont le ronflement légèrement métallique amènera la pluie. (2)

(1) Fléau.

(2) Croyance annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CRACHIN

O tristesse infinie de ce crachin tardif...

Dans le crépuscule brouillé de pluie fine on se laisse emporter aux cahots fatigués d'un pousse dont le tireur en loques, haletant, trébuche.

Péniblement les roues tressautent sur le sol défoncé d'une rue de banlieue où souffle le vent aigre et mouillé de la campagne toute proche.

C'est alors qu'on remarque l'hétéroclite assemblage des maisons : paillote et torchis voisinent avec des façades banales de compartiments, toit bas à tuiles grises d'une masure ancienne, tôle ondulée ou devanture en planches, vitrine prétentieuse d'une boutique moderne ; et que de constructions sans style, seulement utilitaires, avec partout ces badigeons clairs à la mode coloniale qui sont si vite mâchurés et pisseux, couverts de taches, d'égratignures, de barbouillages et dont la pluie détrempe piteusement les plâtras.

Quelques badamiers rabougris étendent sous le ciel terne leurs maigres rameaux secs où palpite encore çà et là une feuille déchiquetée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et la sordide cohue des passants transis fait gicler la boue noire tandis qu'à l'abri des auvents se réfugient les marchands de la rue : foule monotone et triste aux vêtements fanés, imprégnée de crachin, comme saturée d'humidité grise et de désolation; silhouettes hirsutes des manteaux de latanier, vieilles femmes recroquevillées, les mains sous la tunique, pauvres hères serrés dans un lambeau de sac, et tous les coolies qui vont, avec le pantalon roulé haut sur les cuisses, pieds nus dans la fange hérissée de cailloux.

Plus loin s'ouvre une avenue solitaire dont le terne reflet se perd dans la brume sous des filaos éplorés. Et l'on entend le ruissellement lent et désolé de toute cette humidité qui s'égoutte et le picotement très léger de la pluie. Parfois on voit se rapprocher la silhouette maladroite d'un pousse encapoté, quelque cycliste gêné par son imperméable et de rares passants qui courbent le dos sous la bruine pénétrante.

Dans l'air flotte, non une odeur, mais un étrange relent qui serait comme une émanation de la chaussée boueuse et de la misère de toutes ces maisons mouillées d'où monte la fumée âcre des feux qui brûlent mal.

Mais voici que déjà s'allument quelques quinquets dont le pâle reflet jaune rend plus nostalgique encore cette ambiance de tristesse urbaine et l'on retrouve soudain l'atroce mélancolie des paysages d'Utrillo: un arbre grêle et mort derrière un mur sali et le ciel sans espoir...

Alors on a l'impression que le soleil est éteint pour toujours et que jamais plus rien ne pourra sourire. Indifférent on se met à errer au hasard par des rues qui semblent étrangères et qu'on ne reconnaît pas, comme si

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... une rue de banlieue où souffle le vent aigre et mouillé de la campagne toute proche...

page 15

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'on n'avait plus de chez soi et qu'on était seul au monde ; imprégné jusqu'à l'âme de la désolation des choses, presqu'engourdi, on s'abandonne du vertige.

Tels des échos affaiblis, reviennent des souvenirs d'un passé auquel on ne peut plus croire, et l'on se demande : est-ce bien *moi* l'aboutissant de tout cela, *moi* qui m'en vais ainsi ce soir sous la pluie d'une rue obscure, aux confins de la terre ?... et l'aurais-je voulu ?

Qu'importe !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PAQUES TONKINOISES

Au soir de ce jour de Pâques qui fut si chaud sous l'éclatant soleil, le vent s'est levé tout à coup.

Et bien ô', sur cette agreste vallée du Dông-Triêu envahie par la brume, c'est le crépuscule, presque sans couleurs, laissant à peine une poussière rose dans le gris-bleu du ciel. La ligne bleu-sombre des montagnes qui gardent la frontière de Chine, la ferme comme une muraille enchantée qui paraît s'élever de plus en plus haut à mesure que le soir se fait plus obscur.

La terre rousse de la digue est tiède encore sous les pieds nus, tantôt lisse et grasse, tantôt sablonneuse, avec deci delà une touffe d'herbe rêche ou quelques coquillages jetés par des pêcheurs. En bordure se hérissent des chardons aux ternes fleurs blanches, parmi les buissons rampants. Et des insectes attardés butinent encore ces fleurs pauvres.

Le vent siffle, quasi sauvage parmi les touffes de riz déjà hautes et fait clapoter l'eau des étangs où, comme de petites barrières se reflètent les pièges à poissons en lamelles de bambou.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les eaux basses du fleuve laissent à découvert la brune vase onctueuse d'où monte une odeur d'iode et de choses marines. Les sampans bercés au mouvement des vagues se frôlent avec des grincements légers semblables au bruit que font les bosquets de bambou par les jours de grand vent.

Un gamin assis sur son buffle passe lentement et chantonne une petite complainte, silhouette bucolique qui se dessine à contre jour. Les grenouilles commencent leur ramage nocturne.

Mais troublant cette sérénité agreste s'élève le ronflement sourd du tam-tam, le bruit des cymbales et des cliquettes de bois, vacarme traditionnel des réjouissances annamites.

Car là bas, à l'humble église sans clocher qui se blottit entre les bambous toute pavoisée d'oriflammes, on célèbre la fête de Pâques à la mode tonkinoise.

Les paysans vont et viennent sur le sentier jalonné de mâts décoratifs, pressés, joyeux, en vêtements de fête et le chapelet au cou, tandis qu'au rythme à la fois monotone et fougueux de la danse du dragon, la foule heureuse s'amuse sur le parvis. Et comme avec l'ombre descend sur les rizières le grand mystère nocturne voici qu'eclate, clair, vibrant, tonitruant, triomphalement scandé par des clairons, l'Air bien connu de la Mission espagnole.

Alors, je ne sais pourquoi, chante au fond de ma mémoire une phrase très douce de l'*Enfance du Christ*, ce poème musical de Berlioz, si simple si pur, qu'on croit voir Jésus tel qu'il fut au milieu des pêcheurs « sur la mer de Galillée..... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un gamin assis sur un buffle passe lentement...
silhouette bucolique qui se dessine à contre-jour..

page 20

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SAISON DES PLUIES

Zut ! Voilà encore la pluie !

E cependant, après quelques jours de chaleur étouffante, les brusques coups de vent qui précèdent l'orage sont un vrai soulagement.

Dès es premières gouttes, c'est l'affolement dans les rues où retentissent les appels familiers : « Xe œi... Xe œi... »

Le ciel d'après-midi s'est transformé en un crépuscule où se répercutent les grondements furieux du tonnerre, soulignés d'éclairs qui sont comme les fulgurants coups d'œil d'un dieu irrité.

Les arbres tordus par les rafales contraires sous la pluie qui tombe dru exhalent des mugissements sauvages.

En quelques minutes, toutes les gouttières débordent et vomissent tumultueusement au ras des toits, tandis que l'eau des caniveaux déjà pleins de remous, monte au bord des trottoirs. Comme des milliers de cavaliers minuscules, les gouttes d'eau sautent sur la chaussée.

Zut ! Voilà encore la pluie !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Justement j'allais sortir, mais le problème est de trouver un pousse :

... Xe oï... Xe oï...

Tous ceux qui passent sont occupés ; le coolie trotte ferme, tête baissée ; entre la capote et le tablier tendu, on aperçoit seulement les yeux du voyageur, mystérieux comme ceux des musulmanes voilées. Ou bien ce sont des pousses de maître qui, revenant à vide, passent lentement d'un air goguenard ; et quelques autos, vides aussi ou à moitié, cornent à travers la rue déserte, comme de majestueux steamers s'ouvrent à coups de sirène la route des océans.

Avec philosophie, j'attends au seuil de la maison.

Sous l'auvent s'est réfugiée toute une foule de gens qui attendent eux aussi, non un pousse, mais la fin de l'orage. O patience ! quoique au fond, il y ait un certain charme à regarder les autres pataugers quand on est soi-même à l'abri et pas trop pressé.

Il y a longtemps que les coolies-pousse se sont résignés aux super-douches célestes et bien rares sont ceux qui tentent de s'en protéger ; les vêtements collés au corps, ruisselants comme des noyés, ils courent plus vite avec des grands claquements de pied et leurs muscles vigoureux se dessinent sous la peau luisante d'eau.

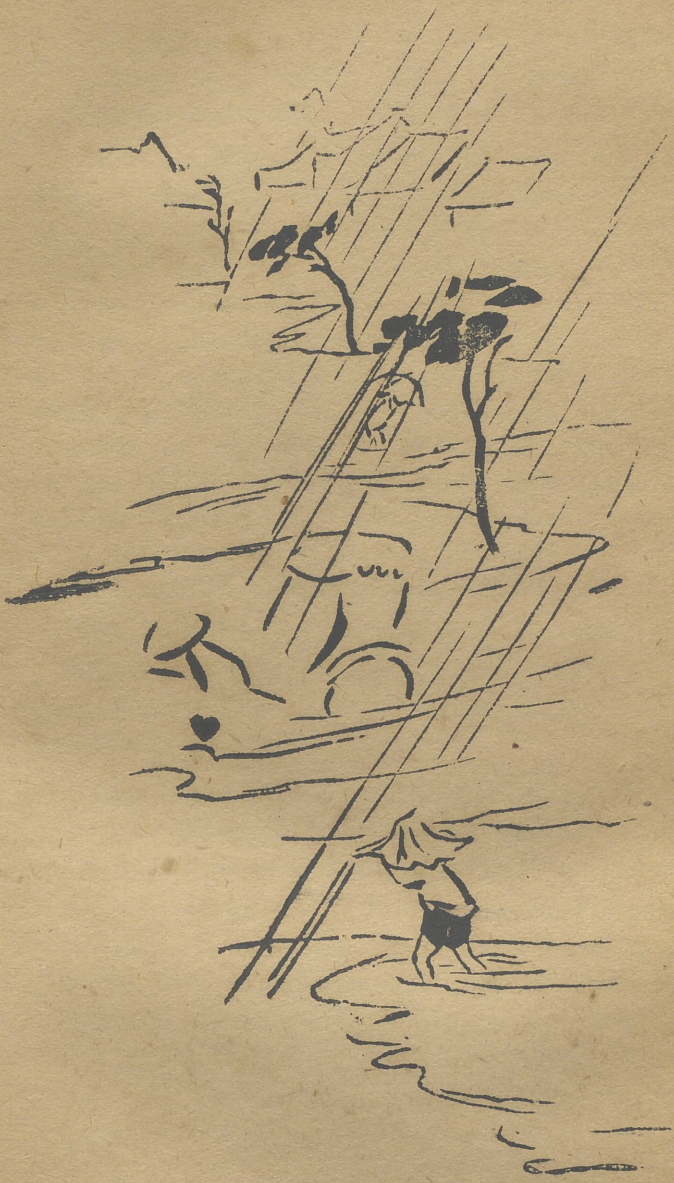
Mais les cyclistes sont pathétiques : il y en a qui foncent, le nez sur le guidon, le dos rond, comme s'ils croyaient en se ramassant sur eux-mêmes pouvoir échapper aux gouttes ; d'autres, le casque ramolli et le ciré qui ruisselle, font bien triste mine ; rien qu'à les voir, on croit sentir toutes les gouttières qui, sournoisement, s'infiltrent à travers la cuirasse défectueuse d'un imperméable sous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une femme surprise par l'orage abrite ses cheveux sous une feuille de lotus...

page 23

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la pluie tropicale. D'autres encore pédalent avec précaution, tenant un parapluie, solennels comme des porte-bannières à la procession.

Avec les piétons, le spectacle n'est pas moins distrayant : certains coolies ayant roulé leurs pantalons aussi haut que possible, rentrent le cou et se recroquevillent sous leur chapeau en éteignoir comme s'ils espéraient s'abriter tout entiers sous cette petite toiture. D'autres protègent leurs épaules d'un manteau en feuilles de latanier et de loin avec leurs longues jambes nues, dessinent d'étranges silhouettes d'échassiers transis. Mais quelle tenue pratique par ce temps là ! et combien économique, alors qu'on voit tant d'autres personnes mal protégées par un coûteux imperméable qui prend l'eau et chaussées de souliers de cuir dans lesquels marinent leurs pieds qui en ressortiront teints en marron ou en noir !

Une femme surprise par l'orage abrite ses cheveux roulés sous une feuille de lotus et remonte à deux mains son vaste pantalon sur des jambes qu'on est surpris de voir aussi blanches.

Dans leur manteau transparent de soie imperméabilisée, deux élégantes semblent des clichés ambulants de radiographie, avec un milieu sombre et des contours flous.

Mais comme la pluie devient de plus en plus violente, les passants sont moins nombreux et les gens qui avaient cherché un refuge sous les auvents commencent à s'installer ; à côté de moi, une vieille marchande entr'ouvre un peu ses paniers et vend pour deux sous de xôi (riz gluant) à un garçon accroupi en grenouille sur le rebord d'une marche.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un planton en vélo (sûrement porteur d'une lettre urgente) gare sa machine contre le mur et essuie avec soin son casque trempé au début de l'averse, tandis qu'un vieux nhà-quê profitant de l'occasion tend gravement ses doigts de pieds au flot bouillonnant d'une gouttière. Tout à coup, dans l'avenue transformée en fleuve, bondit un gamin entièrement nu qui, avec des cris sauvages, se jette au plus fort du courant, court, saute, danse, se roule dans l'eau et clame à tue-tête son bonheur. Heureux bécon !

Les arbres, à perte de vue les pieds dans l'eau, évoquent un paysage d'inondation où l'on s'attend plutôt à voir arriver des sampans que des pousses et des vélos ; mais tel un navire fendant les vagues de sa proue s'avance lentement un énorme camion qui fait jaillir deux gerbes d'eau sale.

Le vent donne de temps en temps de petits coups d'aile qui me vaporisent au visage une bruine fraîche sentant la terre et la verdure, quand le miracle que je n'espérais plus finit par se produire : un pousse vide aborde le trottoir submergé, un pauvre pousse tout détrempé dont la capote crevée est rapiécée à l'aide d'un vieux journal doublée d'une demi-feuille de bananier ; avec un empressement de rescapé, je m'embarque et me voici bientôt voguant au milieu de la tempête, assise sur un coussin gorgé comme une éponge, tandis que mes pieds baignent dans une mare clapotante et boueuse et que la pluie, qui justement raye la rue à un angle de 45°, pénètre sous la capote pour me cingler la figure.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

INONDATION

C'était le premier grand orage de l'été, au début de juin ; un de ces épisodes de ma vie coloniale que je me vois raconter en France, plus tard, en tâchant de ne pas les exagérer mais auxquels l'éloignement dans l'espace et le temps conférera malgré mon désir de sincérité, un peu de ce merveilleux qu'on trouve aux livres d'aventures.

Après quelques coups de tonnerre dans un ciel noir la pluie avait commencé à tomber, si violente qu'elle rejaillissait en buée blanche sur le macadam. Dans les rues du centre de Hanoi les caniveaux furent en quelques minutes transformés en tumultueux ruisseaux et sous tous les auvents, des passants déjà trempés tentaient de s'abriter, hélant vainement de très rares pousse-pousses.

Il était environ cinq heures de l'après midi, mais quand, vers sept heures je voulus quitter le bureau il pleuvait toujours aussi violemment et les pousses restaient introuvables : le planton, a demi-noyé, me ramena enfin un véhicule aux coussins gorgés d'eau et dont la capote ruisselait presqu'autant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; dans ce bain-douche ambulant je me mis en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

route protègeant de mon mieux deux gros livres que je rapportais chez moi.

Mais après un court trajet, débouchant Bd Gambetta, je me trouvai brusquement au bord d'une mer brunâtre qui couvrait tout le quartier de la Gare et dans laquelle seuls les arbres émergeant indiquaient le chemin. En riant, mon tireur de pousse qui continuait à avancer, entra dans l'eau mais sa marche se faisait de plus en plus lente tandis que les remous commençaient à clapoter autour de mes pieds ; il enfonçait graduellement à mesure qu'il se rapprochait de la gare et finalement un abaissement du trottoir qui permet aux véhicules d'arriver aux maisons, fit monter une grande vague jusqu'au siège où j'étais recroquevillée. C'était la fin ; j'eus l'impression de débarquer à un quai quand, tenant mes livres à la hauteur du nez, je mis le pied sur le seuil inondé au sommet des marches invisibles.

Promptement je grimpai dans ma chambre, pour me changer d'abord car j'étais trempée, mais aussi et surtout pour jouir du spectacle. Du haut de mon deuxème étage l'étendue d'eau paraissait bien plus vaste et les arbres, confondus par la perspective y traçaient deux lignes vertes qui s'en allaient à perte de vue sur le Bd Gambetta ; dans l'eau limoneuse semée de feuilles mortes le trafic continuait tant bien que mal avec des clameurs et des rires, mais au ralenti ; à certains endroits où l'inégalité du terrain réservait des surprises, les piétons avaient de l'eau plus haut que la taille et traversaient la rue en tenant à bout de bras paquets ou paniers ; les bicyclettes en avaient jusqu'au guidon et il fallait voir les efforts de ceux qui s'en étaient à rester sur leur machine, pour mou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

voir leurs jambes dans ce flot écumeux ; les pousses allaient au pas, chacun traçant son sillage tandis que sous la capote ruisselante le passager se contorsionnait pour essayer d'éviter les bains de siège ; des gosses tout nus, barbottaient avec des glapissements de joie, s'essayant même à nager mais deux tout petits vendeurs de thé qui voulaient traverser la rue durent s'y reprendre à plusieurs fois pour trouver... un gué car en certains endroits ils perdaient pied tout en essayant bravement de sauver du désastre leur théière et leur panier à bétel.

Une auto noire, en panne — on le serait à moins — passa, poussée par des coolies ; la capote luisante et le capot avec les phares qui émergeaient la faisaient ressembler à un gros buffle enfoncé jusqu'aux yeux dans un arroyo fangeux.

Le plus amusant était encore d'observer les mines et les efforts des gens qui s'imaginaient qu'ils arriveraient à ne pas se mouiller : un homme avec son imperméable sur la tête et les épaules avançant gravement dans l'eau qui lui battait les cuisses ; des femmes retenant leur pantalon roulé au-dessus du genoux et dont bientôt à mesure qu'elles enfonçaient on ne voyait plus que les vestes blanches et les grands chapeaux qui les faisaient ressembler à des personnages d'échiquier ; un gamin s'abritant sous un parapluie, avec l'eau jusqu'à la poitrine...

Puis arriva une voiture à chevaux ; les pauvres bêtes avançaient, les naseaux bas, avec une difficulté mêlée de crainte se demandant où les mènerait cet étrange chemin ; avec le cocher juché au haut du siège ils évoquaient irrésistiblement le souvenir de ces groupes chers aux monu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ments publics du siècle dernier, comme ces chevaux cabrés de la fontaine Bartholdi à Lyon ; mais ceux-là défient l'eau parce qu'ils sont en bronze !

Enfin, triomphant comme un paquebot, un énorme camion fendit les eaux mornes d'un long sillage en triangle dont les remous allèrent se briser contre les maisons ; seul le klaxon gargouillant paraissait s'apercevoir de quelque chose d'anormal.

Le crépuscule tombait et avec le clapotement de l'eau dont la surface s'était moirée de reflets sombres, on avait l'impression que des barques et non des pousses circulaient sur ce lac étrange où, à l'instar des palais vénitiens la gare se lavait les pieds avec l'air maussade d'une noble douairière.

Une heure après, la pluie ayant cessé, l'eau commença à descendre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUTOMNE

C'est venu tout d'un coup. Dimanche dernier, au réveil, le temps avait changé. Après l'atmosphère chaude et humide de la saison des pluies, dans un dernier et torrentiel orage, on passait brusquement à la saison sèche.

Endormi en sueur la veille on s'est réveillé avec un frisson, la peau bizarrement tendue ; à la fenêtre ouverte on a respiré avec surprise un air sec et vif qui donnait une impression de limpidité, comme si l'on buvait un grand verre d'eau fraîche. Autour des ongles, la peau tire et se fend déjà et l'on a une étrange sensation de chaleur intérieure, une sorte de bouillonnement — car le sang, fouetté par l'air vif circule plus rapide, tandis que la peau séchée extérieurement et rafraîchie semble se retrécir ; juste le contraire de la chaleur d'été qui, extérieurement, vous environne, vous englue, vous étouffe, alors que l'activité du corps se ralentit et détend l'énergie.

Les cheveux soudain rebelles s'électrisent sous le peigne qui, au lieu de les lisser les dresse, drôlement ébouriffés ; les sandales branlent aux pieds nus tout d'un coup plus petits ; et j'en connais plus d'un qui hésite au

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bord de la douche matinale sans laquelle, la veille encore, il n'aurait pu vivre.

Le Tonkin est coutumier de ces brusques sautes d'humeur atmosphériques mais on est surpris chaque fois — et chaque fois que le temps change on se demande comment il a pu faire si chaud ou si froid quelques jours auparavant.

Le dimanche soir, dans l'autorail Hanoi-Haiphong, j'ai eu, en regardant à la portière défiler le paysage familier du delta, une véritable impression d'automne ; elle tient à mille détails que séparément on remarque à peine mais dont l'ensemble constitue l'ambiance qui vous frappe.

Les rizières vert-clair où pousse dru le riz du 10ème mois couvraient la plaine, interrompues seulement par la verdure plus sombre des arbres qui cachent les villages. Au ras des champs flottait une légère brume blanche et, à l'horizon, la silhouette des montagnes s'estompait dans la buée gris-rose du crépuscule. Les marais et les rizières inondés étaient comme des miroirs d'argent enchassés dans toute cette verdure que survolaient de mélancoliques crabiers. Dans les étangs les lotus achevaient de mourir, recroquevillant leurs feuilles sèches, avec ça et là, une dernière fleur pâle et transie.

Sur la campagne descendait un paisible crépuscule : dans les paillotes éclairées un moment par le reflet rouge du soleil couchant, les paysans s'installaient sur le lit de camp autour des plateaux servis ; les poules picoraient à l'entour et les chiens en alerte espérant quelqu'improbable reste faisaient le guê , les oreilles droites et le museau tendu. Ailleurs on voyait de tout petits enfants jouer en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

core dans la cour, avec sous leurs courtes vestes, des petits postérieurs tout nus, poudrés de poussière.

Autour de certaines cases s'amassait la récolte de la journée : bottes de jeune riz prêtes au repiquage, ballots d'herbe ou fagots, piments rouges séchant sur de grands vans.

Sur les diguettes au milieu des rizières, les paysannes attardées trottaient en balançant les lourds paniers de leur gánh et des gamins ramenaient les buffles et les vaches. Tout était si calme que le bonheur paraissait réalité.

Tandis qu'insensiblement le paysage s'effaçait sous le ciel assombri qui peu à peu envahissait la terre, je songeais aux automnes de France qui ont cette même douceur, apaisante avec une légère mélancolie, et dans le charme de cette soirée la campagne tonkinoise me paraissait tellement semblable à la campagne française avec le travail paisible de ses laborieux paysans que je ne me sentais plus du tout en exil sur une terre lointaine.

Ce n'est pas encore officiellement l'automne, au calendrier mais dans la nature l'été est déjà fini.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sur les diguettes au milieu des rizières, les paysannes attardées trottaient en balançant les lourds paniers de leur ganh...

page 31

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HIVER TONKINOIS

Le Tonkin, en cette saison offre alternativement deux aspects : un jour c'est le froid, avec l'air lumineux et pur, la gloire des feuillages roux ; le lendemain, le terne crachin radoucit l'atmosphère enveloppant d'une brume humide les êtres et les choses ; et l'on se laisse bercer par cette alternance, ne sachant réellement quelle ambiance donne le mieux son caractère à ce pays aux visages si divers.

Dans les longues avenues de Hanoi, par les jours de beau temps froid, vous envahit une impression d'automne ; et sous les arbres presque dépouillés dont les branches se rejoignent en arceau par-dessus la chaussée, fugitifs, vous reviennent des souvenirs de France ; on connaît à Chambéry, à Grenoble, à Nice, des allées semblables. Et l'on s'évade un moment du présent jusqu'à ce que la rencontre d'une con-gai en tunique cú-nâu et chapeau conique vous ramène à la réalité.

Ce n'est d'ailleurs pas toujours la France que l'on retrouve sous les arbres d'automne car la lumineuse beauté de cette saison si courte auréole d'un charme surnature les légendes d'Asie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tout récemment, passant Bd Carreau près de la pagode bouddhique, je regardais s'allonger devant moi l'interminable allée dont la perspective refermait peu à peu jusqu'au perron de l'Université les branches grises des celtis. Une poussière blonde flottait dans l'air ; assourdi, me parvenait le murmure des bonzes répétant les sutras. Subitement un léger coup de vent a fait frémir les rameaux et les dernières petites feuilles jaunes se sont envolées, pluie d'or tombée sur le chemin. C'était d'une beauté si parfaite que je me suis arrêtée, saisie, devant ce poème de la nature qu'aucun mot ne saurait transcrire. Alors je me suis souvenue de l'histoire de Rikyu, l'esthète japonais du XVIème siècle qui, un jour, attendant des visiteurs ordonna à son fils de nettoyer et d'aménager le jardin ; le jeune garçon balaya soigneusement les allées, lava les dalles, mais le père n'était pas satisfait et par trois fois réitéra son ordre. Finalement, il alla secouer un érable et, « couvrant l'allée du brocard d'or de l'automne », enseigna à son fils comment on prépare un jardin.

Dans certaines avenues, le mélange des essences fait chanter les couleurs au soleil : larges feuilles rouge-sombre des badamiers se mêlant au jaune clair des celtis, en contraste avec le vert des arbres à feuilles permanentes.

Près des pagodes les ficus dépouillés dessinent sur le ciel clair la silhouette d'innombrables rameaux au bout desquels les bourgeons pointus n'attendent que le Têt pour déplier leurs feuilles roses.

Le long des trottoirs, dans les jardins publics, des femmes, et des enfants surtout, ramassent les feuilles mortes; celles des badamiers servent en teinture, les autres comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... c'est la marchande de fleurs qui passe, balançant dans le panier plat qu'elle porte sur la tête les dalhias rouges et les chrysanthémes blancs.

page 35

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

combustible... et quand le vent fait tourbillonner les feuilles rousses autour des petites ramasseuses c'est un si joli tableau qu'on oublie leurs haillons dont un rayon de soleil transfigure la misère.

Le temps sec avive les couleurs et par les jours de grand froid, une robe mauve aux pans flottants, un mouchoir de tête vert-clair ou un foulard fleuri enchantent les yeux du passant qui d'autres jours ne les remarquerait pas.

Parfois c'est la marchande de fleurs qui passe, balançant dans le panier plat qu'elle porte sur la tête les dalhias rouges et les chrysanthèmes blancs, jaunes ou mordorés dont la rue est égayée comme d'un sourire. Et des chants d'oiseaux s'envolent vers le ciel pur...

Sans transition, dans la même journée souvent, le temps change ; le soleil s'est éteint sous le crachin tiède ; voici les pavés gluants et toute la ville enveloppée d'une brume humide qui estompe les toits et rend les lointains flous.

On maudit toujours le crachin, par habitude et parce qu'il dure longtemps, mais si la pluie et la boue en sont la rançon, il émane par contre de cette atmosphère un charme indicible, fait de douceur et de mélancolie et l'on va, pensivement, retrouvant l'écho des vers de Droin :

« Une pluie impalpable est éparse dans l'air,
« Sur les rizières traîne une buée épaisse...
« L'âme du paysage est comme un rêve mort...»

Il est des lieux propices à cette nostalgie de tristesse, qui semblent n'avoir leur véritable caractère que sous la bruine bleutée du tiède hiver. Et c'est ainsi que, le jour de Noël, descendant l'avenue du Grand Bouddha, il me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

semblait retrouver dans la grisaille mouillée, toute l'âme du vieux Tonkin. La chaussée luisait, boueuse, sous les grands arbres égouttant indéfiniment leur humidité et, des feuilles pourries accumulées dans la rigole montait une odeur d'humus. De ce paysage morne émanait la mélancolie profonde imprégnant certaines pages de Boissière qui a, mieux que quiconque, ressenti le charme triste des hivers tonkinois.

Il est certain que le crachin en ville est souvent odieux; on ne peut guère trouver d'agrément aux vêtements humides et aux pieds crottés ; mais si l'on va dans les champs, saturés par la bruine féconde, voir verdir le jeune riz et que l'on respire l'odeur de la terre s'exhalant sous le ciel gris, où les aigrettes mettent des taches blanches, malgré la désolation des rizières encore désertes, on perçoit déjà comme un renouveau.

Et puis, brusquement, dans la solitude balayée par un vent pluvieux, on se sent transi et abandonné et l'on a une envie éperdue de rentrer chez soi. Il ne fait pas très froid, mais on allume du feu et jusqu'au soir on reste à rêver devant les flammes qui dansent, un livre entre les doigts.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Des buffles passent, ombres chinoises...

page 37

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CREPUSCULE

Le soleil rond et rouge a disparu, laissant dans la nuit grise des stries horizontales ; dans une paix bucolique s'exhale l'odeur d'humus des soirs d'automne, l'odeur rude du bétail qu'on ramène à l'étable, et l'odeur de paille fraîche des riz nouvellement moissonnés.

Des buffles passent : ombres chinoises ; sur le plus gros, en tête, un nhò accroupi se laisse balancer.

Au bord de la route les arbres se dressent en silhouette et le dessin des feuilles s'imprime en noir sur le ciel déjà sombre.

Au carrefour de Hàng-kênh s'allument les lumières des maisons où l'on commence à vivre à la nuit tombée. Vers le Lach-Tray par contre, la brume s'étend sur les rizières vite endormies, jusqu'à la ligne irrégulière de l'horizon, piquée ça et là de quelques aréquiers.

Assise au seuil d'une paillote une gamine aux grands yeux, avec un fichu noir noué sous le menton, berce son petit frère geignant : mélopée sur quatre notes mineures indéfiniment répétées, si doucement monotones qu'elles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apaisent l'esprit et le cœur de celui qui, seul, dans la nuit, écoute.

Quelques silhouettes d'hommes s'agitent au bord d'une mare et l'on entend ruisseler l'eau qu'ils puisent avec leurs mains.

Des ombres passent : voix de femmes, voix d'hommes, bruissement des pieds nus sur le sol sec.

Au bord des toits volètent les premières chauve-souris.

Dans les cases, un à un, s'allument des lumignons ; il y a des intérieurs qu'on imagine derrière les cái-phên, révélés par les bruits domestiques ; mais d'autres laissent encore ouvert leur auvent de paillote ; alors à la trouble clarté jaune d'un minuscule quinquet à huile on voit vaguement luire la surface d'un bat-flanc avec sa natte, les contours vernissés d'une théière et de la pipe à eau, ou bouger la silhouette de quelque vieille femme à laquelle le reflet de la flamme donne une figure étrange, et des hommes accroupis en cercle, autour d'un étalage de cartes, ont l'air de fantômes qui joueraient là leur âme.

Un très léger parfum d'encens flotte dans la nuit que la brume fait plus douce et l'on devine l'offrande à l'autel des ancêtres, de fruits, de fleurs amoncelées dans une soucoupe et de bâtonnets odorants...

Dans le ciel nocturne où brille la première étoile les chauve-souris tracent des arabesques.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dehors sur la campage monte la pleine lune...

page 39

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOIR

Le chant ténu d'un moustique berce ma lecture solitaire.

La lampe éclaire à peine les pages, donnant aux mots une sorte de personnalité pleine de mystère, et les meubles sont autour de moi comme des fantômes qui s'animeraient ce soir de la vie des êtres qui vécurent parmi eux.

Dehors, sur la campagne monte la pleine lune, toute rouge, dans un ciel bleu-noir déjà piqué d'étoiles. A la rumeur des insectes les crapauds-buffles mêlent leur coassement guttural.

Le vent plus frais soudain, apporte, avec l'odeur des haies de bambou, les bruits de la campagne : chiens qui aboient sans cesse et sans cause, meuglements du bétail, appels, pleurs d'enfants, tristesse d'une complainte ; tout près, on casse du bois, puis c'est le choc d'un chaudron, le bruissement des pieds nus sur une aire en briques.

Et la lune monte toujours, rouge et marquée d'om-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bres où l'on croit voir le vieil Ông-Lão assis au pied du cannelier céleste. (1)

Par dessus les rizières se prolonge le rythme d'un tam-tam, comme assourdi par l'obscurité.

Mais les bruits paraissent d'autant plus distincts que la nuit est plus dense, car l'oreille devenue plus subtile cherche à les deviner pour donner une forme à ces échos venus de loin avec le vent et l'ombre.

---

(1) D'après la légende annamite la lune est habitée par un vieillard, Ong-Lao ; d'après la chanson populaire, ce serait un gamin rusé Thang-Cuôi assis au pied d'un cannelier ou d'un banyan ; d'autres y voient un lièvre, un crapaud etc... ; la littérature sino-annamite fait constamment allusion à ces légendes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... un gamin guère plus haut que ses bêtes, comme un champignon sous son chapeau conique...

page 42

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

BUCOLIQUE EN PLEINE VILLE

C'était au crépuscule ; il venait de pleuvoir ; une rapide pluie d'orage qui laisse flotter sur la nature un charme très doucement triste ; toute l'atmosphère était imprégnée d'une humidité tiède, parfumée de sève et de pollen, de terre, d'herbe fraîche, de feuilles aromatiques. Dans les avenues désertes, les flaques s'évaporaient sous les grands arbres ; la brume confondait leurs frondaisons dans le lointain. Les troncs mouillés paraissaient presque noirs, tachés de l'auréole verdâtre des lichens et étayés par les contre-forts de leurs grosses racines qui émergeaient de l'herbe drue ; on aurait dit les fûts d'une mystérieuse forêt, surgie là tout d'un coup, comme en rencontrent les petits enfants qui s'en vont se promener seuls, dans les contes de fées.

Et voici que dans le boulevard Carreau, déboucha tout un troupeau : des vaches, des chèvres et quelques moutons timides ; paisiblement les vaches avançaient, broutant de ci, de là autour des arbres et l'on entendait le bruit qu'elles faisaient en tondant l'herbe et le souffle de leurs naseaux ; les petits veaux qui suivaient sur leurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pattes fragiles, portaient sur le museau ce croisillon de bambous pointus qui les empêche de têter ; mais continuellement ils cherchaient leur mère, avec des mouvements maladroits et l'air si innocent sous leur front encore ébouriffé ; du dos fumant des belles vaches rousses montait une odeur rustique d'animal sain, de poil, de lait, d'étable.

Un vieil Hindou barbu, en turban jaune, conduisait le troupeau et cette silhouette étrange évoqua brusquement une autre image: les tribus de pasteurs qui font paître leurs bêtes aux confins du Thibet dans l'ombre géante de l'Himalaya.

Derrière trottaient les chèvres, petit trot sec et pressé de centaines de pattes aux sabots pointus, des chèvres noires et des chèvres blanches et un grand bouc barbu, cornu, ardent ; les chevreaux qui pouvaient à peine suivre bêlaient d'un air perdu et tout cela laissait sur la route un sillage de petites crottes rondes...Un gamin annamite, guère plus haut que ses bêtes, comme un champignon sous son chapeau conique, marchait auprès d'elles et de temps en temps jouait sur une flûte de bambou quelques notes d'une ritournelle aigrelette qui s'envolait dans l'avenue déserte, notes fluides et agrestes en harmonie avec la pluie et l'herbe verte.

Le troupeau s'éloignait ; bientôt tout devint flou et s'effaça dans le crépuscule mouillé et l'on se retrouvait avec étonnement en ville dans une avenue où les pousses et les bicyclettes recommençaient à circuler tandis que s'allumaient les lampes de l'éclairage axial.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU GRAND LAC

Il est des lieux familiers qui, tous les jours cependant, paraissent changer d'aspect. Est-ce la couleur du temps ou la disposition d'esprit de celui qui les contemple ?

Hier encore, émergeant de la longue et ombreuse avenue du Grand Bouddha, je m'arrêtai, saisie, devant le charme toujours nouveau de ce paysage du Grand Lac, si connu pourtant : hautes colonnes blanches de la pagode de Trân-Vũ, avec les escaliers descendant jusqu'à l'eau et les immenses banians qui cramponnent au sol leurs racines convulsées ; puis la grande porte de l'enceinte à triple arcade, dont le faîte cache dans le feuillage touffu des manguiers, ses dragons et ses arabesques.

On voyait au fond du jardin paisible briller les battants dorés des portes du sanctuaire et, dans le mystère d'un vantail mal fermé, luire les reflets rutilants des autels où s'amoncelaient des offrandes, tandis qu'invisible dans le dédale des temples et sous des voiles multiples veillait Trân-Vũ, le vieux guerrier noir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une odeur d'encens imprégnait l'atmosphère et parfois la sourde litanie du mõ (1) ou les vibrations étouffées d'une cloche s'en allaient flotter au-dessus des eaux.

Un humble petit peuple vit là, tranquille, sur les marches de la pagode, à l'abri des banians, au pied des colonnes : vieilles édentées vendant sur un étal branlant du vôi et quelques pauvres sucreries ; mignarde gamine offrant des mandarines, si petites et bien vertes encore, au fond de la corbeille ; devin aveugle, immobile sur sa natte, avec des airs de lettré ; marchandes d'offrandes qui préparent aux dévotes sur de petits plateaux des baguettes d'encens, une poignée de pétales et les noix d'arec, qu'on présente au génie avant l'invocation.

Puis il y a ceux qui passent et s'arrêtent un moment : le coolie suant sous son gánh se repose debout, en s'éventant avec son chapeau ; un vieux chinois solennel, assis sur une forte racine remonte soigneusement sur des mollets de coq, les jambes trop vastes de son pantalon ; une jeune fille en tunique rose sourit avec une grâce mièvre en regardant deux nhós qui chassent des sauterelles.

A l'horizon, par delà les eaux glauques du lac ridé sous le vent, on aperçoit les montagnes sombres aux cîmes couvertes de nuages et, tout près, à travers le champ des lotus aux feuilles desséchées et transies, se glissent silencieuses, quelques barques de pêcheurs.

Tout à coup, à travers le ciel terne a percé la lumière du couchant et sous le faible rayon jaune du soleil d'au-

(1) Grelot de bois laqué que l'on frappe en cadence.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

. . . un devin aveugle, immobile sur sa natte avec des airs de lettré. . .

page 44

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tomne, ce paysage a quelque chose de si doucement mélancolique et de si poétique à la fois que, tel un parfum du passé, vous reviennent en mémoire les poèmes anciens et les légendes de la vieille Chine, car nul n'a jamais été plus sensible à l'âme de la nature que les sages et les poètes d'Asie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A TRAVERS LES RIZIÈRES

Quelle leçon de sérénité, d'espoir, de bonheur, prend celui qui, pour un jour, fuyant la ville et ses soucis s'en va à travers les rizières parcourir les sentiers de village !

Tandis que le citadin commente fièvreusement les nouvelles et trop souvent cherche dans des palabres la solution des problèmes mondiaux, le paysan, lui, travaille avec ténacité, avec optimisme ; comme travaillaient sur ces mêmes terres, ses ancêtres qui y sont ensevelis, comme travailleront ses fils quand à son tour il ira y dormir.

Peu de gens connaissent réellement cette campagne tonkinoise dont on a trop dit qu'elle était monotone ; mais si, quittant les grandes routes, on s'en va au hasard sur les chemins sinueux qui traversent les champs quel charme, tantôt joyeux, tantôt mélancolique, on découvre à ce paysage du delta ! Mais surtout quelle impression de calme certitude émane de la terre où peine le laborieux paysan !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il y a, tout près de Hanoi, un chemin de campagne qui s'embranchant sur la route de Hadong va rejoindre à Văn Điển la route Mandarine. Et l'on ne peut imaginer plus belle promenade pour un jour égayé d'air vif et de soleil comme ce dimanche de janvier.

Le chemin suit les méandres d'un arroyo dont l'eau verte ou bleue, suivant la végétation et la couleur du ciel contribue à la souriante fertilité des alentours.

Le paysage n'est certes ni grandiose ni très pittoresque, mais sa beauté vient justement de sa simplicité, de sa rusticité et du travail des hommes qui lui donne une âme.

Cette journée de beau temps était évidemment propice aux travaux de la campagne : dans toutes les rizières, dans tous les champs s'affairaient des paysans et à perte de vue se répétaient les gestes séculaires d'une tâche jamais terminée, puisqu'elle est le symbole de la vie elle-même.

La lenteur du paysan est proverbiale, mais les silhouettes couleur de cù-nâu (1) qui parsemaient la terre brune étaient si nombreuses qu'il émanait du paysage une atmosphère d'activité intense, et plus encore une impression de cohésion, d'effort commun ; tous ces êtres anonymes paraissaient mûs par une même volonté, unis par la même loi impérieuse de la terre et, magnifiés par l'ambiance toujours auguste de la nature, les gestes du plus humble nhà-quê semblaient pleins de noblesse et je comprenais toute l'importance que l'on attache aux rites agraires en honneur dans les pays de civilisation chinoise.

(1) Teinture brune extraite d'un tubercule.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... le vieux maître en tunique mollement nouée, qui se promenait sous les filaos, entre les buissons de roses et les cyprès...

page 50

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En regardant ainsi ces êtres que le rude travail courbait vers le sol, devant mes yeux s'est redessinée une autre image, le souvenir de certain crépuscule d'automne, où dans les champs qui s'étendaient autour de ma maison natale, les paysans du Lyonnais se hâtaient d'arracher les betteraves avant les premiers froids. Mêmes attitudes, mêmes gestes presque, au point que je n'aurais pas été étonnée d'entendre tinter tout d'un coup la cloche grêle du Couvent des Sœurs, qui tous les soirs éparpillait l'Angélus sur les champs du Plateau...

Je ne me lassais pas de regarder, et il me semblait voir pour la première fois ces théories de paysannes en chapeau rond trotter en fléchissant l'épaule sous le gánh pesant, l'envol des maillets de bois qui brisent les mottes ou les buffles gris paître l'herbe courte des diguettes, un enfant assis sur leur échine.

Les petits chemins pavés qui s'enfoncent entre les haies de bambous avaient tous l'air de mener à des villages heureux ; une ambiance réconfortante d'abondance montait de la lourde terre brune fraichement remuée et des champs en culture où les femmes sarclaient les légumes soigneusement alignés.

« Heureux l'homme des champs s'il connaissait son bonheur » a dit Virgile ; les paysans ne réfléchissent pas tant, mais ils semblaient accomplir les rites d'une tâche éternelle, sinon avec bonheur, du moins avec sérénité et avec la confiance suscitée par la présence des morts dont les tombes veillent sur les champs fertiles.

Tout le long du sentier se trouvent des autels agrestes gardant les témoignages de récentes dévotions : baguettes

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'encens à demi consumées, papiers votifs et pétales encore frais.

Une vieille femme s'avançait, portant sur la tête un plateau de cuivre garni d'offrandes : riz nêp, bananes et les fleurs consacrées ; tubéreuses, roses, ylang-ylang.

Comme des îlots sur la plaine se dressent les pagodes entourées de banians ; dans l'une d'elles que décore un kiosque à deux étages, s'abrite l'école du village et le vieux maître en tunique molletonnée qui se promenait sous les filaos entre les buissons de roses et les cyprès nains évoquait un passé dont on pourrait à bien des points de vue regretter la disparition.

A l'horizon, émergeant des nuages se dressaient les trois sommets sombres du Ba-Vì, le Tản-Viên sacré qui rappelle les luttes d'un passé dramatique, le souvenir de Lưu-Vĩnh-Phước et des Pavillons noirs, et que la légende avait peuplé de génies.

« Sur la triple cîme où nul n'est parvenu, est une pagode qu'on dit que les Dieux eux-mêmes ont construite. Celle-là nul œil humain ne l'a vue et ne la verra... » ; l'audacieux qui se risque sur la montagne s'égare, « monte, descend, s'enfuit et erre éternellement à travers les nuages de la cîme jusqu'à ce qu'il meure de l'horreur de la divinité... Là-haut, il n'y a ni prêtre, ni autel et quand le matin, les brumes cachent le front du Tản-Viên, le dragon à six griffes y descend, s'y repose et contemple son royaume ».

En d'autres endroits, abandonnant l'espace libre des champs, le chemin se poursuit à travers des vergers ; longaniers touffus, et letchiers dans lesquels à la saison des fruits, on suspend des tam-tam pour éloigner les oi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seaux voraces ; goyaviers aux branches torses, carambo-liers et pamplemoussiers.

Au bord de l'arroyo se promène le méditatif crabier, et le martin-pêcheur d'azur alertement cherche sa pitance.

Des con-gái irriguant au panier un coin de rizière s'amusent follement des propos d'un garçon qui se repose, appuyé sur sa bêche...

Cette impression agréable par un jour de beau temps ne doit pas nous faire oublier que, s'il peut être insouciant et naïvement heureux à ses heures, le pauvre paysan éprouve bien des déboires : inondations, sécheresses, parasites... et, pour un jour idéal comme ce dimanche ensoleillé d'hiver, il y a les innombrables journées de l'été torride et bien des matinées d'aigre crachin où il est pénible de patauger dans la vase glacée.

Mais est-il plus heureux, le secrétaire qui, serrant ses maigres épaules dans un veston à l'européenne, fait de 8 à 10 heures de présence emprisonné dans un bureau ?

Les paysans ont au moins la liberté des champs ; le bonheur de la vie de famille que personne n'apprécie mieux que les Annamites.

A travers les siècles — et même dans l'agitation de la vie moderne — le paysan d'Annam est resté fidèle au culte des ancêtres, « cette vieille éthique tirée du confucianisme et fondée d'une part sur la nature — le sang et le sol — et de l'autre sur la tradition — l'expérience du passé ».

C'est dans les champs qu'il faut aller pour le comprendre, et jamais encore je n'avais apprécié jusqu'à quel point cette campagne tonkinoise, même à proximité de la grande ville, a su conserver son caractère patriarcal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au moment où le crépuscule jetait sur les rizières un dernier reflet rose, j'entendis résonner la cloche d'une pagode dont les vibrations semblaient se prolonger jusqu'à l'horizon, comme pour bénir la terre sacrée en perpétuel renouveau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRESSIONS

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A CAUSE DES MOUSTIQUES

Tous les gens raisonnables se servent de moustiquaires, c'est un fait reconnu ; aussi leurs nuits sont-elles sans histoires.

Mais il est un certain nombre de « dissidents » qui, rebelles à toute civilisation ne peuvent se décider à abriter leur sommeil dans la cage de tulle sentant, selon la saison, la lessive humide ou la poussière domestique. Et ceux-ci s'aperçoivent qu'il y a en somme fort peu de moustiques, sauf dans certains coins mal assainis où, pour être à l'abri, il faudrait rester 24 h. sur 24 sous sa moustiquaire.

Un vieil original de ma connaissance passe des mois entiers sans protection aucune et ne manque jamais de me vanter les avantages de ce système qui permet de profiter de la moindre brise, de la « couleur du temps » et de tant d'autres choses dont nos sens engourdis d'homme moderne ont à peu près perdu la notion.

En saison des moustiques par exemple c'est moins idyllique et il doit avoir recours à l'anti-moustique. « Mais ceci est une autre histoire ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

On pourrait croire d'après le prospectus, qu'il suffit d'allumer le soir l'odorante spirale pour ne se réveiller qu'au matin baignant dans l'euphorie qui suit un profond sommeil, mais il n'en est rien ; la réalité vous réserve bien des surprises.

D'abord, il s'agit, entre toutes les marques qui sont sur le marché : « Eléphant, Chauve-souris, Lion, Cyprin, etc... » d'en choisir une qui n'asphyxie pas le dormeur mais dont l'odeur soit suffisamment désagréable au moustique. On constate souvent le contraire et la recherche du produit idéal implique toute une étude ; puis il arrive fréquemment qu'après l'avoir trouvé, le marchand auquel on en redemande 10 boîtes vous réponde plein de sérénité (car lui, sûrement se sert d'une moustiquaire) : « fini tout ».

Mais il y a une catégorie d'antimoustique dont il faut se méfier tout particulièrement, celle dont les spirales au lieu de brûler 7 ou 8 h. ne sont prévues que pour 4 h. au plus. Car, endormi plein de confiance, on se réveillera au milieu de la nuit avec autour des oreilles le bourdonnement d'une véritable meute d'insectes frénétiques et de cuisantes démangeaisons aux endroits sensibles. Presque inconscient, du fond de son sommeil on jette au hasard de grandes claques et croyant, avec ces gestes inutiles, avoir gagné la bataille on commence à se rendormir mais, bzz... bzz....z. . z. z... les voici par centaines, par milliers, plus avides encore qui reviennent vous narguer. Héroïque... par veulerie, on décide de se laisser dévorer vif mais les plus étranges cauchemars naissent sous les piqûres des moustiques acharnés.

Enfin, dans un sursaut d'énergie, exaspéré, on secoue

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un coup sa torpeur, se réjouissant presque de la vengeance qu'on prépare : le supplice de Tantale, car bientôt un nouvel anti-moustique vous enveloppera, telle la Walkyrie, dans son cercle de flammes, d'un nuage protecteur à la lisière duquel les vampires percevront sans pouvoir s'approcher votre délectable carcasse dont ils ont sûrement gardé un goût de « revenez-y ».

Mais... mais quel travail pour le malheureux dormeur : il faut se lever, chercher la boîte d'anti-moustiques, trouver les allumettes ; encore ensommeillé on est maladroit, on en casse une, la deuxième s'éteint... ces précieuses allumettes... et l'on se jure de trouver *demain* un système qui permettra d'allumer facilement les tortillons récalcitrants ; on se brûle encore les doigts ; enfin ça y est. On installe l'appareil ; ah ! comme on va bien dormir ! Mais pas du tout ! Pour peu qu'il fasse un peu frais tout ce remue-ménage vous a complètement réveillé et pas plus tôt recouché voilà l'esprit qui se met en mouvement. On a beau se dire qu'on est idiot, que la nuit est faite pour dormir, que demain matin on aura les yeux cernés et l'esprit endormi, on se sent si lucide, si réceptif que l'excès de jubilation intérieure anéantit toute raison et, au lieu de compter sagement les classiques moutons qui sautent par-dessus la barrière, on se plonge avec bonheur dans une débauche de spéculations intellectuelles.

D'abord, pelotonné sous la bonne couverture, on jouit à tel point du bien-être qu'on se surprend à plaindre ceux qui, dormant tout d'une traite, ne savent même pas comme ils sont heureux.

Ensuite, on songe à ce qu'on a fait la veille ; que de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

paroles vaines, d'actes irréfléchis, d'agitation futile ; et on se jure que *demain* il en sera autrement.

On élabore tout un emploi du temps et la joyeuse anticipation vous empêche d'écouter une petite voix moqueuse qui vous chuchote : demain sera semblable à ce que fût hier, tu t'agiteras en vain, pauvre homme...

Mais voici que, insensiblement, à votre insu, vous enveloppe la vie étrange de la nuit ; que de mouvement, que de bruit dans ce qu'on appelle le « silence nocturne » ; jamais on n'a si bien entendu le frémissement des arbres : les feuilles des camphriers font un petit bruit d'argent, celles des badamiers sont comme du gros papier qu'on froisse.

Mais quel est cet oiseau au cri rauque ? Peut-être le chim-lợn, l'oiseau-porc, dont le cri porte malheur disent les Annamites. On pense aux hiboux de France, redoutés par les paysans ; pauvres oiseaux maudits de la superstition populaire. Et le souvenir vous revient d'un petit village, d'un clocher, d'un champ, d'un coin chéri de la patrie lointaine...

Tiens ! on frappe à côté ! Le voisin rentre bien tard, lui qui a l'air si sérieux ; et l'on bâtit un vrai roman...

Maintenant c'est un long dialogue, probablement deux coolie-xé assis entre leurs brancards ; soudain une odeur de grossier tabac qui s'exhale dans la nuit évoque une scène familière : l'un d'eux aspire probablement une goulée de fumée au ras d'une boîte d'allumettes vide ajustée suivant le principe de la pipe en bambou... silence... on l'imagine qui passe rapidemment l'appareil à son compagnon, avant que la flamme ne s'éteigne, puis, monotone, la conversation reprend...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans une rue toute proche claquent des socques rapides ; maintenant ce sont des appels (une voix de femme) Hăng ơi, Hăng ơi !... » et des coups contre une porte qui paraît vouloir rester fermée... il y a de l'angoisse dans cette voix ; on sent obscurément qu'un drame doit se jouer là-bas...

Etouffée, une horloge au refrain musical sonne les 3/4 d'une heure qu'on ignore...

Le chant lointain d'un coq fait surgir dans la mémoire un paysage : une paillote derrière la haie de bambous verts, une mare, deux aréquiers,... et pris d'une soudaine nostalgie on se promet d'aller dimanche dans la campagne.

Venue on ne sait d'où, une charrette avance sur des roues cahotantes comme si elles étaient carrées ; rien qu'au bruit on devine le petit cheval laineux, le toit de latanier en berceau et le lumignon qui tremblotte au timon.

Tout à coup un bébé se met à pleurer dans la maison contigue et bientôt s'élève l'interminable mélopée mineure sur quatre notes, dont les mâmans tonkinoises endorment le chagrin des petits...

Maintenant c'est un chien qui jappe furieusement...

Autoritaires, des souliers ferrés martèlent le pavé sec... Que de gens se promènent la nuit !

Longtemps on écoute, on rêve à demi éveillé, avec l'impression étrange de participer au mystère de la nuit, tandis que dans l'obscurité rougeoie l'anti-moustique devenu inutile.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES PLUS BEAUX VOYAGES

Il y a quelques temps, en dépouillant le courrier, une lettre, soudain, attira mon attention ; parmi les enveloppes de couleur gribouillées à la diable, surchargées de timbres, maculées de cachets illisibles, elle était là, toute blanche, soigneusement libellée et dans un coin, admirablement clair et vigoureux se détachait le tampon de la poste : Pakha-Tonkin.

Ce tampon n'avait pas dû servir souvent pour être si propre... à moins que l'employé n'ait pris un soin scrupuleux de son matériel, mais il ne devait probablement pas avoir beaucoup de lettres à tamponner là-haut...

Pakha-Tonkin ! Retournant dans mes doigts cette enveloppe si nette, brusquement je m'évadais du bureau sombre et encombré qui sentait l'encre d'imprimerie, la colle et le vieux papier... Pakha-Tonkin... des montagnes abruptes et solitaires s'élèvent autour d'une verdoyante vallée :

« Au loin, vers l'Orient, imprécise frontière
La Chine est aux aguets, dressant ses pics lépreux,
Par delà les brouillards qui rampent, monstrueux,
Sur les ravins noyés dans l'ombre et le mystère... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pakha-Tonkin : sous ce cachet administratif comme dans un miroir magique, les images se formaient et s'effaçaient tour à tour, fausses peut-être, car nées de ma seule imagination, mais si belles ! Et le nom ressuscitait en moi la nostalgie de ces régions, dont certaines me furent familières, où « les bruits extérieurs s'arrêtent au pied des montagnes et où l'on se prend à oublier les passions des hommes et des peuples, leurs agitations, leurs folles raisons de vivre et de mourir... »

J'étais presque heureuse que cette enveloppe porta une adresse autre que la mienne et que je n'eus pas besoin de l'ouvrir car, ce qu'elle contenait ne pouvait être aussi beau que mon rêve. Avec regret cependant je la fis remettre au destinataire et repris mon travail en rêvant.

C'est alors que, des paperasses étalées sur le bureau monta une vision que je croyais oubliée, effacée par la réalité. Je me revoyais en France, dans un paisible village du Lyonnais ; assise à une table placée devant la fenêtre d'une maison campagnarde, écrivant et songeant, tour à tour, sans voir le doux ciel gris-bleu par dessus les platanes je voyageais immobile.

***

Peu après l'autre guerre, mon grand-père avait monté une petite affaire de droguerie qui prospérait. Mais voyageur impénitent, malgré son âge, il ne pouvait se résigner à un travail sédentaire et périodiquement partait en tournées à travers la France, découvrant des clients dans les coins les plus inattendus. Tous payaient par traite et cela faisait à la fin de chaque mois de nombreuses formules à remplir, travail qui m'incombait.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'avais vite appris à connaître les clients principaux, à remarquer les nouveaux, à noter les mauvais payeurs, mais j'avais surtout découvert... la géographie de la France.

Jamais je n'ai pu écrire sans rêver. M. A... rue des Têtes, à Colmar (Haut Rhin) ou M. Y... rue Gubernatis, à Nice (Alpes Maritimes) ; chaque ville, chaque nom de rue faisait naître en moi une image : pas une des formules que je remplissais ne restait inanimée. Façon peu rationnelle de travailler sans doute, mais je finissais cependant par arriver au bout à temps, car le rêve n'arrêtait pas la main.

J'avais d'ailleurs un atlas près de moi où je cherchais les noms nouveaux et, quand grand-père rentrait de voyage, non seulement il rapportait toujours quelque poupée en costume régional et des spécialités de la province où il avait passé, mais il racontait volontiers les calmes péripéties de sa tournée, si bien que la magie des noms aidant, j'arrivais à me faire une idée assez précise de toutes ces villes inconnues.

Henri Fauconnier qui rêva longtemps de la Malaisie avant d'y venir, raconte comme il la voyait déjà dans tous ses détails, leur abondance et leur précision l'empêchant d'en sentir l'absurdité : « Ma demeure était une hutte conique où l'on entrait comme dans la niche d'un chien. Avec des Malais à longues moustaches armés de sagaies et de poignards en tire-bouchons, j'explorais une jungle tapissée de reptiles et constellée d'oiseaux-mouches. »

C'est presque toujours ainsi et mon idée de Montauban ou de Sainte Marie aux Mines devait être à peu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

près aussi fantaisiste. Mais quelles images merveilleuses évoquent certaines adresses : rue du Bras d'Or à Boulogne, rue des Phocéens à Marseille, place au lin à Doullens... Que de fois j'ai évoqué les Alyscamps d'Arles et vu l'Alsace avec les yeux de Hansi... Il n'y avait pas que les noms de villes qui me frappaient, je faisais aussi de curieuses observations sur les noms des rues ; que de Grand'rue, de Grand'Place ; place de l'Eglise, de la Gare ou de l'Hôtel de Ville ; dans certaines régions les noms des Saints étaient en majorité : rue St Jean, St Georges, St Michel... ailleurs des réminiscences de la politique : rue Jean Jaurès, Sadi-Carnot, Jules Grévy, Avenue de la République, Cour de la Liberté...

Ou bien c'étaient les spécialités régionales : confitures de Bar le Duc, madeleines de Commercy, pain d'épices de Dijon, charcuterie de Strasbourg et le nougat de Montélimar, dont j'avais goûté, qui éveillaient un écho dans ma mémoire.

Bien souvent au cours des immobiles voyages que je faisais ainsi en écrivant ces traites, je songeais au livre de lecture ânonné à l'Ecole primaire, quelques années plus tôt ; « Le tour de France par deux enfants », et le regret me venait que la mode fût passée de ce genre de voyage. Mais finalement, comme j'étais une fille, ça n'avait pas beaucoup d'importance.

Puis un jour, mon grand-père qui ne doutait de rien envoya des échantillons au « Bazar X... à Saigon-Cholon, Indochine ». Dans sa jeunesse il avait fait plusieurs fois le voyage des Indes mais espérait bien un jour aller jusqu'en Extrême-Orient et mi-sérieux, mi-plaisant, disait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en préparant ces échantillonnages, qu'il « plaçait des jalons ». Mais je ne devais jamais connaître la réponse car, peu de temps après, une offre particulièrement avantageuse amena mon grand-père à vendre son affaire, pour se retirer définitivement.

Ainsi, au seuil de la porte du large, prirent fin mes premiers voyages.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN RÊVE

Il y a des fleurs aimables, faites exprès, dirait-on, pour des vases de salon, des fleurs élégantes, luxueusement banales, aussi régulières que si elles étaient artificielles et dont la marchande a soigneusement coupé les tiges à la longueur voulue ; fleurs cultivées qui seront parfaitement à l'aise parmi les dames à l'heure du thé et des papotages.

Mais il y a d'autres fleurs qui croissent sauvages, hors de la portée des hommes et qui ont dans l'herbe, sur la haie, ou parmi les frondaisons, une sorte de physionomie personnelle, un visage, une âme.

Des amis, surpris par l'inondation dans la brousse près de Đồng-Mỏ, m'ont rapporté une brassée de ces plantes sauvages, arbustes aux fleurs roses et fougères arrachées à la forêt, et depuis deux jours il y a dans ma chambre comme une présence étrange.

Au retour du bureau, dès le seuil, avant même de voir le bouquet dans la jarre de terre brune, je sens une odeur de fougeraie, de sève et d'humus me monter aux narines, effluves magiques qui en un instant abolissent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mon existence actuellement sédentaire pour me rappeler pêle-mêle les plus beaux chemins que j'ai parcourus dans ma vie et me donner la nostalgie intense de ceux que je voudrais connaître encore. Car les souvenirs procurent une jouissance passive mais l'attente, le désir de l'avenir, est un bonheur plus ardent.

Et cette nuit, le sortilège des fleurs inconnues m'a réveillée. Il me semblait qu'elles vivaient à côté de moi ; leurs ombres sur le mur clair dessinaient des fantômes ; par la porte grande ouverte du balcon, je voyais le ciel noir où passaient des clartés de lune.

Alors il me sembla entendre quelqu'un dire : « Nous ne sortirons plus de la forêt ; — la sombre forêt indéfinie qui s'étend du Delta tonkinois à l'immensurable et flottante frontière du Kwang-Si, nous n'en sortirons plus jamais ; nous sommes marqués pour y mourir... C'est dans la vallée du Song-Li, d'après une vieille carte annamite que se trouvent les mines d'or aujourd'hui abandonnées, pour lesquelles le gouvernement percevait jadis un impôt payé en taëls d'or par des exploitants chinois. Mais la carte est si inexacte que depuis six mois je cherche en vain leur emplacement, à travers la forêt qui couvre la région maintenant déserte... »

C'était un fantôme qui parlait tout bas, le fantôme d'un héros de Boissière (1), chercheur d'or auquel l'opium a révélé la vie cachée des choses ; il a « deviné tant de volontés et tant d'intelligences éparses dans la matière brute et dans le vent de la nuit » que plus jamais pour

(1) *Dans la forêt*, premier conte du recueil de Boissière, *Fumeurs d'opium*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lui les vieux arbres ne seront muets et les minéraux inoffensifs.

Tremblant la fièvre des bois, halluciné par la drogue noire, il a vu son camarade, fumeur comme lui, étranglé sous ses yeux par les mains de bois du génie de la pagode, Ba-Truc, gardien de l'or « réservé par l'Empereur Céleste pour la solde de ses miliciens ».

Et dans la nuit je croyais entendre la voix inconnue raconter sourdement ses angoisses :

« Comme ils deviennent défiants et craintifs ces miliciens et ces paysans thôs quand je les interroge sur l'emplacement des anciennes mines !

« Ils les croient gardées par de dangereux fantômes ; ils se refusent à me renseigner, l'esprit hanté d'effroyables superstitions. Et le soir, autour du feu de bois et de la marmite, ils se redisent à voix basse bien des tristes légendes d'autrefois et parlent avec respect des âmes qui errent dans la forêt environnante.

« Oui, ces terreurs devaient naître en ce monde sans air ni horizon, sur cette terre mortelle. Peut-être qu'aussi, dans ce pays où règne, en souverain orgueilleux et absolu, le végétal ; — où l'homme est si peu de chose, une exception à peine tolérée, et où il ne peut rester qu'en consentant à mourir jeune, par la meurtrière émanation du végétal, — peut-être qu'il survit de ces influences mystérieuses dont notre moyen-âge sombre eut la pleine conscience, et que les fantômes, dépossédés du monde habité, se sont retirés ici pour y régner en despotes sur les âmes crépusculaires des pauvres gens...

« Les spectres grouillaient et fourmillaient en mes sommeils. Mais, parmi mes miliciens, il se trouvait des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hommes qui discernaient les êtres de l'au-delà, mieux que moi, sans fumer, par le seul effet d'une longue hérédité dans la forêt mystérieuse.

« Parfois, ils s'interrompaient de parler, un doigt levé et, fermant les yeux, murmuraient de très antiques formules magiques : ils avaient éventé quelque influence mauvaise, — comme peut-être les chiens quand ils aboient à la lune. Le soir, sous les abris improvisés en plein bois, ou dans les chaumières des hameaux, ils s'assemblaient autour d'un feu clair, se racontant de terrifiantes légendes, puis frissonnaient en silence quand le vent nocturne sifflait à travers les bambous. Tant de fois dans la longue suite des siècles leurs ancêtres avaient ainsi frissonné ! Eux-mêmes, les sceptiques annamites, s'imprégnaient de l'horreur mystique de la forêt, de la nuit et des légendes ; jusqu'au matin, chacun d'eux veillait à tour de rôle, un sabre à la main ; et quand un cauchemar planait sur ses camarades endormis, le veilleur gesticulait pour écarter les fantômes... Nous ne sortirons plus de la forêt... Nous sommes marqués pour y mourir... »

.˙.

Combien de temps avais-je ainsi rêvé ou bien n'avais-je réellement pas dormi ?

Ce matin les fleurs étaient fanées, séchées plutôt ; les fougères recroquevillées, les pétales roses tout raides et les feuilles cassantes ; mais surtout j'eus l'impression d'un vide, d'une absence : l'âme des plantes sauvages était retournée dans la forêt.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SCENES
DE LA VIE ANNAMITE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... un vieillard à barbiche, déguenillé...

page 74

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE MARCHAND DE SOURIS

Après le froid maussade de la période du Têt, voici tout d'un coup la première journée de printemps, ce doux printemps d'Asie parfumé de tous les pétales qui s'envolent au vent d'Est.

En suivant, l'autre jour, le bord du Petit Lac, je retrouvais l'écho d'un poème chinois qui, vieux de presque mille ans, seul cependant convenait à ce paysage :

« Le vent printanier ne cesse de tracasser les fleurs des saulés.

« Comme une pluie légère, il les jette en désordre dans la figure des passants.

« O mélodieux orioles dissimulés dans le feuillage.. (1)

Aux abords de la pagode de la Montagne de Jade étaient installés plusieurs éventaires de marchandes d'encens, dont on voyait, à travers le transparent rideau des branches de saule, briller les papiers rouges et les enluminures.

Pendant tout le premier mois les visites aux pagodes sont de tradition et, sur la passerelle de bois allait et

(1). — Yenn Chou (984-1046).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

venait une foule animée de femmes en tuniques claires tandis que la brise ridait l'eau verte de petites vaguelettes d'or ; image millénaire, elle aussi, en marge de la chaussée où passait le tramway grinçant.

Au bord du chemin, au pied d'un des kiosques blancs de l'ancienne Pagode des Supplices, vint s'asseoir un vieillard à barbiche, déguenillé, dont la veste rembourrée perdait l'ouate par mille déchirures ; bientôt on faisait cercle autour de lui. D'un panier rond il avait tiré deux souris, deux souris de carton, une rose et une verte ; il les faisait courir au bout d'un fil au grand ébahissement des curieux ; et c'était des « chêt rôi ! » pleins d'admiration et des murmures de gens qui se renseignaient : « con chuột.. con chuột » (2).

Quelqu'un avança la main, et le vieux, avec un sourire, malin tendit à l'impatient le fil qui tenait la petite souris verte, mais au bout d'un instant celle-ci était inerte et le gamin penaud.

Alors le brave homme, retournant l'animal, montra sous la carapace de carton la bobinette traversée par un élastique, qui à chaque torsion enroulant et déroulant le fil faisait courir la souris. Chacun voulait essayer et le vieux magicien, prestement se mit à fabriquer d'autres souris ; il en avait dans son panier toute une pile, déjà découpées ; il suffisait de bomber un peu leur dos plat, d'allonger le nez pointu, de redresser les pattes ; puis il ajustait les entrailles à ressort ; enfin, pinçant la queue entre ses ongles démesurés du pouce et de l'index, la faisait friser comme un copeau, si bien que les souris roses ressemblaient plutôt à des cochonnets ! Mécanisme des

(2). — Oh ! là... la souris.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus simples à la vérité, mais on aurait dit vraiment que seules les longues mains sèches de l'étrange vieillard avaient donné la vie à la nichée de souris qui bientôt couraient en tous sens.

Fascinés, les spectateurs s'attardaient ; bonnes figures de nhà-quê pour la plupart, hâlées et honnêtes, dont le sourire montrait des dents laquées ; expressions diverses d'admiration naïve et patiente.

Deux congaïs en tunique cú-nâu toute neuve, arrivèrent se tenant par la main ; sidérées, elles en oubliaient de mâcher leur chique, puis chuchotaient en riant, de cet air à la fois effronté et gêné que prennent souvent les filles au milieu d'une bande d'hommes.

Quand un passant s'arrêtait pour demander le prix, le vieux levait à peine les yeux mais tous les badauds qui étaient là depuis longtemps le renseignaient à l'envi : « Hai xu.. hai xu... » (3) et c'était à qui donnerait des explications sur le fonctionnement de la merveilleuse mécanique.

Puis vient une brave marchande d'herbes qui déposa son gánh à peu près vide pour regarder plus à l'aise ; mais dans ses yeux il y avait autre chose que l'amusement et l'admiration, — comme une espèce de tendresse ; on devinait qu'elle avait des enfants et se les figurait déjà jouant avec cette souris magique. Laborieusement elle dénoua sa ceinture vert sale pour en tirer deux sous ; tenant avec précaution l'humble jouet, elle s'éloigna en faisant allègrement danser les paniers du gánh.

Sur les traits de chaque nouvel arrivant on voyait vite, à l'étonnement primitif succéder une joie quasi enfantine

(3). — Deux sous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

puis venait un contentement plein de sérénité et il semblait que tous ceux qui faisaient cercle eussent pu indéfiniment regarder le vieux fabriquer des souris, et les souris courir, sans se lasser, sans s'ennuyer jamais : petit peuple humble, facilement heureux ; et l'on comprenait que, depuis des centaines et des centaines d'années, de pareils vieux magiciens faisaient déjà la joie de foules semblables car c'était, au bord du lac, en ce jour de printemps, une scène telle qu'on en voit sur les kakémonos des maîtres d'autrefois.

Par-dessus les eaux, résonna la cloche de la pagode de l'île et le vent apporta une bouffée d'encens... derrière le vieux magicien, sur le mur blanc du pagodon, s'agita, mystérieuse, l'ombre légère des saules.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... sûrement quelque muline con-gai dont la course fait voler les pans de la ceinture...

page 78

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA CHANSON DES SABOTS

La chanson des sabots (1) ne s'arrête jamais, pas même la nuit où, dans le silence, retentit souvent un solitaire clic-clac qui fait se demander à ceux qui ne dorment pas : « où peut-on bien aller à cette heure triste et noire ? »

Du matin au soir, du crépuscule à l'aube, résonne la chanson des sabots, plus ou moins distincte, plus ou moins soutenue, variant selon le temps, l'heure et les quartiers de la ville, elle va, elle vient, monte et descend, se hâte ou s'endort, symphonie populaire, monotone en apparence, mais faite, comme le peuple lui-même, d'une infinité d'aspects, de caractères et de visages ; sans début ni conclusion, perpétuelle comme la vie.

Nos oreilles y sont tellement habituées qu'on finit par ne plus l'entendre, mais un instant d'attention suffit pour y percevoir une orchestration des plus variées, avec des fugues, des solos, des chœurs, aux tempos lents ou vifs, tristes ou gais, *presto*, *moderato*, *adagio*,

(1) En annamite « cái guốc ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et toute une modulation de nuances qui vont du *pianissimo* d'un battement lointain au *forte* d'un passant tout proche.

En hiver, la chanson des sabots semble plus vivante car le froid qui sèche la chaussée fait sonner haut et clair les humbles socques de bois ; et les passants qui frissonnent se hâtent... « cliclac — cliclac »... tandis qu'en été la chaleur ralentit les mouvements et l'atmosphère humide étouffe les bruits, éteignant les sonorités.

Du fond de votre maison, écoutez les passants invisibles ; sans regarder on les entend bien mieux ; et puis courez à la fenêtre ; souvent on devine juste, au rythme et au son des cái-guôc, si c'est un homme ou une femme qui passe, quel âge a la personne, si elle est chargée ou si elle se promène, car dans un simple clic-clac il y a tant d'indices, de révélations ; ainsi vont les sabots, pressés, joyeux, frivoles, pensifs, rageurs, veules, modestes ou impérieux ; les uns semblent en colère, d'autres ont des sonorités calines ; en voici un qui est fêlé... ceux-ci sont neufs... ceux-là ont beaucoup servi...

D'ailleurs il n'est pas toujours nécessaire d'écouter ; souvent, sans qu'on le veuille les clic clac, clic-clac d'invisibles passants, excitent la curiosité de l'oreille et l'imagination dessine une silhouette :

Clic-clac, clic-clac... un battement à la tierce (mi-do, dans le registre élevé) gai, rapide, avec une pointe d'espièglerie : sûrement quelque mutine congaï dont la course fait palpiter le couvre-seins et voler les pans de la ceinture.

Voici un clic-clac plus sage, léger et clair, au ton

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

réservé cependant : une jeune fille en tunique rose ou verte, le chignon noué sur la nuque.

Important, dédaigneux, le clic-clac des gros sabots d'un personnage sûr de lui : le boy de quelque européen, qui, avec toute la pompe convenable, se rend au marché.

Voici un traînard : «clic clac» disent en mineur les socques de celui qui s'ennuie, un désœuvré en effet qui finit par les retirer et s'asseoir dessus, au bord du trottoir, pour indéfiniment s'arracher les poils du menton entre deux sapèques.

Avec des clic-clac monotones sur deux notes consécutives (si-la, dans le medium) passe la terne tribu des êtres innombrables, en blanc sale, en cû-nâu et noir pisseux, hommes et femmes, jeunes et vieux, dont les sabots, ni très usés ni très neufs rendent un son neutre.

Un tambourinement puissant : c'est le coolie-boucher qui transporte des paniers d'os.

Puis voici un tout petit battement, irrégulier hésitant : un marmot dont le derrière nu est tout rose dans la culotte sans fond, trébuche, mal assuré, sur ses cái-guôc en miniature.

Une bande d'écoliers, patalons blancs et lévites noires, passe dans un charivari de claquements heurtés.

Mais voici deux bà-già dont les sabots ont une cadence chancelante aux sonorités lasses ; et puis encore toute la séquelle des pauvres vieux socques usés dont le talon n'est plus qu'une mince lamelle frottant le sol avec un bruit rapeux... « Clic-clac — Clic-clac » répètent indéfiniment les sabots tonkinois...

Les cái-guôc se vendent un peu partout, quoiqu'un certain nombre de marchandes soient encore réunies

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans la rue des Paniers, souvenirs du temps où les corps de métiers se groupaient par rues. Les murs de leurs échoppes sont entièrement tapissés de sabots, de toutes catégories, pour hommes, pour femmes, pour enfants et à tous les prix ; depuis le grossier cái-guôc du coolie, large et plat, à peine équarri, où l'on imagine les pieds épatés aux ongles incultes, jusqu'au socque mignon cambré sur son talon haut, que balancera l'orteil rose d'une jolie fille ; il y en a en bois blanc, d'autres qui sont laquées brun ou noir, ou encore peints, décorés d'un oiseau et d'une fleur. La même variété se retrouve dans la bande que la marchande fixe au moment de l'achat, l'ajustant au pied du client ; les bandes coupées dans les vieux pneus font prime car elles sont souples à la marche, au moins aussi laides que pratiques d'ailleurs, on trouve également le cuir naturel, d'aspect rustique, le cuir verni et même des bandes de velours brodées ou emperlées.

Mais ce sont là les socques à l'ancienne mode, car cet article, comme bien d'autres, se modernise ; on en voit maintenant de toutes les formes imitant la chaussure d'Europe, et peints des couleurs les plus tendres : crème, cyclamen, vert d'eau ou safran, avec la bande en cuir blanc, ajourée et dentelée comme une broderie anglaise. Neufs, ils font un certain effet, mais combien plus vite ils se fanent que les bons vieux sabots laqués qui, eux, prennent une agréable patine : auréoles claires formées par l'usure du talon et sous chaque doigt de pied.

Au milieu de l'échoppe encombrée de sabots, la marchande trône, accroupie sur une natte, un billot devant ses genoux, une poignée de clous, un marteau et des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rognures de cuir : nonchalante, en chiquant le bétel, elle ajuste les bandes..., pan, pan, pan... et voici bientôt battant le pavé, une nouvelle paire de socques qui mêle à la rumeur des rues son clic-clac triomphant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

NƯỚC VỐI ! NƯỚC VÔI

Bien souvent, dans l'après-midi chaude, par les fenêtres grandes ouvertes de mon bureau monte le cri des petits vendeurs de thé ; un bref appel : « nước vôi ! nước vôi » ! régulièrement répété, qui arrive de loin et puis s'éloigne ; ou bien encore un petit bout de chanson modulé sur une quinte mineure : « nước vôi nóng ăn thuốc không ? » (1).

Alors, tout en continuant mon travail, j'imagine la silhouette caractéristique d'un bécon à tignasse pouilleuse, plus ou moins en guenilles, qui balance d'une main une grosse théière de terre brune, enveloppée de chiffons et de l'autre un petit panier avec une pipe en bambou et des chiques de bétel.

Je sais qu'un coolie-pousse lui fera signe bientôt, en appelant : « nước ! » et que pour un sou, accroupi sur le trottoir, il boira le thé a mer à petits coups bruyants, puis tirera une bouffée u nique de la pipe de bambou, savourant longtemps la goulée de fumée, avant de la

(1) Qui veut boire du thé et fumer du tabac ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rejeter comme à regret. Après, il redressera les épaules, rajustera son chapeau qu'il avait quitté pour s'éventer et repartira entre ses brancards, moins las... courts instants de répit dans une existence ingrate... humbles plaisirs des humbles... nước-vôi ! nước-vôi !

Le nước-vôi est incontestablement la boisson la plus répandue au Tonkin, décoction faite avec des feuilles de vôi ou jambosier à thé, qui sont vendues en vert. L'arbre de 8 à 10 m. de haut est assez voisin de l'eucalyptus et pousse surtout dans la moyenne région, autour des habitations. Quelquefois on ajoute aux feuilles de vôi des feuilles de camphrier (rễ hương).

Tout comme le vrai thé, le nước-vôi est autant que possible tenu bien au chaud. Les bécons de la rue enveloppent leur théière de chiffons et les marchandes installées aux carrefours, ou le long des chemins de campagne, modestes aubergistes sous un toit de latanier, conservent chaude leur jarre de nước-vôi dans un grand panier rempli de coton, de feuilles ou de copeaux, suivant le principe de la marmite norvégienne. On puise le liquide avec une louche faite d'une moitié de noix de coco emmanchée d'un bambou.

Providence des promenades du dimanche, que de fois je m'y suis arrêtée à ces auberges et mes plus beaux souvenirs des longues courses en vélo sont toujours liés aux haltes bienfaisantes où j'ai trouvé bien chaud le nước-vôi amer couleur de chartreuse.

Je me rappelle un jour entre autres où après tout un après-midi passé à explorer à bicyclette la région de Yên-Viên aux environs de Hanoi, une malencontreuse « crevaison » m'obligea à faire à pied un certain nom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... un toit de chaume, un banc, et deux bonnes vieilles qui chiquaient paisiblement le bétel.

page 85

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bre de kilomètres. Il faisait encore très chaud bien que le soleil fût déjà bas et je marchai longtemps sur une route déserte ayant si soif que ma respiration en était embarrassée, quand tout d'un coup j'aperçus, à l'ombre d'un banian, un toit de chaume, un banc et deux bonnes vieilles qui chiquaient paisiblement le bétel. Elles rirent en me voyant, me demandèrent d'où je venais et beaucoup d'autres choses que je ne compris pas.

Deux fois, trois fois, je fis remplir mon bol et, ruisselante de sueur déjà, j'ingurgitais avec bonheur le nước-vôi brûlant tandis qu'elles caquetaient à tue-tête. Elles semblaient s'amuser beaucoup de cette cliente inattendue et moi, je me demandais à qui, sur cette route déserte, elles pouvaient bien espérer vendre les humbles marchandises de leur éventaire : quelques pastèques jaunes, un bocal ou deux de sucreries et des sachets de tabac.

Quand je me remis en route, le soleil commençait à s'éteindre, il me sembla qu'il faisait moins chaud et comme après un instant je me retournais pour jeter un dernier coup d'œil sur l'accueillante petite auberge, elle avait disparu, peut-être tout simplement parce que le chemin était sinueux ; mais, dans la magie du crépuscule, j'imaginai que, tout comme dans les légendes du vieil Annam, deux Immortelles avaient un moment quitté le céleste séjour de l'Empereur de Jade pour venir sur ce chemin désert, sous l'apparence de deux bonnes vieilles, vendre du thé à une voyageuse solitaire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE REFRAIN DE L'ÉTÉ

« Kem một xu đây... » crême à un sou... crême à un sou...

Dès les premiers jours de chaleur retentit ce refrain dans les rues de Hanoi

Trottant toujours, infatigables badauds cependant, les petits marchands de sorbets n'arrêtent jamais de vendre, tôt le matin, tard le soir, aux heures de la sieste, même.

On les voit, parcourant indéfiniment les rues, flânant sur les places, guettant l'arrivée d'un autobus ; toujours à l'affût du client, et lançant toutes les minutes le cri dont l'intonation nasale ne varie jamais : « Kem một xu đây... »

Crême à un sou, crême à un sou.., sorbets aux ravissantes couleurs, plantés sur un bâtonnet : mauve, rose, orange ou citron ; que ce soit chocolat ou banane, la saveur est la même : un peu de sucre, un peu d'imagination, et la brûlure du froid qui assoiffe encore les bouches altérées, un instant leurrées par un apaisement factice.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Toujours on se laisse tenter et les petits marchands ont vite fait de récolter un beau chapelet de sous qu'ils enfilent sur un lien accroché à leur bouteille thermos.

Tôt le matin, alors que les premiers rayons du soleil, traversant feuilles et fleurs, font miroiter l'eau calme du Petit Lac, retentit déjà le cri familier... « crême à un sou... » et tout au bout de l'allée qui conserve encore le mystère de la nuit, apparaît un premier bécon ; un autre arrive en sens inverse ; puis ils sont trois, puis cinq ; les cris se croisent, se contrarient, mais il y a des clients pour tout le monde.

Qui ne trouve pas un sou pour s'offrir ce luxe moderne, d'autant plus apprécié qu'il est d'importation, de déguster de la glace quand le thermomètre de la rue Paul-Bert monte jusqu'à 40°.

C'est alors qu'on se sent vraiment civilisé !

Dans le tumulte de la matinée, avec le brvit et l'agitation de l'activité générale, on la remarque moins, la litanie des vendeurs de sorbets, mais aux heures somnolentes de midi elle redevient distincte, et, allongé au fond de la maison fraîche, on se demande qui peut bien acheter là dehors, au grand soleil, les bâtonnets de glace qui doivent fondre instantanément.

Mais, c'est le soir surtout, quand tout Hanoi vient respirer un peu au bord du lac que le commerce bat son plein. Vifs comme des puces, ils se glissent à travers la foule et, dans la pénombre des pelouses, c'est une véritable symphonie, avec des fugues, des solos et des chœurs, sur le thème invariable : « crême à un sou, crême à un sou... »

Et tous les matins, à l'aube, on rencontre une bonne vieille ou quelque enfant qui ramasse soigneusement les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... on voit les élégantes humer du bout des lèvres, lécher d'une pointe de langue, avec de petites mines et des délicatesses de chatte, le sorbet rose ou vert ..

page 90

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bâtonnets jetés la veille au soir par les amateurs de sorbets ; il faut avoir vu les pleins paniers qu'on peut récolter pour se faire une idée de la consommation.

D'autres coins favoris pour ce petit commerce, sont les terminus des trams et les croisements ; il y a bien peu de voyageurs qui, suants et désœuvrés résistent à la tentation d'un beau sorbet orange. Ils n'en auront que plus soif après, mais l'homme est ainsi fait que la tentation est plus souvent victorieuse que la raison ; alors il est condamné à avoir soif, toujours, toujours...

D'ailleurs, c'est si peu un sou ; et cependant, combien de centaines de milliers de sous fondent ainsi dans les bouches avides ?

On comprend réellement comme il peut être délicieux ce sou, quand on rencontre quelque vieille bà-già assise au bord d'un chemin qui déguste avec une lenteur quasi-respectueuse le luxe d'une chose inutile, alors que souvent les sapèques manquent pour des choses utiles.

C'est avec une attitude toute différente que l'employé, le secrétaire, vêtu à l'européenne, se « paye » une glace : avec la désinvolture d'un monsieur qui connaît les coutumes d'Occident et qui est habitué aux raffinements de la civilisation ; dédaigneusement autoritaire, il fait signe au bécon, choisit à loisir et suce avec un air détaché.

Les gosses ne font pas tant de manières, « tétant » avec bruit la glace qui fond et gicle tout autour, avec des éclats de rire et des bousculades.

Ou bien c'est encore un groupe de congaies qui, à l'ombre d'un badamier, ont mis bas leur charge et, goulûment aspirent le plaisir éphémère du rafraîchissement qui vient agrémenter leur repos de bête de somme.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le planton en vélo croque sa « crême », arrêté au bord du trottoir, et sans quitter la selle, puis repart, pédalant dur.

Et quelquefois, on voit une famille de nhà-quê, récemment débarqués d'une lointaine campagne, le vieux en chignon et les jeunes ahuris ; ils font l'apprentissage des plaisirs inconnus de la ville où ils viennent bien rarement et goûtent avec une délectation mêlée de méfiance et d'étonnement cette gourmandise presque mystérieuse ; et ce sont des rires embarrassés, des grimaces, quand le froid touche les dents, des réflexions naïves, mais toujours avec sur les visages cette expression de perplexité mêlée d'une certaine défiance... c'est que les gens de la ville sont si farceurs !

Mais le plus beau, c'est encore de voir les élégantes, humer du bout des lèvres, lécher d'une pointe de langue, avec de petites mines et des délicatesses de chatte, le sorbet rose ou vert, qui contraste avec les dents blanches.

Les sourcils impeccablement dessinés en « feuille de saule », le chignon noué bas sur la nuque, elles flânent au bord du lac par les tendres crépuscules et la brise fait onduler leurs tuniques aux teintes pâles. Elles rient et pépient, tout émues lorsqu'une goutte d'eau sucrée glisse le long du bâtonnet qu'elles tiennent précieusement du bout de leurs doigts minces.

Et les jeunes hommes qui passent regardent les belles rieuses...

Crême à un sou... crême à un sou...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES PETITS MÉTIERS

Suivant l'évolution de la situation et les besoins du moment, naissent et se développent de petits métiers, des emplois essentiellement éphémères qui disparaissent d'eux-mêmes quand changent les circonstances ; mais pendant quelque temps ils font partie de la physionomie familière de la ville, et sont si intégrés dans l'existence quotidienne qu'on ne les remarque même pas ; le bécon-vélo, la marchande de billets de Loterie et d'autres silhouettes, si connues aujourd'hui seront demain oubliées...

.·.

Une table, un tabouret, voici la « boutique » de la marchande de billets de Loterie, installée si possible dans l'encoignure d'une maison ou sous l'auvent d'un magasin, sinon, au coin de la rue tout simplement, à tous les courants d'air.

Un tablier de papier en loques, retenu par une ficelle recouvre en partie la table où, serrées dans une reliure mobile et sous verre, s'étalent cinq ou six liasses de billets.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au début la marchande était toujours une femme sans âge — silhouette interchangeable en tunique cú-nâu ou noire et chapeau conique. On ne pouvait trouver moins pittoresque. Mais depuis quelque temps le nombre de ces marchandes paraît augmenter et une certaine variété commence à s'introduire dans ce commerce. On voit maintenant toutes sortes de physionomies, des vieilles, des jeunes, des jolies et des revêches qui, de plus en plus ont tendance à adjoindre à la vente des billets quelque pacotille : épingles à tête de perle, flacons d'encre, boules de naphtaline, bleu pour le linge (on en consomme du bleu, depuis que le savon se fait rare, pour masquer la crasse indélébile) et tout récemment des « pains-flûte ». Les pains-flûte sont la rage du jour à Hanoi et depuis qu'un boulanger plein d'initiative les a « inventés, » les concurrents qui voyaient les clients se battre (et ce n'est pas une métaphore) à la porte de l'astucieux rival, n'ont eu de cesse qu'ils ne fabriquent eux aussi cette délectable nouveauté, si bien que maintenant on ne peut plus faire trois pas sans rencontrer des gens qui en vendent ou des gens qui en croquent.

Donc, les marchandes de billets de Loterie vendent aussi des pains-flûte, et des pantoufles de paille, et des bobines de fil etc, etc...,il y en a une « rue de la Soie » qui tient un véritable magasin en plein vent et il faut voir avec quelle ingéniosité elle a su utiliser clous et ficelles pour transformer sa table en étalage.

D'autres, plus discrètes mais non moins industrieuses tricotent à perte de vue : chandails verts, vestes bleues ou chaussettes blanches ; ou bien encore elles cousent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il y en a des jeunes qui se mettent à deux pour bavarder, coquettes et rieuses. .

page 93

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'interminables ourlets, travaillant avec la pointe de l'aiguille dirigée en dehors.

Souvent aussi quelque vieille déguenillée, aux yeux rongés de conjonctivite, la tête emmitouflée d'un fichu noir, tout en chiquant le bétel, épluche minutieusement des légumes ; tiges d'épinards en copeaux ou choux-raves, en lamelles fines comme du papier à cigarettes.

Il y en a des jeunes qui se mettent à deux pour bavarder, coquettes et rieuses sous des mouchoirs de tête multicolores ; accroupies sur leur étroit tabouret, avec leurs petits sabots laqués abandonnés à la diable.

Mais il y a aussi des vendeurs et des vendeuses de billets de Loterie qui n'ont pas ainsi pignon sur rue et qui, au milieu de la chaussée, au café, dans un magasin, n'importe où, vous foncent dessus tout à coup, vous mettant brusquement les billets sous le nez : « Loterie Monsieur, Loterie Madame ! » Rien ne les arrête, rien ne les décourage. A moins qu'ils n'emploient l'autre moyen qui consiste à vous aborder très doucement, et d'un air si confidentiel qu'on croit un instant qu'ils ont réellement quelque chose à vous dire. Alors ils vous glissent cet excellent tuyau : « Loterie... Tôt lăm... »

* * *

Depuis toujours, le bécon est l'accessoire indispensable de la vie quotidienne en Indochine ; c'est la pièce interchangeable par excellence, s'ajustant où le besoin s'en fait sentir ; on ne trouve pas d'être plus adaptable que le bécon et il est littéralement impossible d'énumérer tous les emplois que peut remplir ce précieux auxiliaire ; en voici un, parmi tous les autres, plus particulièrement à l'ordre du jour : le bécon gardien de vélo. C'est à coup

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sûr le frère de ceux qui, autrefois aux terrasses des cafés de la rue Paul-Bert « se précipitaient à chaque arrivant et se battaient à qui prendrait la bride du cheval. Leur troupe piaille (raconte un chroniqueur de l'époque) et perd la tête quand deux chevaux de Tourane, petits et rageurs s'échappent et se mordent ; ou bien ce sont des torgnoles à propos du dernier pourboire reçu... »

N'est ce pas exactement la même scène aujourd'hui à Hanoi quand, à peine descendu de bicyclette vous êtes assailli par une nuée de bécons, surgis on ne sait d'où, comme ces poux de sable qui sautent sous vos pas à la plage ; mais avec cette différence que les montures que gardent les bécons d'aujourd'hui sont d'une nature tout particulièrement pacifique.

« Garder M'sieu... garder vélo... moi garder... »

On abandonne donc sa bicyclette au plus hardi qui, d'autorité s'est déjà emparé du guidon et l'on s'en va, tranquille, vaquer à ses occupations pendant que le bécon invectivé par ses concurrents malchanceux s'installé pour monter la garde à côté de votre machine.

Quand on revient, tous les bécons sont réconciliés et, jouent au cờ-hùm, lointain parent des échecs, ou au sou, (cousin des billes de nos gamins de France) voire même à quelque jeu de cartes, tapant bravement de vieux cartons crasseux et déchirés. Il faut voir ces figures de gosses avec leurs yeux brillants, à l'affût des coups heureux et entendre les imprécations que lancent ces petits, malins et ardents au jeu comme des hommes.

Tout un cercle d'assistants donne des conseils et commente les coups ; les « bécon-journal » en oublient leur commerce personnel — vous savez, celui qui consiste à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

hurler à la figure des passants : « l'Action M'sieu... Courrier... Volonté... »

L'uniforme du bécon c'est la guenille, les pieds nus et les cheveux hirsutes ; et pourtant certains ont de petites figures gentilles avec leurs dents très larges et de grands yeux de gosses et l'on se demande à quelle maman appartiennent ces gamins qui, lavés et proprement habillés seraient de vrais enfants au lieu de cette racaille : les bécons.

Parfois le bécon vous semble tout particulièrement pitoyable — surtout quand on sort de chez le pâtissier — alors on lui donne 10 sous ; on a bien tort d'ailleurs car, au prochain client moins sentimental qui ne lui en donnera qu'un ou deux — tarif habituel — il réclamera effrontément. Si par-dessus le marché on s'aperçoit un peu plus tard que le bécon en question vous a volé les bouchons des valves ou quelque autre accessoire peu apparent, on se rendra compte qu'on a été plus bête encore... Mais on recommencera, parce qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pitié et d'être bête.

Le sou a d'ailleurs beaucoup perdu de son prestige maintenant ; quand vous donnez un sou à un mendiant, il le regarde avec dédain et si ce dédain n'est pas trop écrasant il trouve la force de vous en réclamer 10 ; sinon il se contente de marmonner entre ses dents des choses si méprisantes que vous vous éloignez comme un coupable.

Le bécon-vélo regarde donc votre sou, vos deux sous même et sans vergogne insiste en tendant sa patte crasseuse : « Cinque sous, madame, cinque sous... »

Il y a cependant encore des bécons timides — des débutants — que vos deux ou trois sous enchantent ; à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peine les ont-ils dans la main qu'ils annoncent le chiffre à toute la marmaille des alentours qui commentent la générosité du client.

A mesure que le nombre des bicyclettes a augmenté la nouvelle profession de gardien de vélo a pris de l'extension et l'on voit maintenant à la porte de tous les grands établissements de la ville, un garage (sans garantie) avec un préposé qui consent parfois à ranger lui-même votre bicyclette dans le ratelier de bois. Mais le plus souvent il en laisse le soin à un bécon qu'il s'est adjoint car, lui, il occupe déjà un grade trop élevé pour s'abaisser à une besogne autre que celle — la plus noble — qui consiste à ne rien faire.

Ce personnage prend des airs avantageux, le casque sur l'oreille ; il affectionne les cache-nez à carreaux, dernier cri, et les vestons à martingale, délavés il est vrai ; il n'est pas rare même de le voir avec des souliers et des chaussettes (dont les trous du talon atteignent le haut de la cheville).

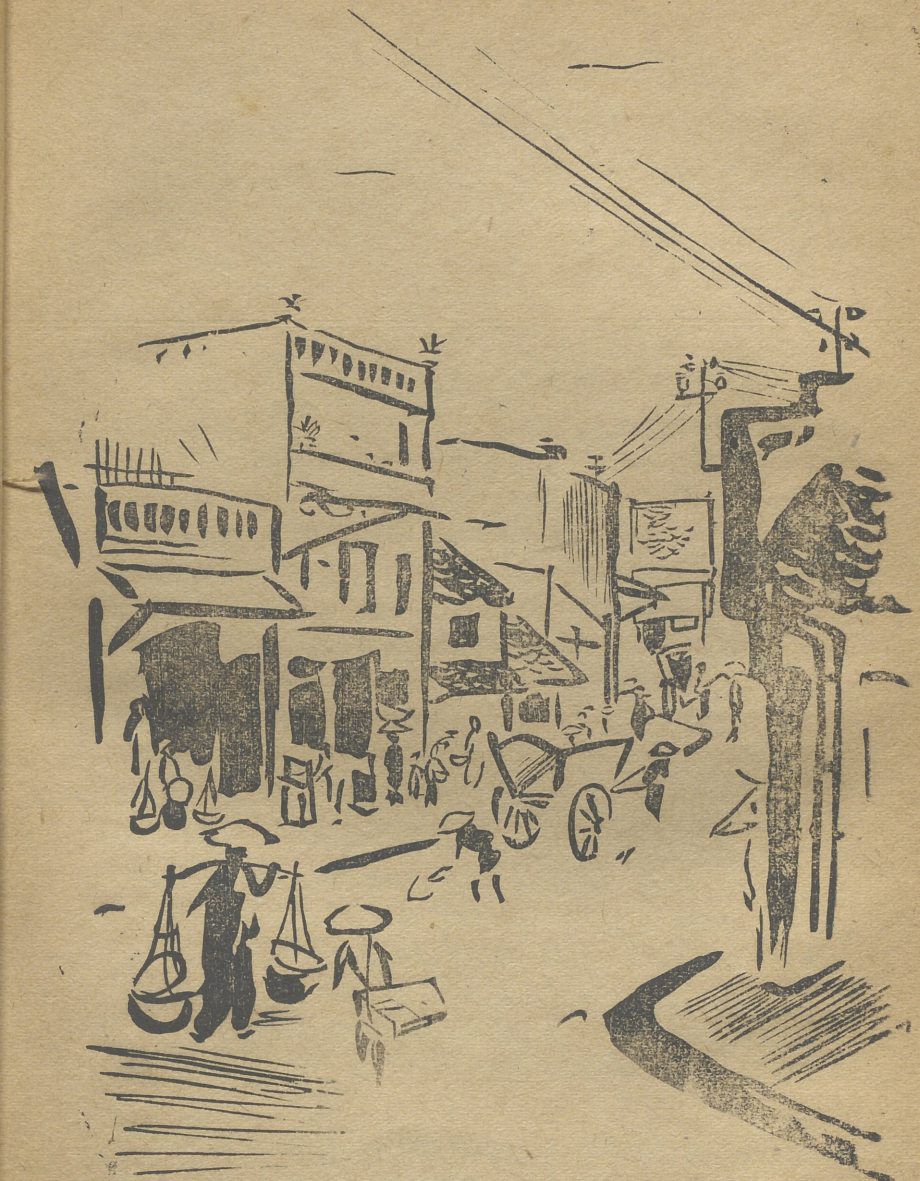
Enfin, même dans cette profession, il arrive aux femmes de faire concurrence aux hommes... tous les cyclistes s'arrêtant à la grande poste connaissent la gamine qui, sous un auvent en paillotte surveille les vélos, gentille bergère du docile troupeau des bêtes à deux roues.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La rue où j'habite n'est ni très grande ni très belle, ni très petite non plus... c'est une rue comme il y en a tant...

page 97

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DANS LA RUE

La rue où j'habite n'est ni très grande, ni très belle ni très petite non plus, ni sale, ni triste ; c'est une rue comme il y en a tant, calme à ses heures, animée à d'autres, mais où tous les jours se joue « cette ample comédie aux cent actes divers » qui divertissait tant le bonhomme La Fontaine.

Cela commence avant la fin de la nuit, quand il fait encore noir : un roulement lent, cahoteux, comme si les roues étaient carrées : c'est le cantonnier, avec son tonneau monté sur une sorte de charrette ; on l'entend qui se mouche, qui crache, qui baille... enfin, il remue un peu ses outils, échange quelques mots avec un coolie-pousse assis entre les brancards de son véhicule où brille encore le lumignon réglementaire, puis, jusqu'au jour... swich, swich, swich... fait en sourdine, le frottement de son balai.

Le premier tram ne tarde pas à grincer au tournant, tandis que dans le lointain s'élèvent les bruits de la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

campagne : chant des coqs, aboiements, et l'écho sourd du mõ (1) frappé par quelque veilleur de village.

De temps en temps retentit un rapide clic-clac : les sabots d'un passant matinal ; ou bien c'est le frottement à peine perceptible des pieds nus. Quelquefois le timbre d'une bicyclette, un bout de chanson fredonnée à mi-voix révèle le passage d'un homme ; parfois seulement, l'odeur d'une cigarette ; et l'on se demande vers quelle besogne vont ceux qui marchent ainsi dans la nuit...

Juste avant l'aube arrive le marchand de phở (2) qu'annonce un léger cliquetis de cái-bát heurtées et un savoureux parfum de bouillon. Il dépose sa boutique volante au coin de la rue et fait de méticuleux préparatifs tandis que le bécon qui l'assiste souffle dans un tube de bambou pour activer le feu ; et tout de suite se rassemblent autour du foyer rougeoyant quelques coolies auxquels le reflet de la flamme donne l'aspect d'une réunion de fantômes.

Pan, pan, pan, fait le hachoir qui travaille à petits coups pressés, accompagnant le cri du marchand de soupe : « phở... ở... » qui s'amplifie étrangement dans la rue encore vide.

Peu après lui, arrive le marchand de café ; assis entre ses deux caisses-placards, il évente indéfiniment son réchaud minuscule qui supporte une bouilloire de fer ; à la cantonade, il jette son appel sur une seule note : « cà-phê... ô lé... » il n'y a plus de lait, mais le cri reste.

---

1 — Tronçon de bambou avec une fente longitudinale.
2 — Soupe de bœuf.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est alors que résonne dans une pagode voisine la cloche du matin qui semble dissiper les dernières ténèbres et achever de mettre en fuite les mauvais génies.

Maintenant commence un chassé-croisé de domestiques qui vont d'une maison à l'autre prendre du feu et ramènent avec précaution des lamelles de bambou où tremblotte une flammèche ; il suffit avec ce système qu'une seule cuisine du quartier conserve pendant la nuit des braises sous la cendre pour alimenter tous les foyers ; quelle économie d'allumettes !

En même temps les porteuses d'eau commencent à circuler, accompagnées à l'aller par le fracas joyeux des touques vides, traçant au retour tout un chemin de gouttes et de flaques, arrêtées parfois par un coolie qui, bâtivement boit à même la surface clapotante.

C'est aussi le moment du balayage des portes, ponctuel et immuable comme un rite : devant chaque maison, quelque bécon ou une servante, armé d'un mince balai genre bruyère nettoie avec minutie les marches du perron et son morceau de trottoir respectif ; débris de canne à sucre et autres détritus tombent à la rigole qui perpétuellement s'engorge.

Un voisin qui n'a sûrement pas l'eau courante et encore moins le tout à l'égout fait sa toilette par la fenêtre du premier étage, crachant à pleine bouche une mousse de dentifrice rose ; puis c'est une grande cuvette d'eau qu'il balance, sans regarder qui passe, bien entendu.

Ensuite c'est la promenade matinale des deux chiens d'à-côté dont un gamin mâchuré, impatiemment réprime les enthousiasmes, en tirant sur la chaîne ; un petit tour

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur l'herbe du talus d'en face, et les pauvres toutous, ramenés de force doivent réintégrer leur cabane de gardiens.

Insensiblement, avec le jour qui grandit, l'activité reprend et les bruits se multiplient. La rue est déjà pleine de la rumeur quotidienne quand éclate le cri du petit vendeur de journaux qui galope en brandissant une feuille : « Ai Đông-Pháp, Tin-Mới - ơi ... » ; (1) vraie sonnerie de trompette avec un grupetto final dont les vibrations s'effilochent au rythme de la course.

Maintenant qu'il fait tout-à-fait jour arrivent les innombrables marchandes auxquelles on va acheter un petit déjeuner ; d'abord une vieille, à figure blette, dont la tête rasée est ceinte d'un chiffon sale et qui, un panier rond appuyé à la hanche s'avance en claudicant et criant : « Ai xôi ơi » (2), chant aux notes incertaines qui ne se trouvent dans aucun octave, car la voix est aussi caduque que la silhouette. Un bécon qui apparaît sur le pas d'une porte, une cái-bát à la main lui fait signe en appelant « xôi !... » Et la vieille, déposant son panier au milieu du trottoir s'accroupit, soulève le linge et le bout de natte qui tient au chaud son riz jaune, pour puiser dans la masse avec une soucoupe ébréchée une portion de 4 ou 5 sous.

« Ai bánh cuốn ra mua » (3), chante sur deux notes

---

1 — Qui veut acheter le Dông Phap, le Tin Moi ?

2 — Qui veut acheter du xôi, riz gluant ; le xôi-vo est du riz gluant, mêlangé de soja pilé ce qui lui donne une couleur jaune.

3 — Qui veut acheter du banh cuôn ; sorte de crêpe de riz passée à la graisse et qui contient des bribes d'oignons verts et parfois de la viande.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec des trémolos dans la voix, une grande « perche » qui, les bras ballants porte sur la tête un panier ; le goulot d'une bouteille et un faisceau de baguettes dépassent du couvercle. Comme mes voisins lui achètent souvent, elle crie plus fort en passant devant chez eux. Une congái au turban dénoué entr'ouvre la porte et la marchande, installée sur la marche, en un instant dispose sur un plateau de bambou tressé une soucoupe de bánh-cuốn, une coupelle de nước-mắm avec piment et citron, et une paire de baguettes. La servante disparaît et quelques minutes après rapporte les soucoupes vides, en désordre sur le plateau de bambou ; d'un lambeau de linge gris, la marchande essuie son matériel, remet le tout dans le panier qu'elle juche à nouveau sur son turban et, maigre, raide, continue sa promenade : « Ai bánh cuốn ra mua.... » Arrive la marchande de bún thang (1) qui, titubant sous le gánh, porte dans un des paniers la marmite avec le bouillon fumant sur un petit réchaud et dans l'autre les ingrédients soigneusement disposés : vermicelles blancs, bribes de poulet, omelette en lanières, giò découpé, crevettes et laitue hachée, et les indispensables assaisonnements dont le mắm tôm, abominé des Européens ; le panier est arrangé là-dessous comme un placard dont, par une ouverture dans le flanc on tire bols et accessoires. Deux coolies portant une charge de bois se sont assis sur le talus pour souffler et l'appellent ; elle les rejoint, décroche de son fléau un petit banc et installe son restaurant ambulant ; avec une attention gourmande les clients la re-

1 — Sorte de soupe aux vermicelles ; le mam tôm est une saumure de crevettes à odeur très forte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gardent préparer les rations qu'elle arrose de bouillon puisé dans la marmite avec une louche en noix de coco. De temps en temps, sans interrompre son travail, elle crie d'une voix nasillarde « Ai bún thang ơi ... » pour appeler les amateurs.

Les marchandes de xôi se succèdent, balançant dans deux paniers jumeaux le xôi lạc blanc (1), le xôi đậu đen ou le xôi-lúa chacune criant sa marchandise ; quand il fait froid on vend aussi de la soupe de riz (cháo), de grandes crêpes grillés (bánh-đa) garnies de millet et de pâte de soja sucrée ; mais ce n'est pas très souvent cependant qu'on entend ce cri « Ai xôi, cháo, bánh đa kê ra mua... »

Assez rare est aussi le marchand de soupe de poulet ; mais il mène grand tapage et laissant sa cuisine ambulante à la garde du bécon qui l'assiste, il parcourt la rue en criant à tue-tête « phở gà... phở gà... phở gà.. ê... » d'une voix claironnante et impérieuse qui éclipse totalement l'appel du marchand de soupe de bœuf (phở).

Le marchand de beignets de crevettes (bánh tôm) lui ressemble passablement avec la seule différence qu'il ne dit rien ; mais il a le même air avantageux avec un feutre sur l'oreille (Fléchet ou Borsalino !) et la même désinvolture ; il prend des attitudes d'acteur dramatique pour manier la pâte, écumer la friture puis découper le beignet doré avec d'énormes ciseaux. Le client qui suit des yeux ces préparatifs agrémentés de fioritures paraît en

---

1 — Xôi lạc : riz gluant aux arachides : xôi đậu đen : riz gluant aux haricots noirs : xôi lua : riz gluant mélangé de maïs blanc et de soja pilé, assaisonné soit d'une cuillerée de graisse avec des oignons frits, soit de sucre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

éprouver une certaine satisfaction ; bientôt le régal est prêt ; il se saisit des baguettes et, trempant dans la sauce (nước mắm et citron) les morceaux de beignets, les croque avec une soucoupe de laitue mêlée d'herbes aromatiques.

En hiver, on voit aussi le marchand de bánh chưng(1) frits, les petits bánh chưng triangulaires qu'il aplatit sur une tôle graissée avec du lard et sous laquelle brûle un feu de bois. Dorés à point, croustillants à l'extérieur, onctueux à l'intérieur, il les offre aux gourmands qui se rassemblent vite. Mais c'est là un régal d'occasion, tandis que tous les jours, balançant sa marmite de bois chauffant au bain-marie, et son petit placard, quelque marchand de riz nếp (riz gluant) passe en jetant son cri bref : « Ai nếp ơi... » à la tierce ou à la quarte, suivant les bonshommes ; le vieux qu'on voit le plus souvent est bien le plus minutieux des cuisiniers ; il faut voir avec quel soin à l'aide de spatules de bambou, il puise le bon riz fumant, en garnit une soucoupe puis découpe les petites saucisses roses (lạp sường) en tranches si fines qu'elles sont transparentes ; méticuleusement, il en décore la portion de riz puis remet le tout pendant quelques instants dans la marmite pour le réchauffer ; enfin il tend la soucoupe au consommateur avec deux

---

1 — Gâteau enveloppé de feuilles, fait de riz gluant et de soja, avec un morceau de porc au milieu. C'est le mets du Têt par excellence ; il se vend à cette époque sous forme de gros pains carrés ; les petits qu'on vend toute l'année sont généralement triangulaires.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

courtes baguettes rouges et le savoureux fumet du riz à la saucisse monte jusqu'à ma fenêtre.

Pendant tout ce temps, il y a un va-et-vient de servantes qui passent avec un bol recouvert d'une assiette, parfois un plateau avec plusieurs bols, pour aller acheter une soupe au marchand de phở ; on caquette à tue-tête autour de la cuisine ambulante.

Du fond de la rue on entend venir le marchand de bánh khúc(1) dont le cri s'enfle puis décroît rapidement car il marche vite, son panier sur la hanche.

∴

Le tram pour Hà-đông et celui de Cầu Giấy passent dans la rue voisine et tout près se trouve un croisement ; ce qui veut dire que les voyageurs doivent toujours attendre un temps plus ou moins long et sont susceptibles d'acheter quelque chose pour se distraire ; une meute de bécon se précipite à chaque arrivée offrant des journaux, des gâteaux, des cannes à sucre, des graines de melon, des fruits, des crêmes glacées, toutes ces petites marchandises du petit commerce des rues, qui varient suivant la saison ; ils se jettent littéralement à l'assaut des voitures avec des cris et des vociférations, orchestration insaisissable de hurlements forcenés, mêlés de grincements, de coups de sifflet et de timbre ; spectacle homérique aussi que celui de ces voitures bondées où de nouveaux venus cherchent à s'introduire de force, chacun avec son baluchon, un parapluie, ou un bouquet de fleurs, et toutes sortes de paniers. Les bé-

1 — Gâteau de riz gluant, soja et porc mélangé à l'herbe khuc, pilée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

con se ruent sur les clients, se poussent, s'agrippent, s'envoient des torgnoles et s'injurient, se culbutent et s'étalent souvent sur la chaussée boueuse, avec toute leur marchandise en déroute, à la joie générale.

.·.

La voiture qui ramasse les ordures n'est pas très régulière, en raison même je pense de l'irrégularité de la clientèle; elle arrive paisiblement, traîné par un coolie attelé d'une corde à l'épaule. La clochette fixée au brancard, qu'il agite souvent, s'avère, parait-il, insuffisante car un aide de camp qui le suit hurle à pleins poumons un : « Đổ rác đi (1) qui fait comme par magie surgir de toutes les maisons les domestiques d'abord nonchalants ; chacun arrive avec son ustensile particulier, qui un vieux panier, qui une touque percée ou un lambeau de natte ; avec des rires et des quolibets, on vide les ordures non sans laisser tomber en route tout un chapelet de détritus.

Vers huit heures arrivent les maraîchers, ployant sous d'énormes charges de légumes ; pittoresque défilé aux fraîches couleurs : tomates rouges mêlées au vert clair des laitues, au vert sombre des épinards, petits choux aux feuilles presque bleues, carottes bien lavées, gros poireaux blancs. Tout ce monde s'en va déposer ses paniers à cent mètres de chez moi, sous un auvent hospitalier où se tient pendant un moment un vrai petit marché, car, les paysans s'arrêtant pour se reposer et ranger leurs légumes, les ménagères d'alentour profitent de l'aubaine ; les femmes s'asseyant sur l'étroit siège que constitue leur fléau posé à terre, pour refaire ou consolider l'échafaudage savant de leurs pa-

1 — Jetez les ordures

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

niers, aspergent les légumes avec l'eau d'un bol en noix de coco, accessoire indispensable des marchandes de verdure ; d'autres bavardent en s'éventant avec leur grand chapeau où l'on voit généralement collé leur timbre de patente, puis tout le monde repart, en file indienne vers quelque marché de quartier.

∴

Tous les jours, à peu près aux mêmes heures, on voit passer les mêmes personnes qu'on reconnaît sans les connaître : de bon matin c'est une Chinoise catholique qui revient d'une messe basse, son livre à la main ; plus tard, un sportif, de retour du stade tout proche, les cheveux humides et la serviette autour du cou...

Presque tous les matins aussi passe un vieux devin aux étranges yeux clairs ; son accoutrement qu'il change fréquemment offre toujours le plus extraordinaire mélange de défroques européennes, mais rafistolées avec un soin extrême qui les transforme complètement et les rend plus bizarres encore ; son luxe cependant paraît être les souliers dont il arbore une vraie sélection, toutes d'au moins trois pointures trop grandes ; avec son chapeau plat, en feuilles de latanier, d'un modèle inédit, quelquefois peint en rouge, et son baluchon où dépassent des josticks, c'est le plus sympathique des vieux magiciens, sorti tout vif d'une légende taoïste.

A partir de sept heures passent les gens qui vont au travail et les enfants qui vont à l'école ; tel personnage se carre dans son pousse de maître, tel autre marchande longuement le prix de la course d'un pousse de louage ; voici un jeune homme impeccable, la cigarette aux lèvres, tout l'air d'un monsieur qui opère négligemment des ravages dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les cœurs féminins ; un étudiant s'en va avec ses livres sous le bras ; puis c'est une jeune Annamite qui, très à l'aise sur sa bicyclette et fort réservée cependant, conduit à l'école un petit garçon assis sur le porte-bagages ; quelques employés de chemin de fer reconnaissables à leur casquette d'uniforme, un militaire... puis une bande de gamins en tunique noire, chacun tenant son encrier à la main et son porte-plume, le bec en avant ; ensuite vient une petite fille, gentille comme tout, avec son mouchoir à fleurs noué sous le menton et qui, avec un petit air maternel réellement touchant, accompagne son jeune frère, gosse capricieux et rageur perdu dans une tunique trop vaste et un casque qui lui descend jusqu'au nez ; d'une maison voisine sort une autre petite fille très soignée dont un domestique porte le cartable... encore quelques femmes qui vont au marché, et l'animation matinale est passée ; passée, c'est une façon de parler, car dans une rue annamite le mouvement et le bruit ne s'arrêtent jamais ; les marchandes ambulantes sont cependant beaucoup moins nombreuses, moins régulières surtout et les clients ne sont qu'occasionnels.

« Ai muôi mua » (1) crie le marchand de sel qui marche rapidement, balançant ses deux paniers de gros sel gris, et son appel semble traîner derrière lui, longtemps après qu'il est passé.

Il n'est pas rare d'entendre la marchande de fleurs qui, elle, crie en français « la fleur... madam'... », deux groupes de notes brèves qui dénaturent la prononciation ; bientôt elle apparaît au tournant, ses grandes gerbes aux couleurs

1 — Qui veut acheter du sel.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vives couchées sur des paniers plats ; un parfum de tubéreuses flotte un moment dans la rue toute égayée de ces bouquets.

Parentes pauvres, à côté de cette pittoresque marchande, sont les femmes faisant métier de chiffonnier et qui, dans un misérable gánh promènent tessons et vieilles plumes avec un cri monotone : « Ai đồng nát, sắt, thiếc, gang !... » ou encore « Ai chai trắng, cốc vỡ, lông vịt bán không... » (1) suivant leur spécialité.

Variant avec les saisons on voit déambuler les marchandes de riz vert, tenu au frais entre des feuilles de lotus, de balayette neuves, faites avec les tiges de ce même riz, de patates cuites, de cannes à sucre, de fruits, de graines de pastèques, de têtes de lotus qui ressemblent à des pommes d'arrosoir, de maïs grillé... il y en a tant d'un bout de l'année à l'autre que c'est un calendrier vivant ; ou bien, ce sont encore des bécon et des gamines qui, à longueur de journée, se promènent en vendant des fruits, des cacahuettes grillées, des sucreries, toutes ces gourmandises à un ou deux sous dont le peuple annamite est friand. Au chant modulé du petit marchand de bonbons :

« Ai kẹo vừng, kẹo bột ra mua » (2), répond la voix aigrelette de la gamine qui vend des cannes à sucre :

---

1 — Cri de la marchande qui achète et revend de vieux objets usagés en métal: cuivre, fer, étain, fonte. Ai chai trang, cốc vo, lông vit ban không ? Qui veut vendre des bouteilles cassées, des débris de verres, des plumes de canard ?

2 - Qui veut acheter des bonbons au sésame, à la farine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Ai mía ra mua... » (1)
ou bien ce sont les interminables :

« Ai quít ê... » (2) qui annoncent les mandarines et, dès qu'il fait chaud le cri obsédant des petits marchands de crême glacée « kem một xu đây (3) ai kem đây... » ; enfin, depuis peu la litanie des pains-flûte : « Ai bánh tây... bánh tây năm xu đây »... (4)

La proximité du croisement des trams fait que ces petits marchands sont plus nombreux là que dans d'autres rues, et, souvent, négligeant leur commerce fantaisiste, ils viennent en groupe s'installer à l'ombre ronde d'un jeune camphrier ; l'un dépose son panier de fruits, l'autre son thermos de crême glacée ; le petit cireur de bottes abandonne sa boîte, et le gosse fatigué qui criait sans conviction « Ai nước vôi nóng, ăn thuốc không ?... (5) oublie sa grosse théière pour, avec les autres, se mettre à jouer aux cartes ou au sou, qu'on fait ricocher contre un mur... existence à la fois lamentable et idéale que celle de ces gamins des rues.

Quelquefois passe l'aiguiseur, un vieux en haillons ; aux yeux quasi-aveuglés par la conjonctivite ; « Ai mài dao, mài kéo ê... » (6) répète faiblement une pauvre voix usée tandis qu'il va, clopin, clopant, balançant sa pierre à aiguiser et son petit pot d'eau.

---

1 — Qui veut acheter la canne à sucre ?
2 — Qui veut acheter les mandarines ?
3 — Crême à un sou !
4 — Qui veut acheter du pain ; pain à 5 sous.
5 — Qui veut boire du nuoc voi chaud (infusion du jambosier à thé) et fumer du tabac ?
6 — Qui veut aiguiser les couteaux et les ciseaux ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

D'autres fois c'est le menuisier ambulant qui promène sa scie et sa chignole, ou encore le serrurier avec son énorme trousseau de clefs qui, brinqueballant au côté de sa boîte à outils accompagne sa chanson : « Ai chữa khóa không ? » (1)

« Kẹo hồng, kẹo hồng ! » (2) répète sur un mode mineur le marchand de bonbons de gomme qui, pour attirer les clients, fait claquer les grands ciseaux avec lesquels il découpe la pâte saupoudrée de sésame, étalée sur un grand plateau de bois.

Beaucoup plus rarement, on entend l'appel de la marchande de caramel : « Ai kẹo mua » (3), qui d'une main preste, enroule à un bâton la délicieuse pâte gluante contenue dans une jarre de terre ; d'autres la vendent durcie et la débitent en petits morceaux... avec un ciseau à froid.

Vers 11 heures du matin arrive la marchande de bún chả et bientôt une délectable odeur de viande grillée emplit toute la rue. Les clients s'accroupissent autour d'elle qui leur prépare sur de petits plateaux en bambou des portions de vermicelles blancs (bún) et de salade aux herbes aromatiques, avec un bol de nước-mắm au citron et au piment puis elle évente sur des braises contenues dans une toute petite boîte de fer blanc des brochettes de viande assaisonnée, coincée entre des lamelles de bambou,

---

1 — Qui veut réparer les serrures

2 — Bonbons de gomme saupoudrés de farine

3 — Il s'agit du « Keo mach nha » : glucose de riz gluant germé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grillade exquise plongée encore chaude dans le bol de sauce.

A l'heure calme de la sieste passe souvent le médecin chinois qui ressasse une incompréhensible litanie gutturale, déambulant gravement à travers la rue déserte ; un aide le suit, portant son attirail.

A peine est-on réveillé qu'arrive la marchande de chè avec son échafaudage d'appétissantes cái-bát contenant des gelées aromatisées à l'essence de pamplemoussier et agrémentées de graines de lotus ou de riz gluant ; « chè hạt sen » chantonne-t-elle en passant ; ou bien voici le marchand de nem qui, lui, crie sa spécialité d'une voix retentissante et nasillarde : « ai nem chua, chả sốt ra mua (1) ... comment résister à l'envie de se remettre à manger ? à moins qu'on ne se laisse tenter par le marchand de giò qui arrive avec sur la tête un plein panier de pâté de porc (giò) ou de bœuf (giò-bò) ; il pèse soigneusement les tranches avec sa petite balance portative et ce sont de longs marchandages, pour un sou, avant qu'il ne remette au client quelques minces rondelles enveloppées d'une feuille de bananier.

---

1 — Qui veut des nem acides et des nem chauds ?

Nem chua : pâté de porc fermenté, ce qui donne une saveur acide — une des variétés les plus appréciées est celle de Thu Duc en Cochinchine.

Cha sot : mets communément appelé nem par les Européens qui en sont très friands — composé de viande de porc hachée mélangée avec du crabe ou des crevettes, des champignons, des haricots germés, des oignons, le tout enveloppé dans une lamelle de pâte en forme de cube ou de cylindre et que l'on fait frire dans de la graisse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les portes des maisons restent généralement entrebaillées, à moins qu'il ne fasse très froid, ce qui permet aux femmes, qui à l'intérieur cousent ou baillent, de se distraire au spectacle toujours animé de la rue ou de surveiller le passage des marchands dont elles peuvent avoir besoin.

Plus d'une fera signe au devin aveugle (thầy bói) qui, avec des baguettes d'encens et quelques noix-d'arec dans une soucoupe lui prédira un avenir immédiat où la psychologie joue un grand rôle, en lui donnant quelques conseils à double face qui permettent au magicien de ne jamais perdre son prestige.

Souvent aussi, au début de l'après-midi on entend le cri du marchand de riz fermenté : « Ai nếp mua ! » (1) qui débite sa marchandise dans de minuscules cái-bát avec des soins d'apothicaire, ou bien encore celui du marchand de soupe au soja sucrée ; « lục tào xá » crie-t-il sur un thème monotone, bien connu des enfants qui en sont friands.

Dès qu'il fait chaud les marchands de caillé de soja (đậu phụ) font leur apparition et souvent on entend le cri prolongé « tào phở », avant de voir arriver l'homme qui balance à son fléau le baquet de bois contenant le caillé et le placard où sont rangées cái bát et cuillères de porcelaine.

C'est aussi dès le début de la chaleur qu'on voit stationner au coin de la rue un marchand de boissons fraî-

1 — Riz gluant fermenté qui produit de l'alcool ; on mange les grains et on boit le liquide. C'est une excellente gourmandise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les mendiants ne sont pas rares chacun à son chant, sa plainte...

page 114

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ches : citronnades et sirops aux couleurs étonnantes ; il n'arrête pas... coupant les fruits, râpant la glace, brassant les mixtures, au tintement des petites cuillères violemment manœuvrées et des aspirations bruyantes où se manifeste la délectation des consommateurs ; souvent au milieu de son étalage de bouteilles, il a aussi une grande jatte pleine de gêlée brune qui se mange glacée, le phục linh câu (1).

Mais à part ces ambulants quotidiens, il y a tous les marchands et marchandes occasionnels : marchande de pots de terre que les clientes accroupies sur le pas de leur porte font sonner d'une chiquenaude, discutant longuement avant de se décider pour une pièce qui est... comme toutes les autres, mais le temps passé au marchandage leur donne l'impression réconfortante d'avoir bien acheté ; marchand d'ustensiles en cuivre dont l'or jaune ou rouge rutile au balancement du gánh ; marchande d'objets en bambou : baguettes et spatules pour le riz, balayettes, etc... ; marchande de papier artisanal en hautes piles grises ; marchande de chaux blanche et rose, marchand de nattes à l'appel impératif : « ai chiêu mua » (2) ; vieux marchand de crême glacée dont le cri « xê câu, xê câu » est une des caractéristiques de l'été.

Parfois vient la raccommodeuse de souliers qui s'installe dans une encoignure de porte et trouve toujours dans son panier rond le vieux bout de cuir ou le clou providentiel qui ressuscitera momentanément les « croquenots » les plus fendus et les plus éculés.

1 — Produit extrait d'un champignon souterrain le phuc linh.

2 — Qui veut acheter des nattes ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les mendiants ne sont pas rares, chacun avec son chant, sa plainte, sa supplique particulière, et invariablement on leur fait l'aumône...

* * *

Que ce soit matin ou soir, une rue tonkinoise est toujours vivante, toujours bruyante, toujours animée ; c'est d'abord la chanson des sabots qui monte, qui descend, s'éloigne ou se rapproche, joyeuse ou triste, lente ou pressée, éternel clic-clac qu'on ne remarque plus.

Puis il y a les interminables palabres de gens qui ont l'air de n'être jamais pressés, femmes aux seuils des portes, hommes accroupis au bord du trottoir ; les enfants, toujours nombreux, qui jouent et crient, libres, comme si la rue était leur domaine ; les pousses qui passent, et les innombrables coolies trottant sous le gánh...

Enfin vient le soir et, peu après que la cloche « thukhông » qui « ramène l'espace » a retenti dans la pagode voisine, on entend le cri du dernier marchand : « ai miên... qui veut de la soupe de vermicelles chinois ?... » qui, encore longtemps, résonnera dans la nuit.

En hiver, la rue est triste le soir, car toutes les maisons sont fermées et, pour économiser la lumière, bien des gens se couchent de très bonne heure ; mais en été, par les belles nuits claires, on prolonge la veillée et devant toutes les portes on voit des petits groupes d'ombres qui bavardent, s'amusent ou rêvent au rythme alangui de quelques éventails.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DISEURS DE BONNE AVENTURE

Accroupi sur sa natte, indifférent à la rumeur du marché, le devin médite ; à moins que, tout simplement, possédant comme bien des extrême-orientaux, le merveilleux talent d'être heureux à ne rien faire, sans impatience, il n'attende que le temps passe et que le client vienne. Ceci dit d'ailleurs, sans aucune intention péjorative, chacun étant bien libre de comprendre à sa façon le sens de la vie et récoltant toujours la rétribution de son attitude, quelle qu'elle soit, car, ainsi que l'affirme la doctrine bouddhique : « l'acte en étant accompli donne immédiatement naissance à une série d'effets dont chacun devient cause à son tour et produit une nouvelle série d'effets. Il en est des actes comme de la balle qui s'échappe du fusil, le tireur ne peut la rattrapper ni agir sur sa course... »

Le devin tonkinois fait partie de la vie quotidienne, et si la chanson populaire le ridiculise souvent : « Cette maison est hantée par un esprit malfaisant, (dit l'oracle). Il se manifeste par un chien qui aboie par la bouche », on ne le consulte pas moins fréquemment car son com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

merce répond à ce besoin si humain de savoir et de se croire le maître de son destin. Le grand Minh-Mang lui-même avait entière confiance dans cette science occulte et composa un système d'horoscope avec un livre d'oracles où il recommande, après les offrandes de « prier le Génie ou le Bouddha de lever pour un instant le voile impénétrable de l'avenir ».

Le thầy bói, devin ambulant, le plus souvent aveugle, se rend à domicile, c'est-à-dire qu'il passe dans la rue et qu'on l'appelle pour une consultation.

Un des thầy-giò, installés aux abords de la petite Pagode des Parfums de l'Est (rue Jules Ferry à Hanoi) vous dira la bonne aventure avec des pattes de poulet et le thầy-tướng, dans la rue des Paniers ou la rue du Chanvre, tire l'horoscope d'après les lignes du visage, les bosses du crâne ou l'écriture.

Au Grand Marché, des devins de toute sorte s'établissent dans l'espace, resté libre derrière les marchands de fleurs et plantes, les uns sur des bancs et des lits de camp en bambou, d'autres à même le sol sur un bout de natte ; quelque grossière image sert d'enseigne, un chapelet de pattes de poulet recroquevillées ou un faisceau de baguettes divinatoires (quẻ) indique la spécialité de chacun. Leur nombre et leur intérêt varient suivant les jours : vieux sage débonnaire, rusé compère ou pauvre hère, dont la science se résume à quelques pratiques superstitieuses.

Chacun s'est arrangé un petit chez lui, sur deux ou trois mètres carrés : une théière, une pipe à eau, un éventail...—tout le confort à la mode d'Asie—puis voici la petite boîte de laque contenant les accessoires de la profession, un vase où brûlent des baguettes d'encens, une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les devins aveugles, cachent souvent derrière des lunettes leurs pauvres yeux morts...

page 117

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soucoupe avec des fleurs et des noix d'arec, quelques livres reliés à la chinoise et des grimoires crasseux, souvent une boîte à encre, un pinceau et le cachet de bois gravé qui sert à fabriquer des amulettes sur papier jaune ou rouge. Les aveugles, en tunique et turban noirs, cachent souvent derrière des lunettes leurs pauvres yeux morts ; ils parlent bas tandis que leurs mains tâtent le vide et humblement révèlent d'insignifiants secrets.

Puis il y a les femmes qui, elles aussi, disent la bonne aventure, accroupies devant une boîte à bétel qui supporte une petite glace, une soucoupe de fleurs et un vase de bâtonnets d'encens — en général des matrones à l'air rusé dont les prédictions ont plutôt l'air de quelque cancanage.

Mais les vieux sont les plus pittoresques, figures de lettrés à barbiche et lunettes, d'immortel taoïste en tunique violette ou veste jaune safran, de poète chinois rappelant le joyeux Li-tai-Pé ; et tous discourent avec des airs doctes, manipulant mystérieusement les grimoires, car chaque baguette divinatoire est marquée d'un chiffre qui correspond à une sentence du livre d'horoscope dont la sagesse est inépuisable ; conseils raisonnables ou ironiques, lapalissades, réflexions dictées par le bon sens et paraboles où la psychologie joue un grand rôle.

N'y a-t-il pas toujours quelque chose qui peut s'appliquer à votre cas particulier dans une réponse comme celle-ci :

« Le commencement sera bon, la fin mauvaise ; à la chaleur succède le froid ; l'hiver vient après l'été. La fleur de l'arbre devient un fruit, puis le fruit tombe,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pourrit et se dessèche ne laissant qu'une enveloppe, mais cette enveloppe contient la semence » (1).

C'est le même genre de philosophie faite de patience et de fatalisme qui imprègne toute la littérature sino-annamite, ainsi dans le Lục-vân-Tiên (2) quand l'élève, avant de quitter son maître, lui demande le moyen de prédire l'avenir, celui-ci répondra en lui montrant la lune : « Les choses d'ici-bas sont semblables au cours de cet astre ; bien que sa clarté se répande sur le monde entier il a ses phases : tantôt obscur, tantôt lumineux, tantôt rond, tantôt échancré ».

Et comment désespérer avec cette formule : « Il ne suffit pas d'être apte pour réussir, il faut encore rencontrer l'occasion. Deux époux peuvent être remplis d'affection l'un pour l'autre ; s'ils vivent séparés et s'ils ne se rencontrent jamais, comment leur naîtra-t-il une postérité ? »

Mais peut-être ce genre de sagesse est-il fait pour... les sages et reste-t-il difficile à entendre pour ceux qu'agitent les minimes et quotidiennes convoitises. La tâche du devin consiste à ajuster à la mesure de chacun, les formules immuables, à transposer dans le plan matériel ce qui paraît ne relever que du domaine de l'esprit ; aussi le devin ne s'avance-t-il qu'avec une grande circonspection que la verve populaire a parodié dans cette chanson :

---

1 — Traduction d'après Dumoutier.

2 — Œuvre poétique très populaire attribuée au lettré Nguyên dinh Chiêu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Votre sort, Mademoiselle, est de n'être ni riche
[ni pauvre,
D'avoir de la viande dans la cuisine la veille du Têt ;
Votre sort est d'avoir une mère, un père,
Une mère qui est une femme et un père qui est un
[homme ;
Votre sort est d'avoir un jour un mari dont vous
[serez la femme,
Et ensuite d'avoir des enfants dont le premier, s'il
[n'est pas une fille, sera un fils ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils avaient cet air à la fois hésitant et gauche qui caractérise tous les paysans perdus dans une grande ville...

page 121

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A LA BANQUE

Assise sur une banquette, en face des guichets, j'attendais mon tour à la caisse quand entrèrent deux vieux nhà-quê.

Ils avaient cet air à la fois hésitant et gauche qui caractérise tous les paysans de tous les pays du monde, perdus dans une grande ville ; alors que dans la campagne, leur simplicité et leur fruste aisance leur confèrent une sorte de noblesse en harmonie avec la nature.

Leurs silhouettes semblaient très humbles sous la haute porte à colonnes et fort dépaysées dans l'ambiance luxueuse et glaciale de l'établissement. Le contraste me faisait remarquer ce que j'avais regardé si souvent sans le voir : les imposants piliers et la vaste voûte, les plaques de marbre, les mosaïques, les cuivres étincelants et les fers forgés, les riches panneaux de bois, les ventilateurs, les radiateurs, tout ce qu'avait pu rassembler là la conception occidentale de l'élégance et du confort. Et, derrière l'immense comptoir où venaient s'appuyer les clients, assis à des bureaux vernis, de solennels employés aux vête-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ments impeccables accomplissaient les rites compliqués du commerce de l'argent.

Les deux paysans portaient encore le turban de crépon violet à l'ancienne mode, une moustache clairsemée et quatre poils de barbe ; et sur leur pantalon de coton blanc retombaient plusieurs tuniques noires à petits boutons de cuivre ou d'os, dont l'encolure luisante révélait un très long usage. Leurs rudes pieds nus aux talons crevassés sortaient par moment des babouches vernies pour libérer des doigts informes, habitués depuis toujours aux cailloux des routes, à la boue des rizières, pieds robustes de gens qui ne craignent pas leur peine.

Après avoir, avec précaution, traversé toute l'étendue de carreaux clairs, ils paraissaient arrivés au port et parlementaient avec un jeune employé annamite tandis qu'à côté, un préposé hindou, parfaitement à l'aise dans les arcanes de la finance d'Occident, examinait leurs papiers.

Ils étaient là, les deux vieux, l'un tenant l'autre par le bras, écoutant avec une expression à la fois craintive et rusée les explications de leur jeune compatriote en veston de tweed et, dans ces deux visages ridés et tannés par tant d'années de soleil, de sueur et de peines, les petits yeux vifs démentaient leur aspect de rustauds ; on aurait eu plaisir à les voir discuter sur quelque marché de village au milieu des richesses tangibles que produit la bonne terre.

Enfin, l'employé hindou impassible, indiquant où l'on devait signer, plaça devant eux une grande boîte à tampon ; alors l'un des deux vieux prenant la main de son compagnon en frotta successivement chacun des doigts sur le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tampon rouge pour l'imprimer ensuite au bas du document. Il procédait avec une application qui faisait trembler ses vieilles mains malhabiles, capables seulement de travaux grossiers et l'autre, docilement, tendait ses doigts déformés et calleux aux durs ongles incultes. Les pauvres mains usées et salies, couleur de la terre tant remuée et qui semblaient garder encore l'empreinte des outils avaient vraiment quelque chose d'auguste, symbole de l'éternel travail du paysan qui a foi dans l'avenir.

Alors me revint à la mémoire cette complainte tonkinoise :

« O quiconque tient dans sa main un bol plein de riz,
Je voudrais qu'il sache ce qu'un de ces tendres grains odorants m'a coûté de peines et d'efforts. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CAFE — RESTAURANT

C'est un tout petit restaurant annamite, au bord de la grande route, pas très loin d'Haiphong.

Par temps sec il est envahi de poussière ; quand il pleut on glisse sur la boue grasse du seuil.

Au fronton de l'humble façade blanchie à la chaux, sous le nom du propriétaire, on peut lire en un français qui a quelque chose de naïvement prétentieux « Café-restaurant-Boissons gazeuses — *Plat* au choix » (ce choix doit être vite fait si l'on en croit l'orthographe.)

A sa gauche un menuisier de village scie et rabote des planches qui selon les besoins du moment deviendront lit ou cercueil. A sa droite une marchande de céréales offre en de nombreux paniers : riz blanc, riz rouge et riz nêp aux grains opaques, haricots verts et maïs concassé, son gras qui coule des sacs rebondis... Un toit de latanier tout d'une pièce abrite ces trois boutiques dont le restaurant est seul à posséder une façade.

Comme il se trouve dans le quartier des « Chanteuses » où l'on travaille la nuit surtout, son activité commence tard : la porte de bois ne s'entr'ouvre guère avant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

midi et les volets pleins de ses deux vitrines sont comme des paupières closes sur un visage endormi.

Mais si, dans l'après midi, on y entre pour boire un café ou une limonade on est surpris par l'aspect gentiment rustique de la petite salle et l'on se sent alors bien loin de la ville.

Le toit de feuilles imbriquées laisse voir son armature de bambou, poussiéreuse et tendue de toiles d'araignée.

Sur le sol pavé de carreaux rose pâle, plus ou moins inégaux, des chaises boîtent autour de quelques tables ; et les mouches bourdonnent, heureuses dans la pénombre fraîche.

Comme un écran, masquant la porte et servant aussi de réclame, se dresse une sorte de vitrine qui renferme des richesses modestes : un demi saucisson sur une assiette blanche, de petits pains qu'on devine déjà mous, un bocal de sucre brun et des mandarines, des œufs, des boîtes de conserves japonaises, quelques paquets de cigarettes vendues une à une...

Des bouteilles de bière et d'orangeade sont alignées le long des deux fenêtres et, derrière un étroit comptoir dans un placard sans portes on voit d'autres bouteilles, du « choum » translucide que ferme un bouchon de paille.

Et puis, tout en haut sous la toiture, la niche peinte en rouge où s'abrite l'autel familial : un caractère chinois qui tient lieu de divinité en tapisse le fond, avec comme offrandes des bananes, une soucoupe de fleurs et quelques bâtonnets d'encens.

Deux plantes vertes sur le comptoir, un bocal de café

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moulu et deux ou trois autres de biscuits, des saucisses chinoises accrochées à un clou, c'est là tout le stock de ce petit commerce.

Mais si humble qu'il soit, ce restaurant de campagne a quelque chose d'accueillant, avec ses murs proprement blanchis sur lesquels se détachent le porte-manteau en forme de papillon et quelques tableaux candidement ignorants de toute perspective.

Dans un coin, la cuvette de cuivre sur un trépied offre son eau trouble et la traditionnelle serviette qu'on passe sur sa figure après les repas. Sur une table, la pipe à eau et la théière entourée de petits bols complètent ce confort simple.

Assis invisible derrière les bouteilles de la devanture on regarde le mouvement sur la route, les passants, les pousses, les bicyclettes, parfois une auto et l'on sent que la ville n'est pas loin. Mais par l'étroite porte qui donne sur la cour et qu'éclaire un rayon de soleil, on aperçoit, sous un auvent de paillote le foyer qui flambe autour du chaudron à riz, un billot tout usé, avec son hachoir, et dans un panier par terre, des légumes et de petits poissons. Alors on a l'impression d'être loin, bien loin de la ville et que le passé vit toujours malgré l'horrible agitation de notre vingtième siècle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans l'étang qu'est il de plus beau que la fleur de lotus ?

En voici une qui éclot avant toutes les autres...

page 129

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES LOTUS

Dans l'étang, qu'est-il de plus beau que la fleur
[de lotus ?
En voici une qui éclot avant toutes les autres.
A la face de l'eau, au pied des nuages, on dirait
[une jeune fille intimidée devant les étrangers.
Calice vert, corolle blanche, au cœur des étamines
[jaunes se pressant.
Et en tous sens s'envole à l'entour l'essaim
[des papillons
Tandis que lentement, au loin, rame une barque
[solitaire.

Poème de TAN DA

∴

Voici la saison des lotus, fleurs préférées des Annamites, emblème bouddhique, symbole de pureté dont les racines croissent dans la vase alors qu'au-dessus des eaux s'épanouit la corolle claire et tendre aux délicats pétales.

C'est au Grand Lac de Hanoi qu'il faut aller voir les lotus, quand au début du jour s'entr'ouvrent les premières

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fleurs tandis que leurs feuilles rondes gardent encore des gouttes de rosée. Les montagnes lointaines émergent de la brume du matin et sur l'eau flotte un reflet rose, pâle comme les pétales des lotus. Un très léger parfum flotte dans l'air et l'on entend résonner une cloche à la pagode de Trúc-bạch, derrière le rideau des saules.

On comprend alors que ces fleurs aient pu inspirer depuis des siècles la littérature et les arts sino-annamites et on peut même imaginer qu'à l'aube quelque bonze solitaire vient au bord de l'eau, comme autrefois les vieux lettrés chinois, pour écouter le bruit mystérieux que font les lotus en s'ouvrant.

Au Grand Lac cependant les visiteurs qu'on rencontre au matin sont rarement des philosophes contemplatifs, mais bien plutôt de braves paysans et des marchandes de fleurs qui viennent faire la récolte des lotus. Ils s'embarquent à un ou deux dans des paniers (1) de bambou tressé qu'ils manœuvrent à la perche et bientôt disparaissent au milieu du feuillage touffu. De temps en temps retentissent des appels ou bien on aperçoit le chapeau conique d'une ramasseuse, mais en certains endroits les feuilles et les fleurs atteignent une telle hauteur que les paniers glissent invisibles au travers. Et puis, tout d'un coup, écartant la verdure, réapparaissent ceux qui ont fini leur récolte. Debout à l'avant, au milieu des brassées de lotus roses, la batelière appuie sur sa perche et la nacelle pleine de fleurs est si jolie qu'au lieu d'une femme du peuple en cũnâu déteint, on croit voir quelque déesse conduisant une embarcation fleurie sur un lac enchanté.

(1) Cai thuyên thung.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais les Annamites sont gens pratiques qui savent joindre l'utile à l'agréable et les lotus ont des usages multiples.

Une petite quantité de fleurs soigneusement cueillies en boutons est vendue sur les marchés aux fleurs, offerte dans les pagodes et sur les autels des ancêtres, mais la plus grande partie est utilisée à des fins comestibles.

Pendant toute la saison des lotus, on remarque dans les rues des paysannes qui transportent d'énormes paniers pleins de têtes de fleurs et dans maintes maisons, on peut voir les femmes et les enfants devant un monceau de pétales roses préparer les étamines dont le pollen servira à parfumer le thé (chè-sen). Les étamines elles-mêmes sont employées en pharmacopée sino-annamite pour la préparation de soporifiques.

Sur certains étangs on laisse les fleurs se faner et développer la capsule spongieuse ayant exactement la forme d'une pomme d'arrosoir, qui contient les graines. Avant que celles-ci soient arrivées à complète maturité, elles sont excellentes, d'un goût qui tient à la fois de l'amande et de la noisette. On achète ces têtes de lotus aux marchandes ambulantes. Celles qui sont complètement mûres sont égrenées, les graines ayant alors à peu près la forme des noisettes, d'un brun tirant sur le noir.

Mais les graines de lotus (hạt-sen) sont bien meilleures encore confites, c'est-à-dire préparées comme des marrons glacés dont elles rappellent d'ailleurs le goût, et rares sont les Européens qui n'en sont pas friands.

La pâtisserie annamite en fait une grande consommation, soit entières, soit en pâte pour fourrer les gâteaux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et en particulier les gâteaux de la Lune qu'on vend à la fête de la mi-automne.

Les graines séchées sont employées pour diverses préparations culinaires, canard ou pigeon farci, etc...

Les racines féculentes (ngó-sen) qui sont en partie creuses, sont également très appréciées. Découpées en rondelles qui ont un peu l'aspect d'une roue avec ses rayons, elles sont confites au sucre et rappellent aussi, mais en plus fade, le goût des marrons glacés. On les accommode encore avec des viandes. Réduites en poudre et séchées, elles servent à préparer des infusions qui auraient des propriétés soporifiques.

Enfin, la feuille elle-même est utilement employée comme... papier d'emballage, c'est-à-dire qu'elle sert au même titre que la feuille de bananier à envelopper le riz gluant et autres denrées qu'on achète pour quelques sous aux marchandes des rues.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FUMEURS

Sur le vaste bat-flanc, ils sont trois qui fument, étendus, autour de la lampe, et d'obscurs reflets passent sur leurs visages que je ne reconnais pas.

Par bouffées bleuâtres se répand dans la pièce l'odeur de l'opium qui m'entête et, peu à peu, je me sens comme repoussée hors d'un cercle magique, exclue de l'univers où vivent maintenant ces êtres qui furent mes amis.

Instinctivement je me tais et me retire vers l'extrême bord du lit de camp, allongée moi aussi avec, aux doigts, un livre où je cherche à déchiffrer des poèmes :

« Ah ! les ombres de nos corps
Qui s'enlacent dans les ombres de nos âmes... »

mais je ne saurais dire si ce sont les mots eux-mêmes ou l'ambiance qui rendent si étranges les vers d'un inconnu.

Un crépuscule orageux fait gémir dehors les bambous et grincer des volets sur leurs gonds.

Sur le bat-flanc, à l'abri d'un paravent de laque où sourient des déesses chinoises, il fait déjà nuit autour de la lampe,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais par les petits carreaux d'une fenêtre haute on aperçoit le ciel encore et les feuilles d'un camphrier qui s'agitent dans le vent.

Ils parlent tous les trois, ayant oublié ma présence ; ils sont si près et cependant il me semble qu'un voile impalpable les sépare de moi : la fumée où s'évade leur esprit.

Ils parlent avec des voix douces et lentes que je ne leur connaissais pas et les mots glissent, glissent, sans que j'en comprenne le sens.

Sur la natte, moirée ça et là de reflets éteints, ils sont allongés, la nuque reposant sur des oreillers durs, de cuir verni fauve et décoré d'or.

La flamme de la lampe sous son verre conique, au milieu du plateau de bois noir, éclaire obscurément les accessoires et les bibelots rituels de fumerie et ses reflets luisent aux ciselures du métal, aux courbes de la porcelaine de Chine.

Contre le verre sont accrochés de minuscules écrans qui voilent encore la lumière, car les fumeurs ont les yeux sensibles et je vois comme dans un rêve, dans une carte ténébreuse, bouger les mains de la femme qui prépare les pipes ; un bijou brille à son doigt, comme brille l'incrustation d'argent sur sa pipe d'ivoire, et comme brillent aussi ses yeux sous les paupières un instant soulevées.

La fumée éparpille à nouveau ses volutes et celui qui la rejette, s'abandonne, détendu ; alors on croit voir s'animer les déesses du paravent chinois, sinueuses en leurs voiles légers comme la fumée elle-même, souriant avec mystère sous leur chignon fleuri.

Contre le mur, présence étrange, remuent des ombres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... les déesses du paravent chinois, sinueuses en leurs voiles légers comme la fumée elle-même...

page 134

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils parlent toujours avec un murmure continu d'eau qui coule. Dans la pièce où tout est si calme on se sent tellement isolé du monde, séparé du réel par cette fumée qui semble obscurcir l'atmosphère et vous emprisonner dans un univers en marge des vivants ; le son même des voix a quelque chose de surnaturel, comme un écho de l'au-delà.

Et puis voici que, dehors, dans le crépuscule mouillé s'élève un chant d'oiseau, libre et pur ; les feuilles des camphriers dansent devant la fenêtre, ces feuilles dont je connais si bien l'odeur quand il a plu ; alors, comme le cœur oppressé, je regarde ces êtres étendus près de moi, le souvenir me revient d'un aveu pathétique de Boissière :

« Hier soir, en sortant de table, au moment d'entrer dans mon réduit de fumeur, je regardai par hasard—depuis longtemps je ne regarde plus ainsi — par l'étroite fenêtre.

La pleine lune se levait sur les cân-nhà noires aux chaumes frissonnants, sur les bananiers, sur le rigide plumeau des aréquiers, dans un ciel clair, et la fraîche brise du large — une vieille amie depuis des mois oubliée — me soufflait de vierges haleines, salées par les embruns, en pleine figure. Oh! comme les larmes me montèrent aux yeux!

Je regardai le lit de camp, la lampe, le plateau, tout cet arsenal de suicide, et la grille de bois de la fenêtre et je pensai que tout cela me séparait pour jamais de mon antique consolation, la Nature. Mais l'opium resta le maître : je dis adieu, avec un poignant regret, à la lune, aux arbres, à la terre, à tous ces êtres que je sais vivants, que j'aimai tant autrefois, et qui restent impuissants à me délivrer ; et, courbant la tête je me dirigeai vers le lit, avec des hésitations de chien battu mais fidèle ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans la rue obscure et qui paraît déserte, vivent seules, ce soir, quelques rues du quartier chinois.

page 137

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOIRÉE DE TÊT AU RESTAURANT CHINOIS

Dans la ville obscure et qui paraît déserte, vivent seules, ce soir, quelques rues du quartier chinois.

Entre les hautes maisons dont les stores ne voilent guère les lumières, c'est la bousculade, et la rumeur d'une foule en effervescence à laquelle les grands restaurants mêlent leur vacarme de mah-jong.

On pénètre dans l'un d'eux, au hasard, car tous se ressemblent, avec le rez-de-chaussée ouvert sur la rue, la raide montée d'escalier et le labyrinthe des couloirs, des salles, des compartiments.

Tout un personnel, qui croque des graines de pastèque, vous accueille en souriant, avec l'air à la fois affairé et très nonchalant qui fait toute l'ambiance des établissements chinois. Dans un vase à col étroit fleurissent des branches de pêcher ; des papiers rouges rituels et des fruits amoncelés complètent la décoration du Têt ; mandarines à peau éclatante, bananes en régime et carambole jaunes vernies ; à côté, des sucreries et les bols minuscules d'un service à thé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Des orangers nains et des chrysanthèmes en pots jalonnent les marches qui mènent à la première salle déjà pleine de dîneurs : familles en voyants atours de fête, groupes de célibataires affectant l'air moderne, un peu débraillés, cénacle de vieux Chinois à barbiche et robe de soie prune, qui, très dignes, dégustent à petits coups le thé et les politesses.

Les boys circulent, souples et adroits, toujours empressés avec cependant l'air d'être perdus dans un rêve, tandis qu'une serveuse en robe shanghaïenne passe indéfiniment les serviettes chaudes aux convives.

Des plats étalés sur les tables monte le fumet des sauces qui se mêle au relent de friture venant des cuisines, au parfum de fleurs et d'encens des fêtes asiatiques, à la fumée des cigarettes et aux exhalaisons humaines de tant de monde rassemblé dans si peu d'espace.

De la terrasse où l'on s'installe, on plonge dans la rue, cette rue où vont et viennent les passants joyeux, où se chamaillent les coolies-pousses, où les marchands en plein vent ont établi leur éventaire d'un soir : cigarettes, oranges, bâtonnets d'encens, pétards ou sucreries.

Un vendeur de pâtés chauds déambule en poussant son cri guttural, puis c'est la cliquette grêle d'un aveugle qui se mêle un moment à la rumeur nocturne. Et les petites chanteuses précieusement fardées sont, avec leurs robes éclatantes, comme des fleurs ou des papillons dans la rue sordide où suintent les égouts. Derrière chacune vient une servante, à cheveux tirés, en pantalon et tunique noirs, qui porte un vêtement ou quelque instrument de musique.

Au bout de la chaussée c'est déjà l'obscurité où s'en-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

foncent les passants, où disparaissent le mouvement, le bruit, la joie, et l'on a tout d'un coup la sensation de vivre bien longtemps en arrière, dans cette vieille Chine dont on rêve depuis toujours...

Au crépitement frénétique du mah-jong on imagine les joueurs : quatre, assis autour d'une table et brassant les jetons ; parfois s'élève, monotone et cependant véhémente une chanson nasillarde qu'accompagne le pibao (1) aux consonances métalliques. Et toujours des cris, des conversations bruyantes, de retentissants appels, le claquement sec des boules de l'abaque et de temps en temps l'explosion d'un pétard. Toute la joie du Têt vibre dans le tumulte de cette nuit de l'année nouvelle.

En face s'élèvent d'autres restaurants et des maisons à deux ou trois étages aux vérandahs invraisemblablement encombrées de plantes lépreuses et d'un hétéroclite ramassis de vieilleries, comme seuls peuvent en accumuler au cours des années ceux qui ne savent rien jeter : meubles démantelés, stores pourris, vêtements pouilleux, vaisselle cassée, ustensiles hors d'usage...

Les grilles des balcons en fer forgé projettent sur les murs l'ombre de leurs arabesques classiques qui embrouille encore le grotesque fouillis.

Sur un fronton on lit : Fournisseur. Shipchandler. Maison fondée en 1892... Furtif souvenir du « Vieux Tonkin », du temps où la seule rue de Haiphong était un cloaque infect bordé par les maisons des commerçants chinois, du temps où les premiers Français s'installèrent « au mi-

1 — Sorte de cithare.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lieu des mares pestilentielles d'où sortaient à toute heure du jour et de la nuit ces globules redoutables exhalant constamment les fièvres paludéennes, la dysenterie et le choléra », où, « sur de minces bandes de terrain conquises à force de sacrifices de toute espèce, on commença par édifier des paillotes mal aménagées, ouvertes à toutes les intempéries, sans ombre de confort... »

Maison fondée en 1892...

Comme on sort dans la nuit on s'aperçoit que le crachin commence, brouillant les lumières ; sur la chaussée visqueuse traînent les papiers roses des pétards déchiquetés, les coques vides des graines de pastèque et les pétales souillés d'un chrysanthème jaune. Alors, l'âme noyée de mélancolie, on écoute murmurer le passé dans la nuit barbouillée de crachin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MŒURS ET COUTUMES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DE LA CUISINE FRANÇAISE A LA CUISINE ANNAMITE

Il y a quelques années, résidant à Hongkong, je fus invitée à Fort Bayard par des amis.

Dans la petite colonie de Kouang-Tchéou-Wan, la vie est assez monotone, mais on y est fort bien accueilli et l'arrivée d'une personne étrangère est toujours l'occasion de multiples fêtes et réunions. Je fus donc priée à dîner ou à déjeuner par chacun à tour de rôle et invariablement je retrouvais chaque fois chez chacun toute la colonie.

Après avoir subi pendant quelques temps la monotone cuisine anglaise de Hongkong, j'étais émerveillée de l'art des bêps annamites qui, sur le fourneau indigène et dans des ustensiles plus ou moins appropriés, étaient capables de confectionner de savoureux perdreaux aux choux et des gâteaux au chocolat délectables. J'admirais aussi les Françaises qui leur avaient inculqué cette précieuse science. Mais... au bout de quinze jours d'un tel régime quelques convives se plaignirent d'avoir mal au foie.

Il est certain que ces excellents plats cuisinés, les vins et alcools multiples dont on les arrose, ne sont pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trop à recommander sous le climat tropical et l'on se demande comment les colons de jadis pouvaient supporter des banquets pantagruéliques comme celui-ci, donné pendant la première Foire de Hanoi en 1902 :

Hure de sanglier aux pistaches
Galantine de paon à la gelée
Petits pâtés chauds à la Cussy
Loup de la baie d'Along à la moderne
Filets de bœuf à la Talleyrand
Foies d'oie confits à la Châtelaine
Petits pois fins à la crême
Bécasses sur canapé
Faisans truffés à la Figeac
Bombe glacée pralinée
Mille-feuilles aux fruits
Petits fours assortis
Vin rosé des Cévennes-Pommard-Château-Margaux.
Louis Roederer frappé.

Il est vrai qu'on ne mangeait pas ainsi tous les jours et que si les bons repas — mettons, dominicaux — étaient possibles dans les villes, les gens de la brousse devaient sûrement manger à l'annamite plus souvent qu'à leur tour ; leur foie n'avait d'ailleurs pas à s'en plaindre car la nourriture annamite est évidemment, comme toute les cuisines de tous les pays, adaptée aux ressources et aux besoins des habitants.

Craignant que je ne me fatigue de tant de pâtés de foie gras, vol-au-vent et bouillabaisse, des amis m'emmenaient quelquefois déguster un repas chinois et là encore j'éprouvais une agréable surprise, car à Hongkong

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Anglais, qui à vrai dire, n'aiment que leur cuisine et sont peu curieux, n'allaient que rarement dans un restaurant chinois. Il y en avait pourtant d'excellents. Et quand ils y allaient, c'était pour s'en tenir prudemment au riz cantonnais, au poulet sauté ou aux crevettes frites, mets en somme très classiques, se méfiant des « snails and puppy dogs'tails » (1) que ne manqueraient pas de servir ces « païens » si on les laissait faire.

C'est avec envie que je lisais sur le menu : Viande fleurs de prunier, rôti à la sauce enragée, riz aux huit choses précieuses, ou coquillages au miel. Mais jamais je n'avais pu y goûter.

Un autre jour, j'eus l'occasion d'assister à une réunion où un sukiyaki nous était offert aimablement par les résidents japonais de Fort-Bayard et je pensais aux récits de Pierre Loti (si poétiques et si pleins d'erreurs, comme j'ai pu le constater au fur et à mesure de mon expérience coloniale) ; je ne vis figurer au menu ni hachis de moineau, ni crevettes farcies, ni poissons secs au sucre, mais me régalai par contre du sukiyaki, savoureux ragoût de poulet et de bœuf assaisonné au shoyu (2) et cuit sur un réchaud, autour duquel les convives étaient assis en cercle.

C'est d'ailleurs le plat classique servi couramments aux étrangers ; bien préparé et accompagné de beau riz blanc conservé chaud, dans un récipient isolant en bois, il fait honneur à la cuisine japonaise.

Un des charmes du repas japonais réside en tout cas

---

1 — «Escargots et queues de petits chiens. » Vers d'une poésie enfantine.

2 — Sauce qui rappelle le Maggi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans le plaisir que procure la disposition harmonieuse des ustensiles, toujours artistiques, et l'arrangement, on pourrait presque dire pittoresque, des mets.

Ce n'est d'ailleurs pas un art uniquement réservé aux réunions privées ; dans le plus petit restaurant, dans la moindre auberge japonaise on trouve cette propreté scrupuleuse et cette notion artistique de la présentation, qui ajoutent beaucoup au plaisir du repas.

Dans tous les repas du monde d'ailleurs, la présentation joue un grand rôle et s'il est vrai que de savoureuses sauces servies dans des plats ébréchés et mangées avec des ustensiles graisseux n'en resteront pas moins de bonnes sauces, pour la majorité des gens la jolie vaisselle et la disposition appétissante des mets est un agrément appréciable.

Donc, à Fort Bayard, après avoir apprécié successivement la cuisine française, la cuisine chinoise et la cuisine japonaise, je m'enhardis un jour jusqu'à réclamer... un repas annamite.

Comme d'une part, tous les bêps étaient annamites, ainsi que la plus grande partie de la population, et comme d'autre part presque tous les Français avaient résidé en Indochine, ma demande me paraissait bien naturelle. Mais la maîtresse de maison n'avait pas l'air enthousiaste.

« La cuisine annamite !... mais il n'y a rien... guère que des « nems » et encore ce n'est pas un plat vraiment annamite... Le reste, on ne sait pas trop ce que c'est... »

On consulta le mari qui déclara également que « la cuisine annamite était négligeable ; rien à comparer avec la cuisine chinoise, et de plus peu hygiénique ». Et je re-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partis pour Hongkong persuadée que les Annamites se nourrissaient de petites rognures mystérieuses.

Quelle surprise en débarquant en Indochine, quelques temps après !

Non seulement les ressources de la cuisine annamite sont loin d'être négligeables, mais cette cuisine comporte certains plats d'une extrême délicatesse, sans parler de sérieux avantages d'ordre pratique.

On peut s'étonner de constater qu'elle ne connaisse cependant pas auprès des Européens le succès de la cuisine chinoise ; d'autant plus que nombre de ses plats s'inspirent de celle-ci.

Il est certain que nul n'est prophète en son pays, mais il semble que, dans bien des cas, il faut s'en prendre aux Annamites eux-mêmes si leur cuisine reste méconnue.

Y a-t-il à Hanoi ou à Haiphong un restaurant annamite renommé, comme certains restaurants chinois ? Il faut bien avouer que non. De plus, comme les Anglais de Hongkong, de nombreuses personnes redoutent un peu l'inconnu. Leurs appréhensions sont d'ailleurs plus souvent motivées par une préoccupation d'hygiène que par la crainte de l'originalité.

Il y a évidemment des restaurants annamites où l'on mange de fort bonnes choses, mais il faut reconnaître que la plupart du temps leur aspect n'est guère engageant. Et puis tout le monde n'a pas à la fois l'esprit curieux et l'estomac solide ; un minimum de précautions est à recommander ; pour ce qui est de la consommation des crudités par exemple. Après cette parole de sagesse, je dois avouer que, pour ma part, la curiosité a toujours été

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la plus forte et, sans méconnaître la sévérité des mésaventures que risquent les gens affligés d'une « insatiable curiosité », j'ai toujours goûté à tout avec un enthousiasme intrépide. Que de fois on m'a prédit la peste, le choléra, le Hongkong foot et pire encore... Je me console de tous ces maux à venir, avec l'idée que si je suis malade j'aurai au moins la satisfaction de les mériter. Quand on se laisse aller à faire des choses dangereuses ou défendues, on est à même d'apprécier la justice du sort, tandis que si l'on est frappé, comme cela arrive souvent, sans savoir pourquoi, la douleur s'aggrave encore de ressentiment.

Au point de vue de la propreté, les restaurants chinois ne sont certainement guère supérieurs aux bons restaurants annamites, mais ils jouissent d'une réputation consacrée et les clients européens ont accepté depuis longtemps, comme une partie de la fête, les nappes maculées de certains d'entre eux et les détritus répandus sur le sol. Dans certains autres, par contre, on dîne dans un décor de plantes vertes avec un service inspiré des coutumes européennes.

La cuisine reste évidemment un antre au sol gluant, aux murs machûrés, aux ustensiles maculés. Mais, ne dit-on pas, même en Europe, qu'il vaut mieux ne jamais visiter les cuisines d'un restaurant si on veut pouvoir en déguster les plats ? D'ailleurs, si l'on savait la vérité de toute chose, on n'aurait plus envie de vivre...

Toute question d'hygiène mise à part il y a encore une difficulté avec les restaurants annamites : le langage.

Comme ils sont destinés aux Annamites, les menus, quand il y en a, sont rédigés en quôc-ngữ et les Européens qui peuvent les lire ne sont pas très nombreux ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autre part les boys parlent rarement assez de français pour pouvoir expliquer ce que sont les mets et les plus malins risquent de rééditer l'aventure de l'étranger qui, dans un restaurant parisien, ne connaissant pas le mot champignon en dessina un pour se faire comprendre et se vit offrir un parapluie.

La plupart des restaurants chinois, eux, peuvent fournir un menu, dont le français plus ou moins fantaisiste, mais compréhensible tout de même, est un attrait de plus. Comment résister au désir de goûter des choses aussi merveilleuses que « la tortue dans les montagnes à l'étuvée » ou « le poulet aux huiles d'huîtres » ou encore « la grande union de cinq serpents au bouillon » ?

Il n'est pas étonnant que les Européens ne puissent apprécier la cuisine annamite à sa juste valeur ; ils ne la connaissent pas ! Rares sont les bêps qui, sachant « cuisiner français » consentent à faire un repas réellement annamite, comme celui qu'ils serviraient à leurs compatriotes ; ils préparent toujours ce qu'ils estiment susceptible de plaire au patron.

Ce qu'on appelle « manger à l'annamite », chez soi, c'est le plus souvent une espèce de dînette où sous l'œil goguenard des boys, les convives s'évertuent à saisir avec les baguettes qui glissent entre leurs doigts novices de menus morceaux d'omelette ou de hachis, en tachant la nappe et en se récriant sur la bizarrerie des mets.

Ou bien alors ce sont de grands dîners où l'abondance et la variété des plats sont telles que l'estomac le plus entraîné est rapidement mis hors d'état d'apprécier fumets rares et condiments choisis.

Bien peu de gens connaissent réellement la cuisine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

annamite simple des menus de famille, celle-ci a cependant l'immense avantage d'être digeste, moins grasse et plus relevée que la cuisine chinoise ; et maintenant que, privées de certains produits d'importation, les maîtresses de maison se lamentent sur la difficulté de composer leurs menus, ce serait le moment de l'étudier un peu, afin de savoir comment elle pourrait nous venir en aide.

Il est d'ailleurs toujours intéressant de connaître la façon dont se nourrissent les habitants d'un pays, car sans aller aussi loin que le gastronome qui disait « dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es » l'histoire de la nourriture est un point essentiel dans l'étude des peuples, résultant de leurs possibilités, conditionnant leur vie, leurs habitudes.

Au cours d'un voyage, je rencontrai il y a quelques années une vieille dame américaine qui faisait une sorte de tour du monde gastronomique. Elle visitait bien entendu, en cours de route, certains lieux célèbres, mais tout son intérêt se portait sur les ressources vivrières de chaque pays ; elle avait fait à ce sujet des observations fort intéressantes et aurait pu écrire un dictionnaire des spécialistes de chaque ville, de New-York au Hâvre, en faisant naturellement le grand tour, par le Japon.

Et moi-même, chaque fois que je suis frappée par l'imprévu d'un plat local, je songe avec épouvante à la tendance moderne de standardiser le monde en général et la cuisine en particulier. Il faut avoir connu « l'international cooking » d'Extrême-Orient pour préférer n'importe quel plat national à la tranche coriace d'on ne sait quel animal que les Japonais appellent bisuteki et les Annamites « bítêt» mais que je me suis toujours refusée à nommer bifteck

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et encore plus beefsteak, qu'on sert invariablement aux Européens dans tous les restaurants modernisés des grandes villes d'Extrême-Orient. La cuisine nationale fait partie de la physionomie d'un peuple ; la perdre ou même l'abandonner c'est renoncer à un peu de lui-même.

∴

Revenons maintenant à la cuisine annamite, celle qui nous intéresse le plus parce que nous la voyons pratiquer autour de nous et parce qu'elle peut nous rendre de vrais services.

Nous ne prétendrons pas qu'elle est la meilleure du monde, mais elle offre des ressources qui méritent d'être connues, surtout dans les circonstances présentes.

Naturellement l'alimentation annamite diffère très sensiblement suivant l'échelon social et l'on peut faire une distinction très nette entre la nourriture de la classe pauvre et celle de la petite bourgeoisie. Les menus de fête doivent être mentionnés à part. Enfin il y a lieu de citer la catégorie très spéciale des plats franco-annamites dont feraient partie les « ôp-lê » (omelettes) les « trứng la cóc » (œuf à la coque), les « trứng lập-là » (au plat) les tomates et choux farcis et toutes les autres préparations d'inspiration française, accommodées à l'annamite.

Qu'il s'agisse de la nourriture des coolies, des repas de la petite bourgeoisie ou des menus de fête, on retrouve toujours le riz et le nước-mắm.

Le riz est le mets souvent le plus difficile à faire accepter aux Européens. Résultat d'un vieil atavisme, on ne l'incorpore dans les menus de France qu'en quantité minime, comme accompagnement d'un autre plat, ou tellement mélangé de fromage, tomates ou viande, relevé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de sauces et de condiments, que ce n'est plus du riz du tout ; tandis que le riz indochinois, cuit sans aucun mélange, et de façon simple mais adroite, est tout à fait inconnu en France.

En Angleterre, on le mange surtout en entremets dilué d'eau et de lait, accompagné parfois de raisins secs ou de confiture, mais les préparations sont en général tellement délayées et fades que le spectre du « rice pudding » de leur enfance hante tous les Britanniques ; arrivés dans les Colonies, ils ne veulent plus entendre parler de riz.

Ce préjugé contre le riz (en général mal préparé en Europe) est tel qu'un ami me racontait avoir voyagé sur un paquebot où un compagnon de route se vantait, après trois ans de séjour à Saigon, de n'avoir pas touché un seul grain de riz ; et il se trouvait des gens pour l'approuver et le féliciter de son énergie.

Il faut dire qu'on ne consomme guère en Europe que le riz de belle apparence, glacé, dit 1er choix ; c'est-à-dire un riz que la manutention a privé non seulement de son arome, mais aussi de la plupart de ses qualités nutritives tandis que le glaçage est souvent dû à des additions physiques ou quasi-chimiques qui n'ajoutent absolument rien à ses qualités réelles, ou même qui disparaissent dans l'eau de lavage ou l'eau de cuisson. Ce n'est pas étonnant qu'on le trouve fade. Pourtant un riz de bonne qualité, convenablement cuit, ne manque pas de saveur ; et bien souvent, à Hongkong, passant devant un restaurant proche de chez moi, à l'heure des repas, j'ai humé avec délices la bonne odeur substantielle et honnête qui s'échappait des marmites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il y a d'ailleurs une variété parfumée (riz tám) qui, même sans assaisonnement, est un vrai régal. Mais c'est là une gourmandise, car il ne coûte pas moins de 30 piastres les 100 kgs. (1)

Une autre variété de riz, très appréciée des Annamites, mais peu connue des Européens, il me semble, c'est le riz nêp ou riz gluant. On le cuit à la vapeur et pas trop longtemps afin de conserver aux grains une certaine consistance ; il contient plus de glucose et moins d'amidon que le riz sec (cơm tẻ) et sa saveur très prononcée de même que sa présentation plus consistante permettent de le manger sans aucun assaisonnement (xôi-trắng — riz gluant naturel), tout comme on mangerait en France un petit pain ou une biscotte. D'autre part, mélangé de haricots, de mélasse, ou autres ingrédients, il est consommé quotidiennement par un grand nombre d'Annamites auxquels il sert de petit déjeuner : pour 5 sous, on peut avoir une bonne portion de xôi lạc (riz gluant avec des arachides), xôi hoa cau (avec des pois secs), xôi vừng (avec du sésame pilé), xôi đậu đen (avec des haricots noirs) etc...

A tous les coins de rue, à Hanoi, on trouve, le matin surtout, une marchande de xôi installée entre ses deux paniers : xôi lạc d'un côté et xôi đậu đen de l'autre, ou encore un mélange de maïs blanc, de riz gluant et de soja pilé (xôi lúa), extrêmement nourrissant.

Le riz gluant est aussi un des « mets purs » offerts dans les fêtes de pagodes et sur l'autel des ancêtres. On le colore souvent, pour ces circonstances, avec la pulpe de muricie, sorte de cucurbitacée à piquants (quả gấc), qui lui donne une belle couleur rouge-orange. On sait

1 — En 1943

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autre part que le riz gluant est employé pour la fabrication de l'alcool. On prépare aussi avec le riz nếp un glucose, à goût malté, kẹo mạch nha, qui remplace avantageusement le sucre et, dont on a fait à la dernière Foire la présentation sous le nom kẹo mạ (sorte de miel de riz).

De plus, la farine de riz gluant sert dans toute l'Indochine à la confection de pâtisseries et gâteaux.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude approfondie du riz, mais toutes ces préparations au riz gluant, régal commun des riches et des pauvres, méritent d'être signalées, étant parfaitement susceptibles de plaire aux palais européens.

Au point de vue physiologique, certaines personnes hésitent à consommer du riz en raison de ses propriétés échauffantes connues ou alléguées. Comment se fait-il alors que plusieurs centaines de millions d'hommes au moins en fassent leur nourriture quotidienne et s'en trouvent fort bien ? C'est qu'il est toujours accompagné d'une bonne portion de légumes feuillus, soit «rau muống» (liseron d'eau ou épinard annamite), soit une des innombrables variétés de salade ou de choux qu'on fait sauter avec de petites lamelles de viande. Les Annamites consomment également une certaine quantité de fruits crus (bananes, pamplemousses, mandarines) et d'arachides, dont l'effet contrebalance avantageusement celui du riz.

Le riz a, entre autres, l'avantage d'être très digestible. Cela devient un inconvénient quand on doit attendre longtemps entre les repas et c'est peut-être ce qui explique que les Annamites soient toujours prêts à mâcher ou à grignoter quelque chose.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La classe pauvre se nourrit surtout de riz accompagné de quelques légumes bouillis et de quelques vestiges de poisson ou de viande, le tout assaisonné de nước-mắm de qualité inférieure. Ce n'est pas aux Indochinois qu'il faut vanter les qualités du nước-mắm, complément indispensable du riz et assaisonnement obligatoire de presque tous les plats annamites. Voici comment le professeur Guillerm, de l'Institut Pasteur de Saigon, résume ses propriétés : « Il renferme du sel, de l'azote sous forme aminée, du phosphore minéral et organique ; par sa méthode de préparation qui n'exige aucune stérilisation, il n'est pas excessif d'ajouter sa teneur en vitamines »...

Tout cela c'est magnifique, mais ça ne lui enlève pas son odeur, à laquelle la plupart des Européens ne peuvent s'accoutumer ; comme disait un Ami en parlant du yaourt : « Ça sent tellement mauvais que ça doit sûrement vous faire du bien ». Heureusement que, cuit avec les aliments auxquels il communique une saveur agréable, il passe absolument inaperçu ; et l'on absorbe ainsi sans désagrément une substance excellente pour la santé... On ne peut pas en dire autant de tous les fortifiants qui s'achètent chez le pharmacien.

Il est bien évident que beaucoup de personnes de la classe pauvre ne mangent pas à leur faim ; leur extrême frugalité dûe à la pauvreté ne permet pas de juger d'une façon concluante la valeur de l'alimentation annamite, et c'est plutôt en examinant l'alimentation de la petite bourgeoisie, qu'on peut trouver matière à une étude intéressante sur la cuisine annamite.

A mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, on mange moins de riz et plus de « frichtis » (pour employer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'expression populaire française) ; dans les « repas de mandarin » (les grands dîners), on consomme même les divers plats sans un grain de riz, celui-ci n'apparaissant que vers la fin du repas.

Les menus quotidiens de la classe moyenne se composent donc de riz et de quatre ou cinq plats qui varient suivant l'inspiration de la maîtresse de maison et les ressources de la saison, mais dont les principaux restent les mêmes : un potage, un plat de friture, de poissons ou d'œufs et un plat de légumes.

C'est là que nous trouvon stoute la variété des « cháo » (potage de riz mélangé de divers ingrédients) très nourrissants et parfois délectables. Voici, pour ne citer que quelques exemples le « cháo hoa » : potage maigre, assaisonné de sel ou de nước-mắm ou encore saupoudré de sucre brun ; on en vend dans la rue tous les matins, et dans maintes familles, il est préparé quotidiennement. Le «cháo gà» et le «cháo vịt» sont respectivement préparés avec du bouillon de poulet (gà) et de canard (vịt) ; le «cháo bồ-dục» accommodé avec des tranches de rognons, assaisonné de poivre, de nước-mắm, de piment en poudre, à volonté, d'oignon et d'herbes aromatiques finement hachées, le tout battu avec un œuf frais, constitue un potage excellent, fort nourrissant et d'une préparation très simple, presqu'un aliment complet.

La même préparation peut se faire en remplaçant les rognons par de la viande de poulet ou de porc (lợn), etc... en variant l'assaisonnement ou les herbes aromatiques, et pour cela on n'a que l'embarras du choix, car l'Indochine possède une variété extraordinaire de condiments et d'aromates que les Annamites savent fort bien utiliser

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour relever l'inévitable fadeur de certains plats simples.

Il y a d'abord les plantes aromatiques connues par les Français sous le nom général et vague de « petites herbes » ; chacune a cependant son aspect et son arôme particulier; avec certaines viandes, on mange le «rau mùi» (coriandre) qui ressemble au persil, ou les diverses variétés de «rau thơm», et « rau húng », genre de menthe ; dans les bouillons on emploie le «rau sam» (pourpier) et pour accompagner les « nems » (chả rán) on les mélange toutes en y ajoutant encore trois sortes de labiées, le «tía tô » et « tía tô quan »(pérille pourpre et pérille royale) et le «kinh giới» (origan), sans parler des feuilles de laitue et des tiges de liseron d'eau coupées en copeaux.

Le poulet bouilli des offrandes rituelles s'assaisonne de feuilles de citronnier hachées, de même que son bouillon. Le citron lui-même, l'oignon, l'ail, la ciboule et une variété locale de petits oignons verts (hành-ta) de haut goût, sont encore communément employés.

Puisque nous en sommes au chapitre des assaisonnements, il faut dire un mot des condiments : piment, anis étoilé (badiane), cannelle, poivre, girofle, gingembre, safran, curry, etc... dont on fait assez grand usage.

En plus du nước-mắm national, les Annamites se servent aussi du tương (saumure de soja) ; de diverses sortes de mắm (saumures) de poissons, de crevettes (mắm-tôm) etc... qu'on peut mentionner... sans aller toutefois jusqu'à les conseiller.

On ne peut passer sous silence les diverses sauces chinoises dont le tsiang yeou, dérivé du soja, qui ressemble au maggi, d'où son nom de « maggi chinois », le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sisao, sirupeux et douceâtre (shoyu des Japonais), le hou tsiang ou sauce au piment, etc...

***

Après cet intermède sur les parfums et les condiments, revenons aux plats proprement dits qui contiennent tous plus ou moins les ingrédients précités.

La variété des potages clairs ou bouillons n'est pas moindre que celle des potages de riz ; c'est d'abord le canh (bouillon) à la viande de poulet (canh thịt gà), à la viande de porc (canh thịt lợn) ou encore bouillon de viande aux légumes (canh thịt rau rau), les légumes aussi bien que la viande étant interchangeables, le principe de la préparation restant le même. On se sert beaucoup pour ces bouillons des variétés de choux qu'on trouve en abondance sur le marché local et dont certaines seraient surement très appréciées sur les tables européennes, si l'on les connaissait, préférables à mon avis aux petits pois en boîtes et autres conserves, d'ailleurs introuvables ; le « cải thìa », à côtes blanches épaisses, un peu comme nos « bettes », le « rau cải », moutarde de Chine à feuilles de choux, le «cải tâu » et d'autres espèces du genre brassica, très estimées des Chinois.

On mange de la même façon les feuilles du « củ-cải », navet blanc, très doux, dont la racine remplace d'ailleurs le radis.

La variété des plats sautés est très grande ; la plupart des Européens connaissent le mỳ sào qui est plutôt chinois, fait de vermicelles de blé, sauté à la graisse avec des morceaux de poulet, de chou, des oignons, des champignons et divers assaisonnements.

On fait le même avec cette espèce de crêpe de riz (bánh

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

phở) qu'emploient tous les marchands de phở (soupe de bœuf, parfois improprement dénommée soupe chinoise)— si nombreux dans les rues.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le bánh phở vaut les nouilles aux œufs frais mais il est bien supérieur en tout cas aux pâtes de qualité médiocre à arrière-goût acide et poussiéreux qu'on achète actuellement.

Sauté avec du poulet, du céléri et les ingrédients cités plus haut, avec un filet de vinaigre et épicé à volonté, le le phở sào est un autre de ces plats qui pourraient varier agréablement les menus européens.

La viande (thịt), bœuf, porc ou poulet, de même que les crabes et les crevettes mélangés de légumes (cua sào et tôm sào), offrent de grandes ressources en ce sens qu'on utilise les légumes de saison, toujours coupés en petits morceaux et que la viande en lamelles permet de consommer agréablement les bas morceaux qu'on dédaignerait pour d'autres préparations à cause de leur piètre apparence. C'est ainsi qu'on consomme les doliques bulbeux (củ đậu), les choux-raves (xu-hào) et les navets blancs déjà mentionnés (củ cải) découpés en fines lamelles qui font honneur à la patience du bếp. Ces mêmes navets pilés servent à la confection d'un gâteau gélatineux, le « bánh củ cải » un peu insipide.

On fait sauter séparément aussi des légumes, les haricots germés (giá sào), les épinards (rau muống sào) et d'autres, souvent avec de l'ail ; ils ont ainsi fort bon goût, mais hélas cela présente des inconvénients d'ordre social !

Les omelettes (chả trứng) sont tout à fait différentes des nôtres : solides galettes intimement mélangées de viande de porc hachée, de crabes, de crevettes ou de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

petits poissons, le tout assaisonné de façon variable d'herbes aromatiques, d'oignons, de champignons, etc... Si on ne les appelle pas « omelettes », on les trouve excellentes.

La variété des choses frites est encore plus grande, pour commencer le poisson, qu'on coupe en filets minces qui deviennent très croustillants (cá rán), les «nems» (chả rán), le fromage ou gâteau blanc de soja (đậu phụ rán) excellent au point de vue nutritif mais dont le goût ne plait guère aux Européens ; farci de viande, il est cependant acceptable. On ajoute aussi ce fromage de soja coupé en lamelles dans les potages ; enfin, mangé tiède dans un sirop sucré et aromatisé (comme on en vend dans la rue en été) ce n'est pas mauvais du tout quoi qu'il conserve toujours un arrière-goût de légumineuse.

D'autres produits de remplacement pour les nouilles, si chères aux Français du Nord, pourraient être, en plus du bánh phở déjà mentionné, le miên, (vermicelle transparent fait de farine de haricot) et le bún (vermicelle de farine de riz).

Avec le miên, on fait un excellent potage comportant un bouillon de poulet, des champignons et tous les abatis, cœur, foie, estomac, etc... sans oublier les boyaux bien lavés et coupés en lamelles.

Les abatis servent d'ailleurs dans de nombreuses préparations, surtout sautés avec des légumes et des champignons.

Le miên est exquis aussi avec du crabe, des œufs et des champignons.

Le champignon le plus employé, l'auriculaire, (mộc nhĩ) est récolté sur les branches mortes dans la forêt. On

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le vend sec dans toutes les boutiques annamites, à côté des pousses de bambous séchées, et les meilleurs plats en comportent toujours un peu.

Un autre champignon qui avait été étudié par Ch. Crévost, le «nâm hương», (champignon odorant) récolté par les Mâns de la région de Chợ-Bờ, est très estimé des gourmets et consommé dans tous les repas de fête ; on pourrait sûrement en faire usage dans certains plats français.

Les pousses de bambou fraîches sont déjà appréciées par les Européens, de même que l'aréquier (en salade), mais séchées (măng khô) elles ne sont pas à dédaigner, malgré leur apparence peu engageante ; elles accompagnent fort bien les pieds de porc (chân giò nấu măng) et elles ont de si beaux noms : queues de phénix, nuages volants, petits-fils de dragon ! On les conserve aussi dans la saumure (măng muối) mais à cause de leur odeur assez forte, il faut un certain entraînement pour les apprécier, de même que les crevettes sèches dont on fait un bouillon avec des épinards (canh tôm nấu rau muống).

* * *

Pour ceux qui apprécient les fumets corsés, il y a les préparations au «nước-mắm» : poisson (cá khô) ou porc salé (thịt khô), et, pour varier, le goût original de petits cubes de porc accommodés avec de la mélasse (chả sườn), nullement horrible comme on pourrait le croire, et dont l'excellente sauce permet d'engloutir des quantités phénoménales de riz ; mais il me faudrait un volume si je voulais parler encore du « bún chả », viande grillée sur des charbons avec des fines herbes et mangée avec du vermicelle blanc (bún) et un mélange d'herbes aromati-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ques crues ; du « chả-cá », filets de poissons grillés et aromatisés au carry qui se mangent avec le même accompagnement que le précédent, les deux relevés d'épices à volonté ; du « gà sốt vang », poulet découpé, cuit avec du vin qui donne une excellente sauce.

L'inconvénient avec la façon annamite et chinoise de découper la volaille en petits morceaux, os compris et de briser ceux-ci au hasard, est que de petits éclats parsèment souvent désagréablement la sauce.

Il faut signaler aussi que le pigeon (chim bồ câu) et le canard (vịt) se préparent selon les mêmes recettes que le poulet.

Je mentionne seulement en passant le riz sauté à la cantonnaise (cơm rang) déjà très connu et la « soupe chinoise » encore plus connue : bouillon de poulet aux nouilles de blé. Ces nouilles se remplacent sans aucun inconvénient par le « bánh phở » (nouilles de riz) ; quant au phở proprement dit (soupe de bœuf), nombreux sont les Européens qui l'apprécient et envoient leur boy en acheter un bol au marchand qui stationne sur le trottoir. Mais c'est là, bien entendu, une fantaisie et il y a des questions d'hygiène qui interviennent (fraîcheur de la viande, etc...) que chacun envisage à sa convenance.

Toute la variété des giò (viande de porc pilée, cuite à la vapeur dans des feuilles de bananier) est aussi trop connue pour qu'on entre dans les détails et elle n'est certes pas à dédaigner. Le giò est excellent avec le riz gluant, soit en galettes, soit en pâte sous forme de « pain de riz » (bánh giầy).

C'est intentionnellement que je n'ai parlé que des plats les plus simples et susceptibles d'être acceptés ou adap-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tés par les Européens ; une étude approfondie dépasserait le cadre de cet article. Le livre du Vatel annamite reste encore à écrire ; il y a bien quelques brochures en quôc-ngữ, mais il semble qu'il serait intéressant de faire la contre-partie annamite du livre de Lecourt sur la cuisine chinoise, édité par Nachbaur à Péking.

C'est à dessein également que je me suis abstenue de parler de certains mets dont la composition : bananes vertes, côtes de taro, œufs couvés, viande de chien, poissons salés, vers palmistes, etc... épouvanterait les moins orthodoxes.

Parmi les plats de fête, tous d'origine chinoise, il y a les potages aux nids d'hirondelles (yên nâu) et aux ailerons de requin (vây cá), les champignons (nâm), un plat de vessies de poisson (bóng cá thú) où la vessie est souvent remplacée par de la peau de porc à laquelle on a fait subir une préparation spéciale — on en voit de larges plaques blanches et boursouflées suspendues à l'étalage des boutiques annamites.

Les boyaux de poisson qu'on appelle élégamment « long-tu », barbe de dragon, alors que nous nous écrions « quelle horreur » sont aussi un mets recherché, de même que le canard à l'étuvée, farci de graines de lotus, de «miên», de viande de porc, de champignons et fortement assaisonné. La seiche (cá mực), les boyaux de canard et de poulet (ngũ-tạng) sont autant de plats fins. Mais dans la plupart de toutes ces gourmandises, l'originalité qui amusera peut-être l'Européen au début le fera vite réclamer une entre-côte aux pommes.

D'ailleurs il me reste à parler encore de tous les «chê», sorte de gelée ou de crême à base de farine de manioc,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de patate, de haricot-soja, etc... parfumée à l'essence de pamplemoussier (légèrement reminiscente de la boutique du coiffeur) et diversement agrémentée de riz vert (chè côm), graines de lotus (chè hạt sen), etc... ou encore le riz gluant cuit dans la mélasse (chè bà côt) qui est préparé généralement pour les fêtes religieuses et que les Européens apprécieraient comme variante au gâteau de riz s'ils ne se laissaient rebuter par le mot mélasse si peu appétissant.

Il faut avouer que les entremets sucrés ne sont ni très nombreux, ni très variés ; il n'y a pas si longtemps d'ailleurs que le sucre est consommé par les Annamites d'une façon habituelle, et dans l'ancêtre des livres de cuisine chinois, le Li-Ki, on ne mentionne même pas l'existence de ce précieux produit.

Les Français ne sont pas non plus très amateurs de plats sucrés et si « tante Marie » possède bien quelques incomparables recettes de sabayon ou de tartes aux fraises, il faut bien admettre que les Anglais, dont les menus sont si insipides par ailleurs, sont passés maîtres dans l'art de composer un pudding et de varier leurs cakes. Ils avouent eux-mêmes d'ailleurs qu'ils ont « a sweet tooth »(une dent sucrée).

Quant aux gâteaux annamites et surtout aux fruits confits (très appréciés des Français), il vaut mieux en parler au moment du Têt quand les sucreries les plus variées vous tentent à chaque étalage.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'HABITATION TONKINOISE

La maison. — Bien souvent en visitant de vieilles cités, j'ai pensé que l'urbanisme et le pittoresque font mauvais ménage et déploré la disparition des vieux quartiers qui donnent à chaque ville un caractère personnel. Il faut bien admettre cependant que certaines vieilles maisons, ravissantes à l'extérieur, sont à l'intérieur de véritables taudis, sans air, sans lumière, malsains et malcommodes à souhait et que les plans d'urbanisme rationnel ont aussi du bon.

En Extrême-Orient, cette opposition du pittoresque et du pratique est plus flagrante encore et, bien que commençant à connaître pas mal les plus anciens quartiers de Hanoi, il m'arrive encore de rester ébahie devant l'invraisemblable disposition d'une ruelle ou le fantastique enchevêtrement d'un pâté de maisons.

Plus d'une fois, je me suis demandée quelles idées avaient bien pu pousser le propriétaire à élever un immeuble aussi bizarre ou disposer ses ouvertures avec une telle fantaisie. Or, je m'en suis rendue compte depuis : dans la construction des habitations annamites, la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fantaisie n'est souvent qu'une apparence ; en réalité on obéit aux lois complexes de la géomancie.

La géomancie, science particulièrement hermétique, a pour but de rechercher les lieux propices à l'érection d'un tombeau ou à la construction d'une maison en « déterminant les milieux parcourus par le souffle vivifiant de la nature, et de plus, en concordance avec l'action bienfaisante des planètes ».

La boussole chinoise joue le rôle principal dans ces recherches et l'interprétation des signes et symboles dont elle est constellée reste le secret du géomancien, souvent plus astucieux que savant, il faut bien le dire ; le mystère dont il entoure ses pratiques et l'impossibilité de comprendre ses combinaisons impressionnent d'autant plus les esprits confiants.

Aux influences géomantiques d'ordre général s'ajoutent des considérations d'ordre personnel ; des prescriptions relatives aux circonstances d'actualité viennent encore les compliquer ; si bien que le tout finit par être tellement embrouillé que le solliciteur de ces indications doit se sentir comme quelqu'un qui serait prisonnier d'un inextricable réseau de câbles à haute tension rendant dangereux le moindre geste, voire la moindre inattention.

Pour se rendre compte à quel point la chose est compliquée, il suffit de relire au hasard une des prescriptions : « Celui qui est né sous telle influence doit donner à sa maison 29 ou 47 « thước » de longueur et 15 « thước » de largeur ; la travée du milieu doit avoir 7 « thước » 1/2 ; il creusera une mare du côté de l'est et commencera ses travaux le jour mão, etc,.. Si l'on ne peut éviter de s'établir auprès d'une route rectiligne on construira sa maison

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à droite de cette route et on la placera obliquement... ».

Voilà qui s'accorde assez mal avec ce qui nous semble les règles du bon sens, de la commodité et de l'hygiène ; mais il est probable que cela contribue à expliquer dans une certaine mesure le caractère étrange de bien des constructions.

Rares sont les Européens qui n'auront pas été frappés par l'aspect si varié des maisons du quartier annamite de Hanoi, au-delà du Petit Lac ; et même celles qui ont l'air d'être semblables à cause de l'incurvation des toits aux tuiles grises imbriquées en écailles ou de l'espèce d'ornement rectangulaire qui surmonte le pignon, se différencient chacune par la dimension, ou par un détail de décoration : figure d'animal fantastique (calla), figure taoïque représentant les huit trigrammes, cercle où s'inscrit la monade chinoise avec le principe « âm-duong », (mâle et femelle), chauves-souris porte-bonheur, caractères bonheur (phúc) ou longévité (thọ), poutres sculptées, et autres emblèmes inspirés des traditions et de la religion.

Mais, à bien regarder, quel mélange ! Il y a des maisons qui ont l'air de pagodes, certaines ressemblent à des niches, ou à des pigeonniers ; sur maints toits plats s'entassent les objets les plus hétéroclites, sur d'autres grimpent des plantes fleuries où s'élève un pagodon cornu ; il y a des façades neuves et souriantes et d'autres écaillées, sinistres ; des masures qu'un souffle semble vouloir faire écrouler ; de confortables demeures aux balcons de ferronerie... Mais si le regard plonge au fond de ces rues en enfilade, on découvre toujours la plus fantastique combinaison de styles, de couleurs, de dimensions, avec des arêtes vives, des pans coupés, des toits abrupts, des for-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes inexplicables et un alignement — si l'on peut dire — des plus invraisemblables. Au crépuscule, quand toute chose devient une silhouette, l'aspect de ces rues est plus saisissant encore ; quels étranges profils on voit alors se dessiner sur le ciel !

Autrefois, d'ailleurs la disposition des villes de Chine et d'Indochine était soumise aux mêmes lois géomantiques que les habitations.

Le contact des Européens, les exigences de la vie moderne, les règles d'un urbanisme imposé tendent à amoindrir l'importance des situations géomantiques, du moins dans les villes et il est évident que, dans une certaine mesure, c'est une excellente chose de s'affranchir de ces complications.

Mais il faut regretter aussi que la plupart des Annamites aisés faisant construire à l'heure actuelle n'aient pas trouvé mieux pour remplacer les prescriptions ou les fantaisies du géomancien que de s'inspirer des plus inesthétiques édifices en style Côte d'Azur, inventions baroques d'un goût déplorable, sans originalité aucune si ce n'est l'extravagance, et, en contemplant certaines demeures modernes où pergolas, hublots, verrières et perrons se mélangent le plus fâcheusement du monde, on est en droit de se demander si les superstitions qui ont présidé à l'agencement de quelques belles demeures anciennes n'étaient pas préférables à ces monstruosités dont on déshonore la campagne.

Les Annamites d'autrefois avaient, en commun avec les Chinois, le talent d'adapter la construction au paysage de façon à ce que l'ensemble forme un tout harmonieux. Certains jardins de pagodes, certaines cours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvent aussi, un minuscule pagodon vient agrémenter la cour.

page 169

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

intérieures qui complètent le bâtiment ont le charme indicible d'une œuvre d'art.

Comme dans la plupart des pays on remarque ici une différence considérable entre les demeures des riches et celles du peuple, mais il y a une particularité que l'on retrouve dans toutes et qui est caractéristique de l'habitation annamite, c'est la cour. Les Annamites vivant en grande partie dehors, la cuisine, la toilette, la lessive se font presque toujours en plein air. Question de climat évidemment ; à part quelques jours d'hiver et de crachin (pendant lesquels les maisons annamites sont, il est vrai des plus inconfortables), il fait toujours assez chaud pour vivre à l'extérieur et pour désirer être dehors afin d'échapper à l'étouffoir que constituent tant de maisons exiguës et mal ventilées, souvent surpeuplées.

Nombreux sont ceux qui, dès les premières chaleurs, préfèrent dormir dehors ; et si la cour est trop petite ou trop encombrée, ils s'installent tout simplement dans la rue, sur une natte.

La cour semble être réellement la partie la plus utile de la maison. C'est la plus secrète aussi et c'est seulement quand on y pénètre qu'on a vraiment l'impression d'entrer dans l'intimité de la famille.

Dans la cour se trouve souvent un réservoir, recueillant l'eau de pluie ; chez les privilégiés un robinet dispense l'eau de la ville, mais, le plus fréquemment on se contente d'une simple jarre remplie avec des touques d'eau prise à la fontaine de la rue.

Souvent aussi, quelques plantes en pot ou un minuscule pagodon viennent agrémenter la cour.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De fait cette disposition de construction est très pratique car la possibilité de faire dehors les travaux salissants présente de grands avantages.

Les habitations urbaines que les Européens appellent compartiment, (on retrouve la même disposition en Chine et en Malaisie), sont toutes en profondeur, bandes étroites accolées les unes aux autres qui se développent comme un couloir où alternent une succession de bâtiments et de cours, le dernier bâtiment au fond de la dernière cour étant réservé à la cuisine. Le nombre des espaces couverts et des cours peut varier suivant la richesse du propriétaire et la place dont il dispose. Dans beaucoup de compartiments en ville il n'y a qu'une maison d'habitation avec une seule cour au fond de laquelle se trouve la cuisine. Cette maison d'habitation dont la façade donne sur la rue se compose d'un nombre variable de pièces en enfilade, séparées par des cloisons mobiles, recevant la lumière d'une façon indirecte par la façade ou la cour ; elles sont en général assez sombres.

De plus en plus, on se met à construire des boutiques à l'européenne, avec vitrines et devantures ; mais la véritable boutique annamite est sans devanture, ce qui est beaucoup plus pittoresque et moins onéreux. Elle est simplement fermée par des volets pleins, en bois, qu'on enlève le matin au réveil pour ne les remettre que le soir, mais, comme le faisait remarquer Paul Bourde il y a quelque 58 ans, on ne peut y avoir chaud et y voir clair en même temps. Cependant, en général, on cherche la fraîcheur et dans cet espèce de boyau que forme le compartiment, circule en été un bienfaisant courant d'air.

Dans les maisons qui ne sont pas des boutiques on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

se contente de dérouler un store ou d'installer un portillon en bois à deux battants qui, montant jusqu'à mi-hauteur, constitue une fermeture toute symbolique n'empêchant nullement les curieux de voir ce qui se passe dans la première pièce.

On se rend très bien compte du plan de ces compartiments, à vol d'oiseau, si l'on peut dire, quand on passe en chemin de fer, sur le viaduc qui fait suite au pont Doumer en arrivant à Hanoi. Pendant quelques instants on est de là-haut l'égal du fameux Diable Boiteux qui, soulevant les toits des maisons comme des couvercles, épiait la vie des habitants. Jamais, quand on entre dans une des boutiques de la rue Leblanc, par exemple, on ne se douterait que la maison se compose de trois ou quatre corps de bâtiments alternant avec trois ou quatre cours en enfilade. Tout ce qu'on voit de la rue c'est l'entrée de la boutique avec le lit de camp où trône la marchande, entre sa boîte à bétel et sa théière.

Ces maisons abritent souvent plusieurs familles, chacune exerçant un métier différent et tout un monde de parents, enfants, domestiqnes et ouvriers s'y entasse; ainsi mon tailleur partage sa boutique avec un chapelier, un bottier et une lingère et je connais une autre maison qui abrite un garage, un menuisier et un journaliste; une autre encore qui réunit une épicière, un marchand de tissus et des étudiants; et l'on peut multiplier les exemples à l'infini. Tout cela dans le but bien entendu de diminuer les frais de location.

Les maisons les plus anciennes et les plus pauvres sont sans étage ou bien alors sous le toit est ménagé une espèce de faux plancher auquel on accède depuis la pièce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

principale par une échelle ou un mauvais escalier de bois. C'est comme un balcon qui serait bâti à l'intérieur de la maison.

D'une façon générale, la maison annamite se développe en plan et non en hauteur.

Une autre caractéristique que l'on retrouve aussi bien chez les pauvres que chez les riches, survivance d'une époque de piraterie pas encore très lointaine, ce sont les moyens de protection. Il faut bien avouer que, même à l'heure actuelle, ils ne sont pas superflus si l'on pense que tout récemment, en pleine rue Borgnis Desbordes, à quelques mètres de la gendarmerie et du poste de police, des voleurs nocturnes ont poussé l'audace jusqu'à enlever les barres de fer cadenassées retenant les volets de deux magasins.

Toujours est-il que les Annamites multiplient les moyens de protection contre toute tentative d'effraction. A l'extérieur, les sommets des murs sont hérissés de tessons, la moindre saillie est garnie de fils barbelés ou de pointes de fer ; les ouvertures sont munies de barreaux de bois ou de grilles. De l'intérieur on se barricade comme dans une forteresse ; je n'ai jamais vu un tel attirail de serrures, cadenas, chaînes, verrous et targettes sur une même porte, le tout renforcé encore par une barre de bois qu'on fixe en travers. Quand on rentre tard, ce n'est pas une petite affaire que de se faire ouvrir un tel bastion.

Les maisons des gens aisés, quoique bâties suivant les mêmes conceptions, sont moins rudimentaires, mais c'est surtout en ce qui concerne la décoration et l'ameublement, car la construction elle-même reste aussi sim-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... la salle d'honneur où se dresse l'autel des ancêtres.

page 173

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ple, dépourvue du confort tel que nous l'entendons en Europe.

Il existe un autre type caractéristique de maisons annamites rurales, qu'on rencontre même en ville. Au lieu d'être en enfilade la maison est construite sur plan rectangulaire et comprend ordinairement trois travées. La travée médiale abrite la salle d'honneur où se dresse l'autel des ancêtres. Dans cette pièce on reçoit les étrangers qui sont invités à prendre place sur le lit de camp revêtu de nattes, sur lequel sont disposées théière, tasses, boîte à bétel, etc.., De part et d'autre de cette salle principale les deux autres pièces sont des chambres à coucher, l'une d'elle sert aussi de grenier ; c'est là qu'on conserve les jarres de légumes salées, le nước-mắm, les fruits et d'autres denrées.

Souvent des deux côtés de ce bâtiment central, et perpendiculairement, on élève d'autres constructions du même genre qui serviront, suivant les besoins de la famille, de chambres, de magasins, de greniers à riz ; si bien que l'ensemble des bâtiments forme comme un mur autour d'une cour centrale. C'est dans ce cas qu'on remarque le mieux la différence essentielle entre les demeures européennes et les demeures annamites ; ces dernières ne sont pas comme les nôtres, une masse compacte avec des pièces reliées les unes aux autres par des couloirs ou des portes ; c'est plutôt un ensemble de bâtiments séparés dont le nombre et l'importance varient suivant les moyens et les besoins, mais qui n'ont entre eux aucun lien matériel.

Chez les gens riches, les cours sont le plus souvent dallées ou pavées de briques et agrémentées de bassins

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec rocailles, jardins en miniature, arbres nains et plantes en pots qu'on achète toutes fleuries. Ou bien encore les toits sont prolongés par des tonnelles où s'enlacent des plantes grimpantes, où l'on suspend des cages d'oiseaux chanteurs.

Aucune description ne peut rendre le charme discret de ces demeures à l'ancienne mode, la beauté, l'intimité de ces jardins secrets où l'on est à l'abri de la rumeur du monde ; il faut y avoir pénétré pour comprendre le dilettantisme des vieux lettrés auxquels suffisait cet univers de quelques mètres carrés.

L'accès aux maisons de ce type se fait plutôt par un chemin latéral, l'entrée principale étant protégée par un écran en maçonnerie, plus ou moins orné, destiné à détourner les mauvais esprits.

Dans les habitations rurales les dépendances jouent un grand rôle, formant d'autres carrés autour d'autres cours, le tout en paillote et en bambou, sans un seul clou ; le plus souvent un jardin, ou mieux un verger, entoure la demeure des maîtres.

* * *

Le mobilier.— Il n'est sans doute guère de meuble qui soit aussi complet et aussi pratique que le lit de camp, ou bat-flanc, meuble principal et traditionnel des habitations annamites (en annamite : cái ghê ngựa).

Que ce soit le massif lit de camp en « gụ » ou en « trắc » sculpté et incrusté de nacre des gens riches, ou les deux plateaux de bois commun posés sur des tréteaux des plus humbles familles, le lit de camp est à la fois lit,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

table, siège, et à lui tout seul tient lieu à volonté de chambre à coucher, salle à manger, salon de réception, bureau ou atelier.

C'est sur le lit de camp, que la famille s'accroupit en cercle autour du large plateau de cuivre, souvent supporté par un petit tréteau pliant, sur lequel sont rangés les multiples bols et soucoupes des repas annamites. La marmite de riz est posée à côté de la mère de famille qui remplit les bols. A la fin du repas, un domestique emporte ce plateau à la cuisine, époussetant avec un petit balai la natte où ont pu tomber des débris.

Les convives n'ont plus qu'à s'allonger pour la sieste avec sous la tête un oreiller de cuir laqué ou de rotin, à moins qu'ils ne préfèrent bavarder en buvant du thé, en grignotant des sucreries ou des fruits qu'on sert sur des soucoupes, tout épluchés et coupés en quartiers, avec des cure-dents pour les piquer sans se salir les doigts.

Dans les maisons vraiment annamites, une visite dans le cours de la journée est reçue de même sur le vaste lit de bois où se trouvent toujours en permanence la boîte à bétel, la théière bien au chaud dans son panier rembourré et une pipe à eau.

C'est encore là que les femmes font de la couture ; qu'on s'installe pour lire, pour écrire au pinceau, en caractères évidemment, car l'écriture occidentale s'accommode assez mal de la position accroupie. Bien des artisans travaillent accroupis sur ce plancher surélevé.

Enfin, le soir, il suffit de tendre une moustiquaire accrochée à quatre clous et le lit est prêt ; les nattes dont il est toujours recouvert se lavent à la brosse et au savon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A la tête se trouve souvent un genre de placard bas, (tủ-chè) le tout formant un ensemble décoré dans un même style ; la partie centrale sert généralement de vitrine ; on y range les fins services à thé, les bibelots ; des deux côtés les portes pleines cachent des objets divers.

Dans toutes les demeures réellement annamites, le grand bat-flanc a conservé la place d'honneur au milieu de la pièce principale ; cependant les exigences de la vie moderne ont modifié les habitudes ancestrales, car il est évident que le lit de bois est adapté aux vêtements à l'annamite comportant les pantalons amples pour les hommes et les femmes, les pieds nus dans des sandales de cuir ou de bois qu'on peut quitter facilement, mais qu'il s'accommode assez mal du pantalon étroit d'un complet veston standard dont le pli impeccable est le plus bel ornement ; encore moins des souliers qu'il faut laborieusement délacer, ou des jupes étroites des dames.

Dans de nombreuses familles, no fait donc un compromis en ayant à côté du lit quelques tabourets ronds ou carrés de style chinois qui sont parfois fort jolis et sur lesquels s'asseyent ceux auxquels les vêtements interdisent de s'accroupir ; il y a aussi souvent une table, genre guéridon et de raides fauteuils en bois noir, des consoles et des étagères à la mode de Canton ; plus la maison est riche plus on multiplie les pièces de ce mobilier d'apparat, laqué, incrusté ou sculpté, les tabourets étant souvent recouverts de coussins plats en soie brodée.

En plus du lit de bois et des meubles de la salle de réception, il y a dans les pièces latérales d'autres lits

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'autres tabourets et des coffres ou des bahuts, suivant l'usage auquel elles sont réservées.

Mais une tendance qui tend à se généraliser est un genre de compromis entre le style annamite et le style européen et, à l'heure actuelle, on voit souvent voisiner dans une même pièce le traditionnel bat-flancs avec les quatre fauteuils et la petite table, vernis au tampon, du salon moderne ; la combinaison est d'assez fâcheux effet et la comparaison est tout à l'avantage du meuble traditionnel il faut bien le dire, car ce salon a la vulgarité standard du mobilier bon marché qui s'offre aujourd'hui aux bourses modestes.

Ce ne sont pas naturellement nos beaux meubles européens qu'imite la généralité des ébénistes annamites, mais bien ce qu'il y a de plus facile à faire, de plus banal et de moins cher.

De même, dans beaucoup d'intérieurs on a tendance à remplacer le lit annamite par un lit européen ; admettons qu'on y soit mieux pour dormir, quoique le plus souvent, il n'y a ni sommier, ni matelas mais une simple natte recouvrant le fond ; cependant, selon la conception européenne, le lit est un meuble intime, caché à la vue, dans la chambre à coucher et de le voir avec sa moustiquaire et son drap étalé dans la pièce principale n'a rien de bien séduisant.

Les chaises et les tabourets à l'européenne se trouvent maintenant assez fréquemment chez les Annamites mais ce n'est pas en quelques années qu'on abolit des siècles d'atavisme et les Annamites, grâce à leur souplesse, finissent souvent par s'accroupir de façon imprévue sur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ces sièges, dans des positions qui nous sembleraien torturantes.

Il est probable que, l'évolution se poursuivant, une juste mesure s'établira pour concilier à la fois les habitudes traditionnelles et les nécessités de la vie moderne... si tant est que ce soient vraiment des nécessités.

L'ornementation de l'intérieur annamite consiste surtout en sentences parallèles sur bois laqué et doré, incrusté de nacre ou sculpté ; certains de ces panneaux sont de véritables chefs-d'œuvre dont la sobriété et le bon goût semblent augmenter encore la valeur de la pensée morale ou poétique qu'ils illustrent. Les glaces sont très appréciées, mais elles sont plus décoratives qu'utiles, étant le plus souvent enjolivées de peintures et d'inscriptions.

Au-dessus du lit de camp on suspend un cartouche sculpté, flanqué de deux sentences parallèles qui l'encadrent, formant un ensemble traditionnel.

Dans la pièce consacrée au culte des ancêtres, l'autel central est orné d'objets de culte classiques ; leur beauté et leur nombre varient suivant l'aisance de la famille ; chez les plus riches ce sont de véritables pagodes ; dans les demeures plus modestes, on se contente d'une simple niche en bois peint, mais le respect et la dévotion n'en sont pas moins profonds et le souvenir des ancêtres est toujours présent à la mémoire des vivants avec lesquels ils partagent ainsi la vie quotidienne. Dans toutes les maisons, on trouve aussi un ou plusieurs de ces grands vases à dessins bleus, d'inspiration chinoise où s'épanouiront au moment du Têt des branches de pêchers roses.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comme on l'a déjà vu, la cuisine constitue un bâtiment distinct; c'est là que réside le Génie du Foyer (Ông-Táo ou Táo-Quân) dont le culte très populaire est originaire de la Chine. Ce génie est en réalité une trinité ; suivant la légende, c'est le symbole d'une femme et de deux hommes auxquels elle fut également fidèle ; il réside dans les trois pierres ou briques sur lesquelles on place la marmite à cuire le riz.

Le fourneau est une aire de maçonnerie sur laquelle on peut à volonté multiplier les foyers à l'aide de briques ou de trépieds en fer ; la fumée s'échappe par un lanterneau.Les mets qui sont en général longs à préparer épluchage et hachage minutieux, sont par contre assez vite cuits ; quelques morceaux de bois et un peu de balle de paddy suffisent comme combustible.

Les ustensiles de cuisine sont très simples également,le principal étant la marmite pour cuire le riz; quelques autres marmites et cuvettes en terre de dimensions variées, un poëlon en fer battu, quelques paniers, des baguettes et un couteau, une planche, un hachoir, un mortier et son pilon complètent la batterie de cuisine.

∴

Les vergers. — Chaque fois que j'ai pénétré dans le jardin d'une habitation annamite, j'ai été frappée par deux faits qui m'ont toujours semblé inconciliables ; d'une part,les Annamites apprécient beaucoup les arbres fruitiers, leurs jardins étant de véritables vergers où ils réunissent la plus grande variété possible d'espèces ; d'autre part, les fruits ne sont en général ni très beaux, ni très savoureux, parce qu'on laisse les arbres pousser à l'état sauvage. On dirait que les Annamites ne se ren-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dent pas compte que les arbres fruitiers ont besoin d'être améliorés par sélection, greffe, taille, fumure, etc... S'ils donnaient à leurs vergers les mêmes soins qu'à leurs rizières, la récolte serait bien plus profitable au double point de vue quantitatif et qualitatif.

Beaucoup d'Européens considèrent que les fruits exotiques « ne valent pas la peine d'être mangés », selon l'expression d'un Anglais qui montre bien le mépris qu'on en avait à Hongkong par exemple, où les seuls fruits jugés dignes de paraître sur la table étaient les pommes, les oranges, les prunes du Canada et d'Australie. Ici même, le snobisme faisait souvent rechercher les fruits d'importation et cependant le pays en produit une assez grande variété.

Si les fruits d'Europe nous semblent plus beaux et plus savoureux, c'est probablement parce qu'ils sont mieux soignés ; dans certaines régions de France dont les cultures fruitières font la richesse, ils sont l'objet d'une sollicitude constante.

Je ne parle même pas de l'Amérique où les procédés les plus modernes donnent des récoltes remarquables de fruits presque standards.

Il y aurait certainement ici des expériences intéressantes à faire, puis une éducation de la population rurale ; les tentatives faites dans ce sens pour l'amélioration des oranges et des ananas vaudraient certainement d'être répétées pour d'autres fruits.

Les Européens n'ont guère l'occasion de visiter les vergers des demeures annamites, mais les jardins qui entourent presque toutes les pagodes peuvent leur en donner une idée assez exacte. Ainsi, à la pagode du Môt

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cột, une des plus jolies de Hanoi, on trouve dans un espace extrêmement restreint une variété d'arbres et de fleurs réellement étonnante : pamplemoussier, longanier, pomme-cannellier, letchi, jambosier, bananier, kaki, carambolier, jaquier, pêcher, aréquier et j'en oublie... tandis qu'y fleurissent les lilas du Japon, le tiampa, l'ylang-ylang, les roses, le jasmin ; des orchidées, des cactées, des plantes grimpantes, des arbustes nains, des cyprès, des filaos, des bambous se trouvent encore réunis dans ce petit enclos, type de tous les jardins de pagode et des beaux jardins des Annamites aisés.

Et quand je refais mentalement le tour de tous les jardins que je connais, depuis la cour du plus humble paysan jusqu'à la demeure des riches, je vois tant de plantes, tant d'arbres et tant de fleurs qu'il me semble intéressant d'en parler plus en détail.

Le pamplemoussier (cây bưởi) dont les odorantes fleurs blanches embaument toute la campagne au début du printemps est un des arbres les plus appréciés des Annamites, aussi bien pour ses fleurs — dont l'essence est utilisée en pâtisserie — que pour ses fruits. Les meilleures espèces sont très douces et juteuses ; confite, l'écorce est excellente. Les gros fruits jaunes ou verts qui pendent au milieu du feuillage sont extrêmement décoratifs et je me souviendrai toujours de ma surprise lorsque je les vis pour la première fois sur les arbres, dans un monastère bouddhique de la Chine du sud ; il me semblait que j'avais pénétré tout d'un coup dans le verger des dieux.

A côté, on plante souvent des cannelliers (cây na) aux rameaux grêles, des longaniers (cây nhãn) et des letchis (cây vải) aux frondaisons touffues.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A l'époque où mûrissent les letchis, on suspend dans les arbres des épouvantails et des tam-tam pour chasser les oiseaux goulus qui auraient vite abîmé la récolte ; mais certains de ces oiseaux à huppe noire, perchés sur les grappes de fruits roses sont si jolis qu'on comprend qu'ils aient inspiré les peintres chinois.

Sous les longaniers qui se trouvent dans les champs, on monte la garde jour et nuit, au moins autant à cause des voleurs que des oiseaux. Letchis et longanes se conservent fort bien secs et n'en sont que meilleurs.

Le jambosier (cây doi), grand arbre au feuillage vert-bleu, porte des fruits roses plus jolis que savoureux. Les fruits du kaki (cây hông), d'une belle couleur rouge-orange, sont plus pittoresques encore.

Accrochés au tronc du jaquier (cây mít) pendent comme des outres les énormes fruits à l'écorce hérissée en casse-tête dont la chair crémeuse est plus parfumée qu'une fleur. C'est encore un arbre très apprécié des Annamites car son bois imputrescible sert à faire des objets de culte.

Dans le feuillage léger des caramboliers (cây khê) se balancent comme de petits lampions les fruits jaunes géométriques.

Le pêcher (cây đào) est cultivé surtout pour ses fleurs ; c'est l'arbre du Têt qui égayera la campagne triste et transie d'un léger brouillard rose. Il joue un grand rôle dans la mythologie chinoise : symbole de longévité, les pêches magiques de l'immortalité mûrissent au verger céleste. Les pêchers qui croissent sur terre, au Tonkin, n'ont rien de magique, si ce n'est une âpreté peu commune. On cueille les fruits quand ils ont atteint la taille d'une olive

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et on les mange avec des piments et du sel, comme d'ailleurs les abricots (quả mơ) et les prunes (quả mận) vertes, de même calibre.

Par contre, les pêches du Yunnan et de Chapa sont excellentes ; question de climat incontestablement.

Dans tous les jardins, poussent les bananiers (cây chuối) ; la moindre paillote est éventée par leurs larges feuilles et je n'ai jamais pu voir un régime sans m'émerveiller de la générosité de la nature, tout en pensant qu'on devrait accroître encore la culture de ces arbres qui ne demandent qu'à pousser et donnent sans peine une nourriture excellente. Avec la banane verte, séchée et pilée on fait une très bonne farine ; la banane mûre séchée constitue un délicieux dessert et l'on fabrique une sorte de caramel à base de banane qui est une friandise saine et nourrissante.

Le papayer (cây đu đủ) pousse également avec facilité et produit une abondance de fruits excellents à la santé. On dit que les fleurs mâles de papayer ont la propriété d'éloigner les moustiques, mais les circonstances ne m'ont jamais permis de le vérifier. Avec le bananier et l'aréquier, le papayer forme un trio qu'on retrouve dans presque toutes les habitations rurales.

L'aréquier (cây cau) fait pour ainsi dire partie du paysage tonkinois et sa svelte silhouette domine tous les hameaux du delta. Ses minuscules fleurs blanches en grappe sont extrêmement odorantes, mais si peu visibles qu'on se demande d'où vient ce mystérieux parfum qui flotte parfois sur les rizières.

Les orangers (cây cam) embaument aussi, qu'ils soient couverts de fleurs blanches ou que leurs fruits éclatants

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'amoncellent sur les étalages, mais l'oranger est capricieux et la récolte n'est pas régulière.

Les citronniers (cây chanh) aux fleurs d'un blanc rosé dont le parfum est plus suave encore donnent de petits fruits qui remplacent les citrons d'Europe.

Quant au cédratier (cây thanh yên) de la même famille, son spécimen le plus connu ici est le citron digité ou main de bouddha (phật thủ) qu'on offre sur les autels des pagodes où il exhale un parfum aimé des dieux. Les mortels le dégustent confit.

Les goyaviers (cây ổi) poussent littéralement à l'état sauvage, aussi la plupart des fruits qu'on vend dans les rues sont-ils petits et de qualité inférieure avec plus de pépins que de chair et ces pépins ont l'exaspérante habitude de venir se coincer dans les interstices des dents ; on dirait qu'ils sont calibrés pour cela. Il existe cependant des sortes améliorées qui sont charnues et savoureuses, notamment la variété à chair orange. Leur odeur pénétrante peut déplaire à certains odorats mais ceux qui ne les aiment pas crus peuvent en faire d'excellente confiture ou compote et la classique gelée.

Le néflier du Japon (cây nhót tây) porte sous ses feuilles en bouquet des grappes de fruits légèrement duveteux, d'un orange pâle; leur pulpe est douce et juteuse mais faute de soins ils restent en général petits et ce ne sont alors, comme tant d'autres fruits sauvages, que des sacs de noyaux.

Les immenses manguiers (cây muỗm) sous lesquels s'abrite mainte pagode ne produisent pas au Tonkin de fruits intéressants. Les Annamites les cueillent verts pour en faire des condiments. Au début de l'année, leur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

floraison extrêmement odorante attire des nuées d'abeilles.

De même les grenadiers (cây lựu), arbustes très répandus ici, ne produisent guère de fruits savoureux ; ils restent petits et insipides et leurs grains qui sont rarement du beau rouge des grenades d'Italie ont plus de pépins que de jus. Mais le grenadier est très aimé comme plante d'ornement à cause de ses éclatantes fleurs rouges ; il est aussi, en raison de ses innombrables graines, considéré comme symbole de fécondité ; avec la pêche c'est un motif de décoration traditionnel des Annamites et des Chinois.

Vient ensuite toute la variété des fruits humbles que les Européens ignorent ou dédaignent et qu'on achète pour un sou aux marchandes ambulantes ; on les retrouve plus ou moins dans tous les jardins annamites, surtout dans la campagne : d'abord le jujubier (cây táo), dont les petits fruits d'un vert jaune ont la grosseur d'une cerise. Dans un conte de fées que j'avais lu enfant, il était question d'un jardin enchanté avec des fontaines où coulait le sirop d'orgeat et des arbres couverts de jujubes ; le nom m'avait séduite et j'imaginais les jujubes comme un fruit merveilleux jusqu'au jour où je mis la dent dans une de ces misérables petites billes vertes. Il en est ainsi, hélas ! de bien des fruits enchantés !

Le chalef (cây nhót) bien pire encore, est d'une acidité à tirer les larmes, mais il est très décoratif avec ses souples branches où pendent sous les feuilles vert-sombre à revers argenté de petits fruits orangés de la forme d'une datte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le pancovier (cây sâu) est un grand arbre planté le plus souvent le long des avenues, portant des grappes de petits fruits jaunâtres, assez quelconques ; ils donnent cependant, dans les rues de Hanoi, de terribles tentations aux bécons qui y grimpent, malgré la peur des agents et ce sont quelquefois de véritables sièges qu'organisent les autorités au pied de l'arbre où le délinquant, invisible au sommet des frondaisons, médite indéfiniment sur ce qui l'attend à la descente.

Les tamariniers (cây me), autre bel arbre d'avenue au léger feuillage, offre une tentation non moins grande car ses cosses contiennent une pulpe savoureuse ; les marchandes ambulantes les vendent simplement cuites ou préparées comme une sorte de confiture assaisonnée de gingembre.

Il n'est pas rare de voir dans le jardin d'une habitation rurale un vieux pied de mûrier tout tordu dont la verdure est mouchetée de petits fruits roses et rouges d'un effet très délicat.

Les figuiers (cây vả), courants dans la campagne tonkinoise, portent sur le tronc et les maîtresses branches des fruits comestibles mais qui ne rappellent en rien les succulentes figues de la Côte d'Azur.

Dans les campagnes, on récolte les « quả sim », petites baies veloutées rouge foncé d'un arbuste sauvage (rhodomyrthus tomentosa) dont on peut faire une excellente confiture.

Dans beaucoup de jardins on plante une touffe de canne à sucre (mía), autant que possible d'une espèce choisie et dont les enfants de la maison mâcheront avec délices la dure tige gonflée de liquide succulent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans quelques jardins on trouve aussi des plants d'ananas (quả dứa) mais c'est là une fantaisie, la véritable culture se faisant sur de grandes étendues. De même les grosses pastèques (quả dưa hấu) vert-foncé, à chair rose et graines noires, juteuses certes, mais insipides, sont rarement cultivées dans les jardins mais plutôt dans les champs.

Les fraisiers (cây dâu tây) et les melons (quả dưa) importés par les Français sont cultivés avec succès tout autour de Hanoï.

D'autres cultures favorites des jardins et surtout des cours sont les plantes grimpantes qui forment tonnelles : la vigne (cây nho) aux fruits rares et aigres ; les barbadines (dưa tây) dont les fleurs mauves ou blanches sont censées représenter la couronne d'épines et les instruments de la Passion du Christ d'où son nom classique de passiflore. Dans la demeure d'une amie annamite, j'ai pu suivre l'évolution de cette plante qui demande des soins assez réguliers. La fécondation des fleurs se fait toujours artificiellement et son frère avait passé une matinée entière à ce minutieux travail. Mais aussi quelle récolte ! Du toit touffu de la tonnelle pendaient comme des lanternes vénitiennes une quantité de fruits d'un vert jaune de la grosseur d'un petit melon : avec le liquide mucilagineux qu'ils renferment, on fait une exquise boisson d'un arome très délicat.

Bien souvent on se contente de tonnelles portant différentes espèces de cucurbitacées, courge bouteille, (nậm rượu) chouchou, (xu xu) etc... qui donnent d'abondantes récoltes ; la plus pittoresque de toutes, la muricie (cây gấc), porte de gros fruits épineux en forme de toupie, de couleur

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

orange vif dont la pulpe sert à colorer les gâteaux de riz nêp pour les fêtes.

∴

Les jardins. — Il semble qu'on vive en Orient plus près de la nature qu'en Occident : question de climat, caractère différent de la civilisation et influence religieuse.

Dans toute la littérature orientale, la nature tient une grande place, que ce soit dans les poèmes persans, les odes chinoises ou les haïkaï japonais.

Dans les chansons traditionnelles annamites, on retrouve cette même caractéristique et en particulier des allusions constantes aux arbres et aux plantes dont les Annamites aiment à entourer leurs demeures et auxquels ils attachent une valeur symbolique :

« Vous êtes jolie comme une fleur de pêcher
« Fraîche comme la feuille de l'hibiscus... »

« Les bambous s'agitent sous la brise,
« Notre cœur s'agite sous les tristes pensées...»

Dans les jardins d'Europe les fleurs annuelles dominent tandis que les Annamites recherchent surtout les plantes vivaces, les arbres, et plus spécialement les arbustes.

Pour cette raison, leurs jardins sont peut-être moins éclatants que les nôtres, mais ils n'en ont pas moins de charme, grâce à l'harmonieuse disposition de l'habitation dans le cadre environnant de la nature.

Un des arbres qu'on y retrouve le plus souvent, le tiampaca (ngọc lan ta) de la famille des magnoliacées,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

porte des fleurs blanches en fuseau, extrêmement odorantes dont on se sert en parfumerie.

En Chine du sud où cet arbre est également très apprécié, les femmes décorent souvent leurs chignons avec ses boutons parfumés. Parmi les fleurs rituelles qui accompagnent toujours les offrandes dans les pagodes, c'est une des plus recherchées.

Aux rameaux souples de l'ylang-ylang (ngọc lan tây) qui atteint parfois des hauteurs considérables, se balancent les plus étranges fleurs qu'on puisse imaginer, lanières d'un vert jaune réunies en étoile, qui se confondent avec les feuilles.

En tant que parfum, l'ylang-ylang a connu une très grande vogue en Europe au début du siècle et je me souviens d'un roman où l'héroïne se parfumant à l'ylang-ylang, exerçait un « irrésistible attrait exotique » ; c'était encore un de ces noms magiques exploités par la littérature, destinés à faire rêver ceux pour qui la colonie était une terre inconnue dispensant toutes les voluptés. En fait de volupté, l'ylang-ylang, passant de mode, a ruiné quelques pauvres colons qui avaient engagé leurs capitaux dans cette culture. Le lilas du Japon (xoan) fleurissant au printemps, est un autre arbre fréquemment planté à proximité des habitations car ses touffes mauves, qui rappellent nos lilas d'Europe, sont de vraies cassolettes dès que souffle la moindre brise. Mais, contrairement à d'autres fleurs tropicales, leur parfum est si frais qu'il ne devient jamais écœurant.

Dans les grands jardins, on plante aussi les badamiers (cây bàng) aux feuilles arrondies qui prennent en automne une si belle teinte rouge et que les Annamites recherchent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour la préparation de la teinture noire, mais cet arbre qui peut devenir immense est plutôt réservé pour les avenues.

Parmi les plus beaux arbres sont les faux-cotonniers (cây gạo) dont les énormes pétales rouges s'épanouissent soudain au début du printemps sur les branches nues ; mais leur gloire dure peu et en quelques jours le sol est jonché de fleurs mortes dont la couleur s'éteint rapidement : emblème de printemps et d'amour.

« Je suis la fleur de « gạo » sur l'arbre,
« Vous êtes l'herbe sur le bord du chemin.
« Quand la chaleur ardente succède à la rosée [du matin,
« L'herbe protègera la fleur tombée ».

Rare est le jardin qui ne possède pas sa touffe de bambous : grand bambou vert ou bambou royal à l'écorce jaune (trúc). Les haies sont le plus souvent faites de bambous épineux.

Comme les aréquiers, les bambous (cây tre) font partie du paysage tonkinois : dominant les rizières, se dressent ça et là leurs touffes au feuillage léger comme les panaches de plumes, cachant quelque village ou un groupe de paillotes.

« O bambou royal, tu es gracieux, toi qui pousse
« A côté de la maison commune ».

Le saule (cây liễu), arbre poétique entre tous, prête sa grâce languissante aux plus belles légendes d'amour, soit qu'il évoque un paysage :

« Tel un store mouvant pendait avec douceur,
« Le feuillage ajouré des longs saules pleureurs »
(Kim-vân-Kiều).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

soit qu'il inspire le philosophe :

« Le saule à l'automne s'amaigrit et s'effiloche ;
« L'homme aussi verra la fin de son printemps »...

(Hoa-Tiên)

Dans les jardins de pagode, on plante souvent les frangipaniers (cây đại) dont les fleurs blanches au cœur jaune exhalent un parfum trop doux qui finit par écœurer.

Le filao (cây phi-lau) dont les aiguilles légères frémissent comme une brume bleutée au-dessus des toits cornus, est fréquent dans les cours de pagodes, de même que diverses espèces de cyprès (trắc-bách-diệp) dont le feuillage sombre contraste avec les fleurs rose vif d'un genre de camélia (hoa hải-đường) qui fleurit au moment du Têt.

Dans la plupart des jardins ou des cours pousse un plant de jasmin dont le parfum rappelle en plus pénétrant celui du jasmin d'Europe : le jasmin sambac (hoa nhài) aux petites fleurs chiffonnées d'un blanc verdâtre dont on se sert pour parfumer le thé ou bien encore le «hoa-lý», sorte plus rare de jasmin aux innombrables fleurettes vertes en étoile dont le parfum au goût de girofle ne s'exhale que la nuit.

Sur un autre arbuste très commun, l'osmanthe (hoa mộc) s'épanouissent, à l'aisselle des feuilles raides, de minuscules inflorescences blanches qu'on mélange souvent au tabac pour le parfumer. On utilise de même les microscopiques boutons jaunes d'un genre de buis (cây ngâu), très courant dans les jardins.

Les hibiscus (cây dâm bụt) sont le plus souvent réservés pour les haies : dans la verdure touffue se balancent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

comme des papillons leurs fleurs rouges au long pistil.

Puis, il y a toute la variété des plantes grimpantes : le bougainvillé aux somptueuses floraisons mauves, la liane aurore qui verse des cascades de fleurs orangées, l'antigone aux délicats boutons roses que les Philippins appellent poétiquement « cadena de amor» (chaîne d'amour), le quisqualis, nom barbare pour une liane très décorative dont les souples rameaux portent les bouquets de fleurs rouges étoilées.

Dans certains jardins on rencontrera un ou deux pieds de café, dont les fleurs blanches serrées le long des branches exhalent un parfum suave ; les enfants sucent les baies quand elles sont mûres, se régalant de leur pulpe légèrement sucrée.

Le laurier-rose « trúc đào » et le gardénia « cây dành» aux fleurs blanches sont assez communs, ainsi que les roses rouges de Chine (hoa hồng) ; on se sert des pétales de roses pour parfumer le thé noir.

Maints jardins ne sont que des cours, mais il ne faut pas prendre ce mot dans son sens péjoratif de dépendance ; la cour d'une belle demeure annamite, tout comme la cour d'une pagode, est une aire pavée de briques et ornée d'une grande variété d'arbres nains et de fleurs en pots. A l'époque du Têt, le coup d'œil est particulièrement joli : à côté des azalées (đỗ quyên) aux légères fleurs rouges, s'épanouissent les narcisses blancs (hoa thủy-tiên) au délicat parfum.

Sur les feuilles sombres et vernissées des camélias (hoa trà) s'arrondissent les rosettes blanches, roses ou rouges des fleurs qui semblent être de cire.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les orangers nains (cây quất) balancent à de frêles rameaux leurs petits fruits en boule.

Plus tard, d'autres plantes remplaceront les fleurs du Têt : les amaryllis rouges et les lys blancs (huệ tây), les chrysanthèmes (hoa cúc), les tubéreuses (hoa huệ) dont le parfum est à donner le vertige, les orchidées de différentes espèces, les cactées dont la plus belle, le « hoa quỳnh» entr'ouvre au crépuscule ses délicates fleurs blanches qui meurent avant l'aurore.

Dans des noix de coco, des tubes de bambou, on suspend des fougères ; sur les troncs des gros arbres on fixe des orchidées dont les fleurs pendront en grappe rose, jaune d'or ou mauve.

Et dans la plupart des cours se trouve un petit bassin où s'élève une montagne en miniature avec des arbres, des pagodes et des personnages : chef-d'œuvre de goût et de patience.

Dans les étangs s'épanouissent les lotus (hoa sen) la fleur la plus aimée, symbole bouddhique de pureté car ses racines croissent dans la vase, mais ses pétales émergent immaculés à la surface de l'eau.

On raconte que dans les temps anciens, un des plaisirs esthétiques les plus appréciés des lettrés était d'aller le matin au bord d'un étang couvert de lotus pour entendre éclore les fleurs car, à l'aube, les lotus font en s'ouvrant un très léger bruit qui plonge dans le ravissement les âmes éprises de merveilleux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... C'est à travers les champs jaunis par le riz mûr une procession des plus pittoresques...

page 194

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HISTOIRE D'UN GRAIN DE RIZ

Le riz est aux Annamites bien plus que le blé n'est aux Français : une nourriture universelle, indispensable au riche comme au pauvre et symbolique à tel point que l'expression « manger » se dit « ăn cơm » : manger [du riz et que si on demande à quelqu'un s'il a déjà pris son repas il répond : « ăn cơm rồi », j'ai déjà mangé le riz.

Le riz a suscité une littérature énorme qui remplit plusieurs casiers de bibliothèque et la question du riz, semble avoir été étudiée sur toutes ses faces, depuis le plus infime parasite jusqu'aux plus gigantesques travaux d'hydraulique agricole.

Et cependant, lorsque le profane, désirant se faire une idée exacte de cette précieuse céréale, en entreprend l'étude, il perd pied dans l'abondance et la variété des documents, trébuche dans les pièges de thèmes souvent contradictoires, s'embrouille le long de statistiques revêches et cherche vainement dans les classifications savantes à reconnaître le modeste grain de riz qui s'est complètement égaré dans tout ce fatras.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Loin de moi de vouloir dénigrer la valeur des recherches scientifiques sur la question du riz et l'utilité d'études qui ne sont pas à la portée de tout le monde (1) ; loin de moi également de prétendre ajouter à la pile redoutable des documents déjà existants encore quelques pages de chiffres et de formules.

Mais il n'est peut-être pas inutile de raconter très simplement « l'histoire du grain de riz » afin de fixer d'une façon précise les quelques opérations d'où résulte le bol de riz quotidien de centaines de millions d'hommes et en particulier de tous ceux qui nous touchent ici de si près.

Certains trouveront peut-être puérile cette conception simpliste, mais réellement combien y a-t-il de gens qui se font une idée exacte du processus du décorticage, des transformations qui s'opèrent au cours de l'usinage et qui en connaissent les termes propres ?

Combien sont nombreux, par exemple, ceux qui s'imaginent que le riz rouge est du riz non blanchi, alors que c'est tout simplement une des innombrables variétés de riz (thóc him đỏ).

.·.

Dans tout le delta, le riz se sème en pépinière (en annamite « mạ » : jeune plant de riz) et nous connaissons tous ces petits casiers d'un vert si tendre qu'on voit dans la campagne, en janvier-février pour la récolte du 5ème mois (juin) qu'on appelle « thóc chiêm », ou en juin-juillet pour la récolte du 10ème mois (novembre) qu'on appelle « thóc mùa » ; et même quelquefois dans l'intervalle car

(1) Ch. Crévost, Ch. Auffret, Coquerel et Auriol, etc...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans certaines régions il y a une troisième récolte intercalaire, le « riz des trois lunes » (ba giăng).

Ce riz est repiqué ensuite dans les rizières (ruộng) et c'est encore un spectacle familier pour ceux qui se promènent dans les environs de Hanoi ou de Haiphong que celui des repiqueuses de riz courbées sur le lac argenté des rizières inondées ; elles le hérissent de petites touffes régulières qui, rapidement épaissies, transformeront la vaste nappe d'eau du delta en riche tapis vert clair. En repiquant, elles chantent :

« Je n'ai pas de chapeau et je dois repiquer
« Du riz jusqu'au soir.
« Que le soleil m'épargne la chaleur,
« Que les nuages m'épargnent la pluie,
« Je dois repiquer du riz jusqu'au soir. »

Vient l'époque de la moisson ; et l'on célèbre la fête des prémices, (lễ thường cán), où le premier riz coupé est présenté aux génies, c'est à travers les champs, jaunis par le riz mûr, une procession des plus pittoresques avec les bannières aux couleurs vives, la musique des gongs, des guitares et des flûtes et les offrandes de fruits et de fleurs. Spectacle qui ne manque pas de grandeur si on en pénètre la signification symbolique : la reconnaissance de l'homme envers la terre nourricière.

Dans la campagne se répandent alors moissonneurs et moissonneuses dont on ne voit souvent que le grand chapeau rond, émergeant à la surface d'une mer d'épis. Au Tonkin, le riz (lúa) est coupé à l'aide d'une serpette (cái liềm, ou cái hái) dont la forme varie suivant les régions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les gerbes sont transportées dans les fermes où a lieu le dépiquage ; le procédé le plus simple consiste à faire piétiner les épis par les buffles et les bœufs ; mais il en existe des quantités d'autres, et on obéit ici aux traditions locales.

Voici donc des paniers et des paniers de paddy (thóc) qu'après avoir soigneusement fait sécher à l'air, on rentre dans les magasins et les coffres d'où chaque jour on tirera les quelques kilos nécessaires à la consommation familiale.

Les Annamites — ceux des campagnes en tout cas — préfèrent garder le riz en paddy ; sous cette forme il se laisse moins parasiter et se conserve mieux. C'est seulement dans les villes où il est impossible d'opérer le décorticage familial que les ménagères achètent le riz, ordinaire ou gluant, prêt à la consommation.

Le travail de décorticage manuel est long et monotone, et il semblerait bien plus pratique de le faire mécaniquement et par grandes quantités ; mais les Annamites préfèrent toujours le riz qu'ils décortiquent eux-mêmes aux produits les plus parfaits de l'usinage car il garde une saveur plus personnelle, si j'ose dire, au lieu de n'être plus qu'une masse d'amidon sans arome. Il conserve également une proportion plus grande de substances nutritives.

Invitée à la maison de campagne d'amis annamites, j'ai eu l'occasion d'assister au travail de préparation du riz que nous avons mangé ensuite et qui avait poussé dans les rizières entourant la demeure.

La maîtresse de maison, vénérable vieille dame portant vigoureusement ses soixante et onze ans, avait dis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tribué elle-même la ration pour la journée, prise au magasin à riz à triple serrure qui s'élève à droite du bâtiment réservé au culte des ancêtres.

Alors commença le long et monotone travail quotidien, gestes séculaires accomplis par une vieille domestique avec la patience et la lenteur qu'inspire le contact constant avec les choses de la nature.

Nous étions installés sous un des hangars couverts de chaume qui entourent la cour comme d'un mur et, tandis que le crachin mélancolique embrumait cette terre qu'il féconde, la vieille paysanne travaillait en chiquant le bétel, s'interrompant de temps en temps pour répondre à une question et s'étonnant surtout qu'un travail aussi ordinaire pût nous intéresser.

Elle versa d'abord une partie du paddy (thóc) dans la meule à décortiquer (cái cối xay), appareil très simple et facile à manœuvrer qui se compose de deux courts cylindres superposés sur un axe commun ; le cylindre inférieur est fixe ; l'autre, mobile autour de l'axe est mis en mouvement par un long manche avec lequel on lui imprime un mouvement de rotation.

Ces deux cylindres sont en bambou tressé, rempli d'argile durcie et portent à l'endroit où ils sont en contact une plaque de bois dur cannelée qui agit comme une meule ; dans le cylindre supérieur est ménagé un entonnoir pour l'introduction du paddy qui, descendant entre les deux meules, subit le frottement des cannelures de bois qui lui enlèvent la balle (châu) c'est-à-dire les glumelles dures.

Le riz décortiqué (gạo xay) s'échappe par de petits canaux ménagés dans le cylindre inférieur et vient tomber dans un grand panier plat ou van (cái nong) placé sous la

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
Université Côte d'Azur. Bibliothèques
BIBLIOTHEQUE

meule, mélangé de grains entiers, de balle, de brisures (tâm) et de poussière où se trouve déjà un peu de son (cám).

Il semble très difficile d'isoler en culture les espèces de riz ; le degré de maturité non plus n'est pas toujours égal ; aussi les grains qui tombent dans le van sont loin d'être tous blancs et uniformes ; on en remarque une certaine proportion de rouges, de roses, de jaunes, de verts mais tous sont enrobés d'une mince pellicule brune : le péricarpe, ce précieux péricarpe où se trouvent, comme l'ont démontré toutes les expériences, les principes les plus actifs du grain, entre autres la vitamine B_1 antibéribérique. On enlèvera cependant le péricarpe le plus complètement possible...pour en nourrir les cochons. Heureux cochons !

Assise sur ses talons, la vieille se mit alors à vanner (sàng) avec un petit van plat en grossier treillis, la balle restant dans ce dernier, le grain retombant dans le grand van ; trois, quatre, cinq fois au moins elle recommença l'opération et regardant les pauvres mains nouées de rhumatismes, déformées par les cicatrices et incrustées de crasse, j'admirais leur dextérité étonnante, la sûreté des gestes machinaux mais précis et le soin avec lequel elle ramassait les moindres grains de riz tombés hors du van, guettés par des poussins picorant à l'entour.

Quand il ne resta plus dans le van qu'un tas de grains poussiéreux qui embaumaient la paille fraîche et la sève on les porta au pilon.

Le pilon (cái côi giã), procédant du système de bascule, se compose d'une longue barre traversée par un axe ; à l'une des extrémités, se trouve la force motrice,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

c'est-à-dire l'homme ou la femme qui, s'accrochant aux bambous du toit pour garder l'équilibre, imprime du pied un mouvement de levier à cette barre dont l'autre extrémité porte, assemblé à angle droit, le pilon proprement dit. Celui-ci présente à son extrémité un capuchon de métal couvert d'aspérités qui va frapper à chaque coup de pied du « moteur » sur le riz qui se trouve dans un mortier en pierre enfoncé dans la terre. A mesure que le travail avance on voit les grains blanchir et il s'en détache une poussière collante et brune : le son.

Plus on le prolonge, plus il y a de son, plus le riz est blanc, et... plus il perd aussi ses éléments actifs.

Depuis longtemps, je connaissais la théorie de ce travail et comme tout le monde j'avais de vagues notions sur la carence du riz en vitamine B_1 à la suite d'un blanchiment trop poussé, mais jamais tout cela ne m'était encore apparu d'une façon si tangible.

A mesure que se poursuivait l'opération, il me semblait épouvantable qu'on se donnât toute cette peine pour se priver de principes si essentiels. Je voyais le grain blanchir tandis qu'augmentait la proportion de son gras et odorant et j'étais saisie à mon insu d'une espèce d'inquiétude.

Mais tout le monde a éclaté de rire quand, finalement n'en pouvant plus, involontairement j'ai crié : « Mais arrêtez-vous donc, il ne restera plus rien ».

La vieille a déclaré qu'il y en avait bien encore pour un quart d'heure de pilonnage et comme elle avait pris mon exclamation pour de l'impatience, elle appela son mari et ils montèrent à deux sur le levier pour activer le travail.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quand ce fut fini, j'étais atterrée; seules quelques stries brunes subsistaient sur les grains qui une heure auparavant recélaient encore tant de richesses.

Il fallut encore vanner plusieurs fois, dans un van à mailles serrées, pour séparer le riz du son et des brisures : enfin il fut prêt à cuire. D'après la vieille paysanne, on retire de 5 à 6 dixièmes de riz sur la quantité de paddy et au jugé cela devait être correct. Mais, si ridicule que cela puisse paraître, j'étais anéantie ; il me semblait que j'avais assisté à un drame de l'économie et de l'hygiène.

Et cependant, quand j'ai demandé pourquoi il fallait pilonner et pourquoi on ne mangeait pas le riz tel quel après le décorticage, la vieille m'a regardée avec ébahissement et fait répondre que c'était impossible et immangeable. Or, c'est très mangeable car j'en ai fait cuire par curiosité, mais il faut bien admettre que le riz a alors un goût « rustique » qui peut ne pas plaire à tout le monde et auquel on n'est pas habitué ; l'habitude « qui supplante en nous la raison » a une grande importance dans ces sortes de choses.

C'est la même chose pour la question du pain complet en Europe. En France, il n'y a guère que les végétariens et autres « anarchistes » qui mangent, par conviction, du pain complet et en Anglerre où son usage est pourtant plus généralisé, on trouve énormément de gens qui le considèrent comme un pis aller.

Or, et j'en parle par expérience, certaines qualités de pain complet fabriquées par les Anglais sont excellentes, bien plus savoureuses en tous cas que leur fade pain blanc au moule. Mais dans cette préférence pour le pain

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blanc intervient en plus de la question saveur, une sorte de snobisme populaire qui fait que beaucoup de gens de la classe moyenne ou pauvre se croiraient déshonorés de manger du pain s'il n'est pas absolument blanc, survivance d'un temps où le pain blanc était un luxe de riche. Et quelqu'un à qui je parlais des avantages du pain complet m'a répondu: «Je suis assez riche pour me payer du pain blanc».

Le même snobisme prévalait parmi les Chinois de Hongkong où même les boys faisaient la grimace quand le riz n'était pas très blanc.

Par contre, un inconvénient réel du riz simplement décortiqué est qu'il prend un peu plus de temps à cuire et dans les régions où le combustible est rare et cher, c'est une question avec laquelle il faut compter. On peut remédier cependant à cet inconvénient en laissant tremper le riz avant cuisson pendant quelques heures ou même toute une nuit ; en somme, comme on fait en France pour les légumes secs, les pruneaux, la morue à dessaler, etc...

Toujours est-il que pour une raison ou pour une autre tous les Annamites auxquels j'ai eu l'occasion d'en parler considèrent qu'il est impossible de manger du riz qui n'a pas été blanchi (1). Quant aux Européens la proportion de mangeurs de riz est parmi eux si faible que chacun peut faire comme il l'entend sans que cela affecte en aucune façon cette question, mais je n'en connais pas en tous cas qui accepteraient un riz autre que le riz blanc premier choix c'est-à-dire privé de presque tous ses principes actifs. Et c'est bien dommage !

(1) Le blanchiment mécanique est pire encore que le pilonnage, enlevant une partie plus grande du grain et d'une façon plus régulière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FETES ANNAMITES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AVANT LE TÊT

Après quelques jours de soleil d'une douceur printanière, brusquement voici le retour du froid; tantôt vif et sec, tantôt mouillé de crachin ; véritable temps de Têt, sans lequel cette fête n'aurait pas son vrai caractère.

Le vent soufflant en bourrasque rebrousse l'eau du Petit Lac qui reflète un ciel gris ; des bourgeons roses apparaissent aux branches sèches des banians abritant quelque pagode fraîchement repeinte.

Dans les rues, les passants se hâtent, stimulés par le froid et l'excitation de la fête toute proche ; car malgré les circonstances, on s'y prépare avec autant d'enthousiasme que les années précédentes.

Les figures sont pincées par la brise, mais joyeuses cependant ; ceux qui ne sont pas encombrés de paquets cachent frileusement leurs mains sous leur « cái áo » (1) en serrant les épaules et les vieux tiennent leurs oreilles au chaud dans un cache-nez noué sous le menton.

Dans les rues les plus fréquentées, on voit surtout des femmes qui font des provisions pour ces quelques jours de

(1) Tunique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bombance pendant lesquels il sera cependant impossible d'acheter quoi que ce soit : vieilles Annamites pelotonnées dans la douillette tunique molletonnée, la tête enveloppée d'un fichu ; jeunes filles coquettes ne voulant rien perdre de leur sveltesse, en mince tunique de soie complétée souvent d'une veste ou d'un manteau à l'européenne, qui n'est pas, il faut bien l'admettre, d'un effet très heureux ; gamines qui suivent leurs mères, en portant les paquets.

Les foules d'Extrême-Orient sont toujours pittoresques, mais au moment du Têt cette impression de bazar populaire est à son comble : dans la rue de la Soie, la rue des Cantonnais, la rue du Sucre, c'est une véritable procession et à certains moments de la journée, la foule est si dense que c'est à peine si le tram peut s'y ouvrir un chemin ; le timbre lancinant des vélos, et les glapissements des coolies-pousse dominent la rumeur ; dans chaque véhicule trône, consciente de l'extrême importance de son rôle, une ménagère entourée de paniers, de couffins de riz, de régimes de bananes et de noix d'arec, de volailles attachées par les pattes qui s'agitent en piaillant.

Par dessus la masse compacte et sombre de la foule, oscillent ça et là des bouquets géants de fleurs artificielles de couleurs vives, piquées au haut d'un gros bambou ; de loin cela fait grand effet, même si de près elles semblent un peu vulgaires.

Les étalages des confiseurs s'avancent parfois jusqu'au milieu du trottoir, offrant une irrésistible variété de fruits confits : écorces de pamplemousse, citrons digités, (mains de Bouddha), oranges minuscules, tomates, caramboles, tranches de papayes vertes ou jaunes, quartiers d'ananas,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans la rue des Paniers, des vieux à barbiche, installés sur une natte... peignent solennellement des sentences....

page 210

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de patates, de pastèques, de gingembre, graines de lotus, pralines blanches d'arachides... ou bien encore des gâteaux de riz vert (bánh cốm) dans des feuilles de bananier bien fraîches, noués d'un lien rose ; pain de haricot (bánh đậu) marqué du caractère « thọ » (longévité) ; bánh khảo tout blanc, enveloppé de papier de couleur...

Dans d'autres boutiques sont exposés de magnifiques brocards, des soies légères et multicolores, de ravissantes pantoufles à la mode de Hué en velours brodé et emperlé.

Dans leurs échoppes, les tailleurs accroupis au milieu d'un déballage de soieries chatoyantes terminent en hâte les tuniques de fête.

Tout le long des trottoirs, les revendeurs étalent des marchandises variées et c'est miracle vraiment que tout cela ne soit pas piétiné par la foule ; dans la cohue, les marchands ambulants circulent comme ils peuvent, trimballant des paniers d'oranges, des régimes de noix d'arec, et surtout des grandes balles de cette couenne blanche qui, boursoufflée et séchée, imite et remplace souvent dans les plats de fête la vessie de poisson tant appréciée des gourmets ; les grosses crevettes séchées, enfilées en brochettes, les pousses de bambou et les champignons séchés, le « miên » (vermicelle fin et transparent), produits recherchés, sont partout en évidence.

Les boutiques d'objets de culte sont assiégées, car les dévotions tiennent une grande place dans cette fête du Nouvel An : les bâtonnets d'encens s'achètent par fagots, les papiers votifs par liasses, et les commis ont les doigts pleins de poussière d'argent à force d'avoir compté des piastres de carton à destination de l'au-delà.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans la rue du Cuivre, toutes les devantures rutilent d'or et d'argent : les fleurs, les ornements d'autel, les bonnets, les bottes et les chevaux des génies et tant d'autres merveilles de papier multicolore qui, brûlées, iront sous forme de fumée réjouir le cœur des divinités et les rendre propices, s'entassent sur des tréteaux, s'amoncellent à même le sol ou se balancent au bord des toits ; la plus humble boutique devient un palais fabuleux où dans l'ombre brillent des trésors pleins de mystère. Dans la même rue, accroupies au bord du trottoir, de vieilles marchandes vendent des pétales et des têtes de fleurs fraîches : tubéreuses, roses, pamplemoussiers qui accompagnent toujours les offrandes et prêtent leur parfum aux bouquets de papier et aux gerbes d'or. Et quand on regarde au-delà du premier plan où danse tout ce clinquant, on voit au bout de la rue se dessiner la silhouette grise de la porte Jean Dupuis ; alors pendant quelques instants on a, dans cette foule en fête, peu différente des foules d'autrefois, l'illusion d'un retour au passé.

La rue du Sông Tô-Lịch est un verger de pêchers roses : petits arbres fleuris cultivés spécialement dans les champs des environs du Grand Lac et sans lesquels la fête ne serait pas si joyeuse.

Dans la rue des Paniers, des vieux à barbiche, installés sur une natte avec leur bâton d'encre, leur cuvette de terre et leur bouquet de pinceaux, peignent solennellement des sentences sous les yeux admiratifs des badauds, tandis qu'au-dessus de leur tête se balancent au vent aigre les panneaux rouges et les longues gravures : déballage pittoresque où les Immortels de l'Olympe chinois voisi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nent avec des déesses futées et les animaux fantastiques des légendes taoïstes.

Les restaurants chinois de la rue des Voiles offrent des chapelets de petites saucisses rouges, des panoplies de canards tapés, bien gras, et des choux frisés de Tientsin (cải trắng), des alcools aux fruits, des sucreries, des graines de pastèques...

Dans toutes ces rues, flotte le parfum caractéristique des fêtes annamites, mélange de fumée d'encens, de violents aromes de fleurs et de l'odeur un peu fade et sucrée des gâteaux de riz.

Devant le Grand Marché, c'est un véritable jardin de fruits et de fleurs, les couleurs éclatantes des oranges alternant avec le jaune des pamplemousses et le vert des citrons ; la foule gesticulante et joyeuse circule dans la forêt des orangers nains aux petits fruits ronds, aux fleurs parfumées, parmi les chrysanthèmes jaune clair et les azalées aux corolles rouges.

De la grande porte s'écoule un véritable torrent de gens chargés de paquets, de paniers, de ballots et de gerbes de fleurs, et sur la place stationne une cohorte de pousses de maître parmi lesquels les dames annamites suivies de bécons portant leurs provisions cherchent longtemps avant de retrouver le leur.

A l'intérieur on est assourdi par un brouhaha formidable fait de mille voix, de cris, d'éclats de rire, tandis que la cohue est à donner le vertige ; les étals paraissent prêts à crouler sous les pyramides de fruits ; les légumes, la viande, les volailles semblent être jetés là à profusion, pour le plus grand bonheur des acheteuses qui marchandent âprement. On y trouve encore une abondan-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce de fleurs, parterre odorant où les roses voisinent avec les narcisses du Têt, les camélias aux pétales de cire, les tubéreuses, les cactus violets, les dahlias, les orchis, les glaïeuls.... Des jardins en miniature, des arbres nains, de pleines cuvettes de poissons rouges complètent ce décor caractéristique du Têt qui me rappelle des souvenirs semblables du nouvel an chinois et de la foire qui se tenait à Hongkong à cette occasion, sur les quais balayés par une aigre bise.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

APRÈS LE TÊT

Tous les Européens savent, bien entendu, que le Têt est la plus grande fête annamite, mais se rendent-ils compte de toute sa signification rituelle ?

Le Têt annamite, par son symbolisme, son importance et l'influence considérable qu'il exerce sur le peuple, ne peut se comparer à aucune des fêtes européennes ; « il est en tout cas beaucoup plus qu'un premier jour de l'An », à la fois « la communion de l'homme avec la nature dans l'élan joyeux de la renaissance » — étant donné que le calendrier sino-annamite correspond aux phénomènes naturels — « la sanctification, la glorification, l'exaltation de la religion familiale et du culte des ancêtres » ; enfin et surtout, la fête qui crée à tout un peuple une âme commune, qui réalise l'unanimité des esprits et des cœurs dans une émotion collective « où il oublie à chaque nouvelle année tous les malheurs et toutes les difficultés qu'il a pu endurer pendant l'année qui s'écoule, et est prêt à recommencer sa vie dans l'espérance et l'allégresse. »

Non, le Têt ne peut se comparer à aucune de nos fêtes d'Europe, et même les Occidentaux les moins initiés se

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

seront rendus compte de l'espèce d'effervescence qui règne à cette époque, de cette allégresse qu'on tâche de contenir mais qui finit par rompre toutes les digues ; même dans les bureaux où les secrétaires avaient réussi à conserver le plus longtemps cette impassibilité que se doit d'observer tout bon employé, les derniers jours avant le Têt souffle comme un vent de folie. Cela devient une contrainte terrible que s'imposent ces malheureux pour plier aux exigences de la grammaire française ou des livres de comptabilité leur cerveau plein d'autres pensées : souci des dettes à régler, présents à offrir, parents et amis à recevoir et mille préoccupations personnelles.

Dans la classe pauvre, elles sont exactement les mêmes mais on se gêne moins pour manifester ses sentiments.

Quant aux enfants qui n'ont encore ni la retenue traditionnelle ni les raisons d'essayer de contenir leur excitation, c'est réellement attendrissant de les observer. Dans les écoles annamites, par exemple, les quelques jours qui précèdent le Têt, sont déjà une vraie fête ; dans une certaine école de filles de Hanoi où j'avais l'occasion d'aller souvent, ce n'étaient ces jours-là que gerbes de fleurs et « compliments » aux professeurs, causeries intimes, jeux, éclats de rire et cris de joie ; on avait complètement oublié les ruses des cas d'égalité des triangles, les grands mots imprononçables de José-Maria de Hérédia ou les misères de la « combustion lente », pour ne plus songer qu'aux vacances proches et à la gaieté des réunions de famille. Les professeurs, heureux eux-mêmes, se sentaient pleins d'indulgence pour cette joie juvénile et aucune mauvaise note, aucune punition ne venait calmer l'effervescence, d'autant plus extraordinaire que les jeu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nes filles annamites sont d'habitude timides et peu bruyantes ; les devoirs n'étaient qu'à moitié faits, les leçons bafouillées et les élèves excitées se tortillaient comme si des épines avaient tout d'un coup poussé sur leurs bancs tandis que les petits sabots de bois remuaient avec bruit sous les pupitres ; à la dérobée on grignottait des graines de pastèque ou les petits jujubes verts dont plus d'un noyau s'en allait rouler à travers la classe. Le spectre du zéro et du verbe « bavarder » semblait avoir disparu de l'horizon, chassé par l'audace que donne la joie générale.

L'agitation qu'on remarque à l'école se retrouve chez les grandes personnes, sous une autre forme. Voilà près de trois semaines que les ménagères commencent leurs préparatifs et que sur les chemins de campagne j'ai rencontré des pleines charrettes de ces feuilles (lá giong), dont on enveloppe les « bánh chưng » (gâteau traditionnel de riz gluant, de haricots et de porc) ainsi que les paysans chargés des premières branches de pêchers encore en boutons qui, épanouies le jour du Têt, égayeront la maison tout en lui portant bonheur car elles symbolisent la force vitale et l'immortalité.

Voilà près de trois semaines aussi que les marchands ambulants vont de porte en porte offrir les pamplemousses conservés spécialement pour le Têt ; que de partout on rebadigeonne les façades, on balaie, on nettoie, on range afin d'accueillir dignement le « Temps de l'aurore du commencement » (Nguyên-Đán Têt), car « le Têt ouvre une vie nouvelle à tout individu ».

Je n'ai jamais assisté à la cérémonie intime célébrée dans toutes les familles en l'honneur du génie du foyer,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Táo-Quân, qui a lieu le vingt troisième jour de la dernière lune quand celui-ci, sous forme de fumée (on brûle son image) monte au ciel afin de faire au Souverain d'En-Haut son rapport sur la conduite de la famille dans laquelle il vient de vivre une année. Afin qu'il ne dise que des choses aimables, on lui offre des sucreries et, en Chine, j'ai vu certaines statues dont on enduisait les lèvres de miel, dans le même but.

Par contre, j'ai assisté à des repas de Nouvel An et j'ai vu, sur l'autel des Ancêtres, les mets offerts aux mânes des défunts qui, pendant trois jours, participeront à la vie de la famille et de leurs descendants.

Ce jour-là est un jour de paix, de bienveillance, et il serait malséant de faire aucun reproche à qui que ce soit, d'adresser un mot trop vif ; tout doit être à la joie et au respect.

Enfin je me souviens de certain matin de Têt au début de mon séjour au Tonkin, où me promenant dans la campagne dans les environs du Lach-Tray à Haiphong, je vis pour la première fois les « cây-nêu » balancer leurs touffes vertes gaiement décorées, au doux tintement des « khánh » (1).

J'en ignorais encore la signification, mais c'était si joli dans la campagne un peu terne égayant la tristesse de l'hiver, qu'il me semblait que dans les paillotes ainsi protégées les gens devaient être heureux.

Le « cây-nêu », haut bambou dépouillé de ses branches,

(1) Sorte de plaque sonore en pierre, en terre cuite etc..., ayant un peu la forme d'une ancre ; on en fait aussi en or, en nacre, en argent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

. . . une ribambelle d'enfants de tous âges engoncés dans leur belle tunique neuve.

page 218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à l'exception d'une touffe au sommet, est planté devant la maison la veille du Têt.

A la touffe de verdure on attache de petits poissons, des «khánh» en terre cuite sonore, des banderolles rouges, des branches épineuses contre les mauvais génies, des offrandes pour les esprits errants et divers autres ornements symboliques.

Dans la nuit du Têt on fait un sacrifice en l'honneur du Souverain d'En-Haut et des Dieux du Foyer qui vont revenir du ciel après la présentation du rapport annuel. Dans les campagnes, l'autel chargé d'offrandes, tout illuminé, est dressé au milieu de la cour et tandis que la fumée d'encens monte vers le ciel froid, retentissent les premières détonations des pétards qui saluent le début de la nouvelle année. C'est la « passation de service à l'année nouvelle. »

La plupart des grandes entreprises, des magasins européens et naturellement tous les commerçants annamites, observent le congé. Après les quelques jours d'activité intense qui précédaient le Têt, c'était brusquement le calme absolu et le silence.

La veille du Nouvel An, tous les volets tirés et les gens occupés chez eux aux derniers préparatifs, les rues étaient vides et mes pas sonnaient étrangement à travers la ville morte.

Puis, dans la nuit glaciale ont retenti les premiers pétards et jusqu'au matin, j'entendais leur ronflement crépitant, coupé de temps en temps par la détonation plus forte d'une grosse pièce. Par ma fenêtre ouverte, avec le parfum des manguiers en fleurs à la Pagode des Corbeaux, entrait l'odeur de salpêtre et d'encens qui flotte

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur toute la ville pendant ces jours de fête. Enfin vers dix heures du matin ont commencé à sortir les premiers groupes de gens allant faire des visites et, dès le début de l'après-midi les rues étaient remplies d'une foule en vêtements de fête : familles entières avec une ribambelle d'enfants de tous âges ergoncés et fiers dans leur belle tunique neuve, bandes de jeunes gens exubérants, groupes de jeunes filles en « cái áo » de couleurs vives, soigneusement coiffées et fardées.

Malgré le froid et le ciel gris, on voyait tant de joie et d'insouciance sur ces visages qu'on en venait à envier aux Annamites cette fête magique du Têt qui leur donne pendant quelques jours l'illusion que le bonheur est une réalité.

Le premier jour de l'An on visite également les pagodes pour s'assurer la protection des divinités. A la pagode du Grand Bouddha (de Trâu-Vũ) sous les manguiers odorants, allaient et venaient les fidèles chargés d'offrandes tandis que les marchands ambulants installés dans la cour vendaient des sucreries et des fleurs.

Et dans le cadre des hautes colonnes qui s'ouvrent sur le Lac, cette foule multicolore composait une merveilleuse estampe qu'aucun pinceau ne pourra jamais reproduire pas plus que des mots ne sauraient décrire l'ambiance de la joie populaire frémissant en sourdine sous le respect mêlé de crainte qu'inspire la présence des dieux.

Le lendemain, toute la journée ont continué les visites, les cérémonies familiales, au bruit des pétards et il en sera de même pendant plusieurs jours encore.

Dans la campagne, la fête est plus intime et plus naïvement joyeuse et combien nombreux sont les Annamites,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui regrettent que les exigences de la vie moderne ne leur permettent pas de retourner dans leur village natal où sous la protection des ancêtres la famille entière se trouvera réunie.

Autrefois les fêtes et les vacances du Têt duraient souvent des semaines, quasi pendant tout le premier mois, et s'il n'est pas mauvais dans l'intérêt général de les réduire à des proportions raisonnables, il ne faut pas oublier qu'elles sont à la base de l'existence familiale du peuple d'Annam, et il faut respecter les traditions où tant d'êres trouvent non seulement la joie et le bonheur de quelques jours de fête, mais surtout « cette foi toujours renouvelée en la vie dont ils ont parfois grand besoin dans une existence souvent difficile et précaire ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FÊTE DE TRUNG-NGUYÊN

La fête de Trung-Nguyên qui a lieu au milieu de l'année, le quinzième jour du septième mois, est la fête des âmes ; d'origine bouddhique, elle est basée sur une touchante légende de piété filiale, celle du jeune Muc-Kiêu-Liên qui par ses propres souffrances rachète les péchés de sa mauvaise mère précipitée aux enfers, et l'en fait sortir.

D'après la croyance populaire, ce jour-là, au coucher du soleil, les portes des enfers (1) s'ouvrent et les âmes de tous les pécheurs reviennent sur la terre participer aux cérémonies célébrées à leur intention. Les morts qui ont des descendants prennent place sur l'autel familial, les autres vont dans les pagodes où ont lieu des

(1) La conception annamite des enfers n'est pas la même que la conception catholique de l'enfer, lieu de punition où l'on expie dans les souffrances les pêchés commis sur terre. Elle se rapproche plutôt de la conception antique des enfers qui est également la signification étymologique : lieux inférieurs ; les enfers étant dans la mythologie païenne, le séjour des âmes, aussi bien vertueuses que criminelles, après la mort.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cérémonies dites « làm chay » ; dans certaines pagodes elles durent plusieurs jours.

Dans les familles on prépare de grands repas pour les ancêtres et l'on offre des lingots d'or et d'argent, des pièces de monnaie, des meubles, des vêtements et autres objets votifs ; toutes ces choses de papier une fois brûlées seront aussi utiles aux âmes des morts dans l'au-delà que les vrais objets l'auraient été aux êtres vivants.

L'année dernière, j'ai été invitée à une partie des cérémonies offertes dans une pagode de Hanoi par une famille sino-annamite, aux mânes du père défunt ; car on peut aussi louer une pagode pour l'occasion.

Le nombre et la richesse des objets votifs étaient absolument extraordinaires ; il y avait là de quoi meubler toute une maison et vêtir luxueusement le mort. Tous les objets, faits de carcasses de bambou recouvertes de papier, étaient si parfaitement imités que j'ai bien failli causer une catastrophe en voulant m'asseoir sur un lit de camp en pseudo-bois noir incrusté de nacre. Et il y avait non seulement l'ameublement traditionnel annamite mais encore tout ce qu'une personne riche peut souhaiter dans le goût moderne : armoire à glace, lit, salon, salle à manger, etc... jusqu'à une voiture grandeur naturelle dont on pouvait ouvrir et fermer les portes, soulever le capot et relever la glace ! Dans les petites choses comme dans les grandes, les moindres détails étaient fidèlement reproduits, de l'indispensable théière, au chaud dans son panier rembourré, au ventilateur portatif avec sa prise de courant ; le tout, d'un réalisme qui dénote un grand esprit d'observation et une merveilleuse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

habileté chez les artisans ; aussi beaucoup d'amour et de soins de la part de la famille qui pendant plus d'un mois avait surveillé l'exécution de toutes ces choses. Elles avaient été transportées à la pagode de Bà-Đá, rue de la Cathédrale, et leur abondance était telle que tous les bas-côtés du sanctuaire en étaient remplis.

Au milieu, sur l'autel étincelant de lumières et de dorures s'amoncelaient des coupes de fruits entremêlés de fleurs, et des offrandes de toutes sortes, tandis que la fumée des bâtonnets d'encens s'évaporait au pied des dieux, obscurcissant la pagode d'un nuage odorant.

Les repas étaient placés sur l'autel — innombrables bols et soucoupes sur d'immenses plateaux de cuivre — puis quand le défunt en avait absorbé la substance spirituelle, tous les membres de la famille mangeaient à leur tour, installés sur une natte, dans le sanctuaire, et c'était comme si le père avait été avec eux. Les bonzes s'occupaient de la partie religieuse des cérémonies et pendant plusieurs jours la famille vivait pour ainsi dire avec le mort et les amis venaient le visiter.

Chez les gens pauvres ces cérémonies ne sont pas aussi grandioses mais elles n'en sont pas moins ferventes et les rites scrupuleusement observés. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se promener dans les rues le soir de la fête. A Haiphong en particulier où l'obscurité est pour ainsi dire totale, c'était l'autre nuit un spectacle étrange dans ces rues noires du quartier chinois de voir tout d'un coup jaillir la flamme d'un grand feu autour duquel s'agitaient des ombres : les papiers votifs qu'on envoyait dans l'au-delà à l'usage des âmes. Au-dessus du brasier s'envolaient quelques débris incandescents et le reflet du feu éclairait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la face dessinée comme un masque de quelque vieille chinoise qui rapidement faisait des « lays », et des figures d'enfants aux yeux agrandis par l'éclat des flammes.

On allumait des bâtonnets d'encens, des bougies peintes ; une servante venait jeter des grains de riz ou aligner des bols pour un repas symbolique. Et tous les miséreux rassemblés à l'entour formaient une étrange cohorte, vus à la clarté dansante du feu. A peine les papiers votifs consumés, les gamins se précipitaient sur ce qui restait des offrandes, et puis c'était la mêlée, car du haut du balcon, la famille qui avait suivi la cérémonie jetait des sous dans la rue. A la lueur des bâtonnets d'encens presque éteints, les recherches se poursuivaient longtemps dans l'obscurité revenue tandis que là haut sur le balcon, devant un petit autel brûlait un quinquet fumeux.

Ailleurs, on voyait seulement le long du trottoir une rangée de chandelles rouges et de bâtonnets d'encens et ces petites flammes tremblantes qui disaient aux morts qu'on ne les oublie pas avaient quelque chose de très émouvant.

Sur le quai Foch et le quai de Canton le reflet des feux dansait sur l'eau tandis que les mâts et les cheminées dressaient des silhouettes confuses.

Parfois, par la porte entr'ouverte d'une maison, on voyait l'autel familial fraîchement décoré et sur une vaste table le repas tout prêt ; derrière les portes fermées on entendait tinter une clochette ou le battement sourd des coups sur un grelot de bois qui rythmaient le murmure des litanies.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et voici que la lune est sortie des nuages et ses pâles reflets ondulaient sur l'eau où dormaient les sampans immobiles...

page 225

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et puis comme je passais rue de Fou-Tchéou, tout d'un coup, issu de la nuit est apparu un cortège : deux porteurs de lanternes et un bonze avec une famille qui le suivait comme pour un enterrement. Un joueur de flûte chinoise lançant au vent sa ritournelle mineure les a conduits tout au bord du canal Bonnal et tandis que le bonze récitait des incantations en frappant ses cymbales et que les pleureuses gémissaient en sourdine, les papiers votifs et l'encens s'envolaient vers l'âme d'un noyé.

Et voici que la lune est sortie des nuages et ses pâles reflets ondulaient sur l'eau où dormaient des sampans immobiles : ambiance propice à tous les mystères et à toutes les résurrections ; les feuillages des flamboyants, légers comme des plumes, dessinaient contre le ciel un merveilleux treillis ; un parfum de tubéreuses errait autour des tentes obscures du marché aux fleurs ; plus loin, au ras des herbes flottait une vapeur blanche et le crissement des cigales se mêlait au coassement des grenouilles. Seule dans le ciel pâle, roulait la lune ronde, la pleine lune du milieu de l'année.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA FÊTE DE LA MI-AUTOMNE

Trung-thu, la fête du milieu de l'automne est baignée par le plus beau clair de lune de l'année, le plus pur, le plus lumineux. Fête des enfants par excellence, c'est l'une des plus joyeuses, des plus bruyantes, des plus pittoresques, dont l'origine remonte à une légende chinoise.

On raconte, en effet, qu'un empereur de la dynastie des T'ang, Joitsong, se promenant une fois hors de son palais, le quinzième jour du huitième mois, pour admirer un magnifique clair de lune, fut abordé par un magicien. Ce dernier lui proposa une promenade dans la lune et, comme en ce temps-là les choses les plus extraordinaires faisaient partie de la vie quotidienne, l'empereur accepta sans hésiter. Prononçant alors des formules magiques, l'enchanteur leva le bâton qu'il tenait à la main qui se transforma en un immense arc-en-ciel reliant la terre au firmament. Ce pont fut rapidement franchi par les deux voyageurs qui se trouvèrent bientôt dans un monde tout différent du monde terrestre, où l'atmosphère pure et l'air transparent étaient d'une merveilleuse douceur. De gra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cieuses jeunes filles se promenaient dans un jardin enchanté sur des pelouses fleuries, à l'ombre d'arbres magnifiques.

« Où suis-je ? » demanda l'empereur ravi.

« Dans le palais de Quâng-Hân, répondit le magicien, parmi les fées et les esprits de l'air ».

Mais l'empereur ne tarda pas à se retrouver sur la terre ; son compagnon avait disparu et l'arc-en-ciel s'était effacé ; il ne sut jamais s'il avait réellement visité ce palais de la lune ou si un rêve merveilleux avait enchanté son esprit, mais il resta si frappé de l'épisode qu'il en consacra le souvenir par l'institution d'une fête annuelle.

De fait, le songe de l'empereur chinois — ou, si l'on veut, l'enchantement — ne paraît pas si fantastique car l'atmosphère toute particulière de cette époque de l'année semble réellement propice au surnaturel.

* * *

Depuis quelques jours l'air pur et sec donne une extraordinaire impression de légèreté, qui grise un peu. Dans le ciel étoilé grandit la lune, tous les soirs plus lumineuse, tandis que le crissement des cigales devient plus intense.

En ville même le charme opère ; les rues, blanches sous la lune, prennent l'aspect d'une cité de rêve où les silhouettes claires passent comme des fantômes. Sous les arbres, on foule aux pieds les merveilleuses arabesques d'un tapis d'ombres et dans l'air si pur flotte une légère odeur d'encens ; au loin, en sourdine, résonnent les premiers tambours de la fête.

On comprend alors « qu'elle ne meurt pas, la race des dieux, et qu'au crépuscule de notre monde » il est des instants où semblent se matérialiser les légendes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dans le palais de Quang Hàn, parmi les fées et les esprits de l'air.

page 223

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Depuis quelques jours toute la ville est en effervescence ; les pâtissiers préparent les moules de bois sculptés qui serviront à fabriquer les traditionnels gâteaux de la lune (bánh mặt giăng), les marchands de lanternes, de tambours, de masques de licorne, disposent leurs étalages ; dans les pousses, que de mamans et de papas qui rapportent délicatement le merveilleux poisson de papier vert ou rouge qui remue ses nageoires et roule de gros yeux, ou le beau lettré en robe rutilante assis sous trois parasols d'apparat, autant de jouets ingénieux et éclatants qui raviront non seulement les petits, mais toute la famille. Quoique cette année, la faune magique de la mi-automne est plus rare : tout a augmenté, et le prix d'un poisson de papier n'est plus à la portée de toutes les bourses ; on regrette les merveilles des années précédentes, qui se balançaient au vent tout le long de la rue du Chanvre : crevettes, crabes, poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs, libellules, papillons. On se contente aujourd'hui le plus souvent de lanternes multicolores aux formes symboliques.

Depuis quelques jours aussi tous les passants portent des boîtes et des rouleaux de ces gâteaux de riz fourrés qui se vendent par quatre.

Les gosses ont déjà commencé à battre le tambour et s'exercent avec des masques de licornes.

Mais c'est seulement le soir de la pleine lune, dans la nuit du quinzième au seizième jour que la fête est réellement complète. L'énervement est à son comble et toute la foule semble soulevée d'enthousiasme. A Hanoi, dans la rue du Chanvre et dans la rue du Coton, vers huit heures du soir, il est quasi impossible de circuler. Une foule

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

houleuse encombre les trottoirs, flâne sur la chaussée où les pousses et les vélos arrivent cependant — par quel prodige — à circuler.

Dans la demi-obscurité, la perspective de la rue s'allonge sous les arbres comme un tunnel d'où coulerait un flot intarissable d'humanité, éclairée ça et là par la lumière soudaine d'une torche ou le halo doré de quelque lanterne. Et de la cohue monte un assourdissant vacarme, fait de rumeurs confuses, de clameurs, d'appels, du bruit lancinant des timbres de bicyclettes, des vociférations des pousses et surtout des tambours frénétiques qui, tous les dix ou vingt mètres, rythment la danse d'une licorne déchaînée.

Elles sont de toutes tailles et d'aspects les plus variés ces licornes traditionnelles et le plus souvent c'est un gamin maigriot et nerveux comme une puce, qui, la tête et le torse cachés sous le masque énorme, court, bondit, sautille, avance, recule ou fonce avec une agilité incroyable et un sens extraordinaire de l'effet dramatique. Deux ou trois autres gosses tiennent la queue de l'animal (quelques mètres de tissus de diverses couleurs) et, grimaçante, fougueuse, féroce, dardant la corne unique de son front, roulant ses prunelles de dieu, la licorne symbolique se dresse, provoquant au combat un adversaire le plus souvent imaginaire; tout entre en danse : ses sourcils frémissent et ses antennes tremblent, ses oreilles battent furieusement tandis qu'à la mâchoire jappante palpite une barbiche échevelée. Parfois un « guerrier » vêtu d'un lambeau de soie verte ou rouge, ô imagination, tient tête au monstre et la lutte se termine quand le bambou qui figure la lance a été enfoncé jusqu'à la garde dans la gueule redoutable.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Certaines maisons de commerce en profitent pour faire de la réclame et tout un petit cortège de lanternes accompagne la licorne. Le tambour et les cymbales suivent en pousse ou en charrette et c'est, à la cadence endiablée d'un roulement de tonnerre, que se tient sur le trottoir une véritable représentation provoquant un attroupement de spectateurs enchantés.

D'autres rassemblements se forment autour des marchands de lanternes magiques où s'agitent, mûes par un tourniquet, des ombres très réalistes : sur une des faces, un bûcheron abat éternellement un tigre hargneux qui ne veut pas mourir ; sur une autre deux bateliers traversent un interminable fleuve avec des soubresauts propres à donner le mal de mer ; ailleurs encore c'est une mère qui tend vainement au père un bébé qui gigotte, ou bien un éléphant qui se prépare indéfiniment à arracher un cocotier ; chaque lanterne est un petit chef-d'œuvre d'ingéniosité et souvent d'humour.

Sur le trottoir sont installés d'innombrables éventaires portatifs où l'on achète les jouets éphémères de cette fête d'un soir : lapins de coton, fleurs de papier, animaux et personnages en pâte d'arrow-root violemment enluminée.

Dans la pénombre de la rue du Cuivre s'ouvrent, rutilantes, les échoppes d'objets votifs à la devanture desquelles se balancent des lanternes en forme de lièvres, de poissons, d'insectes, des boules, des franges de papier, des bouquets, des ornements où l'or et les couleurs vives rivalisent d'éclat.

Dans la rue du Sucre on s'écrase devant les boutiques de pâtissiers, tendues de blanc, toutes décorées et illuminées. Les pâtissiers et leurs aides tra-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vaillent à tour de bras, la sueur au front, et les badauds, jamais blasés, les regardent avec admiration mélanger aux montagnes de fine farine blanche des ruisseaux de sirop parfumé, puis farcir les boulettes de délectables sucreries et enfin, en frappant le moule de bois sur la table avec des gestes consacrés, démouler le gâteau tendre et savoureux, marqué d'un caractère, d'un bouquet ou d'un dragon. A proximité des travailleurs se trouvent des jarres de sirop et des cuvettes de cuivre pleines de fruits confits, de pâte de lotus, d'amandes, de sésame, où les pâtissiers puisent sans retenue.

L'odeur de farine de riz et d'essence de pamplemoussier envahit toute la rue. Ailleurs, ce sont des gâteaux (bánh nướng) cuits à la mode chinoise, croûte dorée qui renferme une farce mi-sucrée, mi-salée, au jambon, au poulet, à la saucisse, aux œufs. Ou bien encore des fantaisies : poissons, crapauds, lièvres, etc... en pâte de riz, tous ces gâteaux dont les formes rappellent les mythes chinois relatifs à la lune.

Les toits sombres de maisons dessinent d'étranges profils contre le ciel clair piqué d'étoiles.

Mais, en dehors de ces manifestations bruyantes de la joie populaire, dans l'intimité, on célèbre la fête de la « contemplation de la lune » (trông giăng) ; toute la famille y assiste réunie dans la cour où sont exposées les offrandes tandis que la lune brille, pure, lumineuse et pleine de mystère ; et l'on peut, dit-on, dans cette nuit propice, chercher à découvrir dans les ombres de sa face des signes d'horoscopes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PAGODES

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PÈLERINAGE A HƯƠNG-TICH-SƠN

Le début de l'année est au Tonkin la saison des pèlerinages et il faut avoir vu les foules ardentes qui se pressent dans certaines pagodes célèbres pour comprendre à quel point l'âme humaine, de quelque race que soit l'individu, a besoin d'être rassurée, consolée, encouragée par la croyance en une puissance surnaturelle.

Par ce beau jour d'Avril, suivant les pèlerins qui se rendaient à Hương-Tích-Sơn, dans la province de Hà-đông, j'ai plus d'une fois pensé à Lourdes et ne crois pas blesser les esprits chrétiens par ce rapprochement car il est un point commun à toutes les religions, indépendamment de leurs doctrines et de leurs formes extérieures : l'espoir qui aide les humbles à vivre.

A Hương Tích Sơn, « montagne de l'empreinte parfumée », on vient de loin pour implorer « Phật Bà Quan Âm » la miséricordieuse.

D'ailleurs, toute question religieuse mise à part, Hương Tích est un des sites les plus pittoresques du Tonkin avec sa grande pagode blanche qui s'abrite dans les premiers replis d'un vaste massif rocheux de la Moyenne Région.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le voyage est assez long, et encore disposions-nous, par un hasard heureux, d'une auto. Dans ce cas, on passe par Hà-Đông puis on prend la route de Hòa-Bình sur laquelle s'embranche celle de Hương-Tích menant au Đáy que l'on traverse en bac (1). Mais la plupart des Annamites font le voyage par Phủ-Lý, remontant le Đáy en sampan et ce trajet fait de nuit, par un beau clair de lune, est aussi poétique, dit-on, qu'une promenade sur la Rivière des Parfums de Huê ; mais pour cet itinéraire il faut pouvoir disposer de plusieurs jours.

Pendant tout le deuxième mois une animation inusitée est entretenue dans ce coin isolé par les pèlerins qui viennent chaque jour par centaines. Le long des sentiers flottent les bannières dentelées multicolores caractéristiques des fêtes annamites, si pittoresques parmi les vertes rizières. Des boutiques temporaires s'érigent partout : restaurants, marchands d'objets de culte, d'images, de papiers votifs, et sous bien des auvents, se balancent de petites vestes d'enfants car Hương-Tích est par excellence le pèlerinage des femmes stériles. Après avoir prié, certaines d'être exaucées, elles achètent ces petits vêtements, des jouets, des sucreries comme si elles ramenaient déjà avec elles l'enfant qu'elles désirent si fort ; ou bien encore ce sont les mamans qui rapportent pour leurs enfants des vestes portant le cachet de la pagode, talisman contre les maladies ; et toutes petites vestes aux bras raides, enfilées sur des bambous, ont quelque chose de réellement touchant.

Après la traversée du Đáy en bac et un court trajet

1 — A 65 kms de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les femmes peinent, s'aidant d'un bâton...

page 238

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à pied à travers champs, on s'installe dans de longues barques plates avec lesquelles pendant une heure on naviguera sur le Hoàng-Giang qui serpente au pied des montagnes. Sur les rizières inondées volent des poules d'eau ; de temps en temps on entend tinter une cloche lointaine et chaque fois qu'on croise une autre barque c'est un concert de « Nam-mô A-di đà-phật », (1) l'invocation rituelle au Bouddha par laquelle se saluent les pèlerins.

Le grand portique de la Pagode semble fermer la vallée et dans la vaste cour c'est la cohue multicolore des fêtes annamites qui tiennent à la fois du pèlerinage et de la foire.

On se perd dans le dédale des innombrables corridors et des bâtiments intérieurs encombrés par la foule, mais la pagode elle-même n'est qu'une étape. C'est à la grotte, là-haut dans la montagne, qu'il faut aller pour comprendre ce qu'est la véritable dévotion.

Par un sentier raide et tortueux, où les pierres glissantes ont été polies par des milliers de pieds nus, on s'élève rapidement, faisant halte un instant aux multiples pagodons qui jalonnent le chemin et où les dévotes offrent des fleurs, des bâtonnets d'encens et des sapèques.

L'écho renvoie à travers la montagne le son des cloches, la rumeur de la foule, et de temps en temps les mots clamés à tous les vents, d'une invocation dont la puissance enlève la fatigue : « Nam mô Quan-thê Am bô-tát » (2).

Il fait chaud sous le soleil de midi cependant voilé de

1 — Respects à Amitâbha.
2 — Respects à Avalokiteçvara.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nuages et les femmes peinent, s'aidant d'un bâton, mais tous les pèlerins qui se croisent se saluent allègrement de la phrase traditionnelle et le long du sentier c'est comme un chœur où se poursuivent d'interminables « Nam-mô A-di đà-phật » mille fois répétés.

Il y en a pour presque une heure de raide ascension et l'on désespère d'arriver quand, tout d'un coup, on se trouve au sommet d'un immense escalier qui descend dans la grotte : spectacle saisissant, presque irréel que celui de cette caverne où s'agite une foule lilliputienne.

Dans la pénombre, obscurcie encore par les fumées d'encens, brillent comme des étoiles les bougies allumées sur des autels à peine visibles. Il semble que dans un conte de fées seulement puisse exister ce palais souterrain où, saisi, on hésite à descendre.

Les mille bruits qui se répercutent contre les parois de pierre font un bourdonnement sourd dans lequel dominent le tintement des clochettes et les ritournelles du « đàn nguyệt » (guitare annamite).

Mais quand d'en bas, du fond de la grotte, on regarde vers la lumière du ciel, l'illusion est plus fantastique encore : le long des marches où, dans la brume du contre-jour et de la fumée odorante, montent et descendent les pèlerins en tunique, on croit voir soudain se matérialiser le songe de Jacob, l'échelle reliant le ciel à la terre, où montaient et descendaient les anges, tellement, dans ce paysage fantastique, le merveilleux est inséparable du réel,

Puis c'est le retour et l'on ne peut rien imaginer de plus poétique que la promenade en barque sur le Hoàng-Giang, au coucher du soleil, quand sur la nature apaisée,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

flotte une brume rose, tandis que les montagnes dressent contre le ciel leurs silhouettes bleu-sombre.

Quand l'époque des pèlerinages est passée, Huong-Tích retourne à son isolement, et dans les montagnes aux formes étranges recouvertes d'une inextricable végétation la pagode solitaire retrouve le silence où méditent ses bonzes. Seules, à la nuit tombante, s'envolent vers les sommets les vibrations de la cloche crépusculaire qui « ramène l'espace ». (1)

1 — Thu Không

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA PAGODE DES QUATRE-COLONNES

Une terre sans histoire peut être belle, d'une beauté pittoresque, mais combien plus émouvants sont les lieux auxquels les souvenirs ont donné une âme.

Au Tonkin où tant de Français dorment leur dernier sommeil : soldats, explorateurs, colons, au Tonkin qui fut selon le tragique poème d'Armand Lafrique, une :

« Terre aux sueurs de sang,

« Où la mort sans répit guette tout ce qui bouge »,

il n'est pour ainsi dire pas possible de vivre sans être hanté par le passé qui constitue à la fois un enseignement et une inspiration.

Que de pèlerinages peut faire autour de Hanoi celui qui, sur le livre grand ouvert du présent, recherche l'explication de ce qu'il a appris aux pages émouvantes des récits d'autrefois : le Pont du Papier, la route de Sontây, Hoài-Đức, Thulê... Il est cependant un lieu moins connu quoique profondément impressionnant, car la nature y prêta sa beauté à un épisode tragique de la Conquête, c'est la pagode de Thúy-Phượng à Trèm, la pagode des Quatre-Colonnes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A quelques dix kilomètres sur la digue du Fleuve Rouge, ou plutôt, en contre-bas, sur l'étroit espace qui s'insère entre le fleuve et la digue et que les eaux rongent un peu plus chaque jour, la pagode de Trèm semble se cacher derrière les arbres touffus d'un verger entouré de murs gris. Mais si, contournant ce mur, on suit le sentier qui descend de la digue, on se trouve soudain devant un paysage si pittoresque, qu'il restera à jamais gravé dans la mémoire de celui qui l'aura contemplé: quatre colonnes blanches se dressent presqu'au bord de l'à-pic au bas duquel, à dix mètres, coule le fleuve tumultueux, comme si elles montaient la garde devant la pagode aux lourdes toitures basses.

Et par delà la svelte silhouette de ces colonnes, et par delà les eaux, sur l'horizon, s'estompent des montagnes bleu-gris et mauves : au nord-est le Tam-Đảo et à l'ouest le Tản-Viên, la montagne sacrée dont les trois sommets se dressent tels des gardiens farouches, à la porte du vieil Annam.

Quelques barques aux voiles brunes naviguent sur les eaux rougeâtres, des trains de bambous et de bois descendent le courant et, devant ce paysage, immuable depuis des siècles, au bruissement berceur des remous on s'enfonce dans les rêves d'une époque sans âge.

Une ambiance magique flotte autour de ce sanctuaire qui domine le fleuve, comme si l'âme du géant Lý-ông-Trọng auquel il est dédié, hantait réellement ce lieu qu'il avait aimé.

Ce géant annamite qui vécut au IIIème siècle était en effet originaire du village de Trèm. Le roi An-Dương en fit présent à l'empereur de Chine qui l'envoya sur la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

frontière mongole tenir en respect les Hung. L'empereur le prit en si grande estime qu'il lui donna une de ses filles en mariage ; mais, devenu vieux, Lý-ông-Trọng, pris par la nostalgie du pays natal, voulut revoir le Fleuve Rouge. L'empereur lui permit de partir, cependant au bout de quelque temps il le rappela en Chine et voulut le forcer à revenir. L'amour du pays natal fut le plus fort et de désespoir, le géant se suicida. Désolé et repentant, l'empereur de Chine lui rendit les honneurs posthumes.

Huit cents ans plus tard, un des Gouverneurs chinois de l'Annam fit rechercher le lieu de la maison de Lý-ông-Trọng et y éleva un temple.

Dans le secret des cours intérieures où les frondaisons entretiennent une ombre humide, on a la sensation d'une présence tutélaire ; des arbres nains et des cyprès y dessinent un jardin chinois ; un frangipanier secoue sur les dalles le parfum de ses fleurs blanches.

Un vieux gardien à barbiche émerge du sanctuaire aux portes de bois vermoulu, mais on n'ose entrer et violer un mystère qui se refuse, troubler le recueillement solitaire et hautain ; alors, on s'assied sur les marches de pierre rude sous l'auvent extérieur, face au fleuve, et voici que d'autres souvenirs ressuscitent tandis que le vent fait gémir les troncs des ylang-ylang et que par-dessus les eaux retentissent des appels lointains.

De grosses jonques péniblement luttent contre le courant, halées à la perche malgré les voiles déployées et l'on évoque le fantôme de Jean Dupuis, « aventurier » au cœur généreux, explorateur du Fleuve Rouge dont la flottille, un jour, remontant vers le Yunnan avait croisé au pied de cette pagode.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un peu plus tard ce fut la lutte contre les Pavillons Noirs et la Pagode aujourd'hui endormie a assisté, il y a plus d'un demi-siècle à l'un des drames de cette atroce guerre d'embuscades où tant de Français ont trouvé une mort follement héroïque.

C'était le 15 Août 1883, la garnison de Hanoi effectuait une sortie pour rejeter l'ennemi au-delà du Đáy.

Toute la journée, sous le ruissellement d'une de ces pluies torrentielles, caractéristiques de la saison, la lutte fut terrible.

« Nous marchions sur une digue étroite, boueuse, glissante, (raconte un chroniqueur de l'époque) à notre droite, le fleuve, à notre gauche, l'étendue sans fin des rizières entièrement inondées, au sol détrempé... A un coude brusque que fait la digue du village de Trèm, nos soldats se heurtent à une barricade qui barre complètement la route. Soudain des coups de fusil se font entendre.

« L'ennemi nous attend de pied ferme et accepte la lutte... c'est alors une véritable boucherie, un carnage sans nom... Les Pavillons Noirs bien armés et approvisionnés en munitions se sentent terriblement forts derrière leurs abris et c'est presque à bout portant qu'ils tirent sur les assaillants. Au milieu de la digue, le colonel Bichot donne ses ordres à cheval, superbe de calme et de courage, entraînant tous ses hommes par son audace et son sang froid... »

A trois heures de l'après-midi, sur le Fleuve Rouge, le *Pluvier*, le *Léopard*, la *Fanfare*, l'*Eclair*, la *Trombe* ouvrent un feu violent sur la dernière barricade des pirates, qui est enfin emportée.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« En arrivant à la hauteur de la pagode des Quatre Colonnes, notre flottille est accablée par une décharge d'artillerie qui part de la rive droite du fleuve. Les pièces ennemies sont invisibles pour nos marins, car une épaisse forêt de bambous borde le cours du Sông Cái. »

L'ennemi a établi en avant de la pagode un redan garni de six pièces de gros calibre, placées derrière ces bambous, dans lesquels sont pratiquées d'étroites ouvertures qui laissent passer les projectiles.

Ne pouvant tourner cette batterie à cause des rizières inondées, le colonel Bichot remet l'attaque au lendemain, et afin de laisser reposer ses troupes, va s'installer pour la nuit, dans une pagode voisine.

Au petit jour, nos soldats reprennent leur marche en avant et trouvent la pagode des Quatre-Colonnes évacuée; ils y font halte et attendent les nouvelles des deux autres colonnes : celle qui a pris part la veille au tragique combat de Vong et celle qui est montée à l'assaut de Phủ-Hoài. Toutes deux, repliées en bon ordre, rentrent à Hanoi ; seule la colonne du colonel Bichot reste sur la position conquise. « Là, raconte un témoin, nous attendent des épreuves inouïes ». Grossi par les pluies, le Fleuve Rouge, large en cet endroit d'environ mille mètres, n'est plus qu'un colossal torrent, entraînant dans son impétuosité toutes sortes de débris et de cadavres. Dès cinq heures du soir le colonel Bichot craint que le fleuve ne franchisse ses digues.

A dix heures ses sinistres appréhensions se réalisent et les eaux entrent furieusement dans la pagode des Quatre-Colonnes, où nos soldats sont abrités.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En dix minutes, pendant lesquelles c'est une confusion inexprimable, les eaux montent de 1 m. 20...

A deux heures du matin, nouvelle et plus terrible alerte : le flot monte avec une rapidité effrayante, menaçant d'entraîner les murs de la pagode. Finalement, dans la nuit opaque, sous les grondements du tonnerre, la pluie torrentielle et le vent qui hurle, un va-et-vient s'établit et la plus grande partie des troupes trouve abri à bord du *Pluvier* et de la *Trombe*.

Mais le colonel Bichot ne veut pas, lui, abandonner la pagode et avec une demi-compagnie, il y achève sa nuit, réfugié sur la toiture qui menace à chaque instant de s'écrouler.

Au jour, la pluie cesse et les Français conservent la position si chèrement conquise... (1)

∴

Aujourd'hui, l'herbe verte a poussé au pied des colonnes. Témoin muet et comme impassible des drames d'autrefois, la pagode veille au bord du fleuve dont les eaux effaçant un passé de sang et de gloire coulent... coulent... éternelles et indifférentes à l'agitation des hommes.

(1) Dans L'*Annam sanglant*, A. de Pouvourville a fait de cet épisode un récit très spectaculaire mais nous avons préféré nous en tenir à la relation historique de Dick de Lonlay.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROMENADE A YÊN SỞ

La visite d'une pagode à l'époque d'un pèlerinage quand s'y trouve rassemblée la foule toujours pittoresque des campagnes laisse dans la mémoire l'inoubliable souvenir d'une image colorée.

Mais il est certains sites auxquels la solitude confère un charme fait de mystère, plus attirant encore ; le đình de Yên Sở est peut-être bien de ceux-là.

* * *

Partis de Hanoi à bicyclette, le matin de bonne heure, nous avions pris la route de Sontây (1). C'est un spectacle toujours pareil et dont cependant on ne se lasse jamais que celui de ces routes du Delta où indéfiniment défilent les campagnards, foule animée malgré les vêtements ternes, couleur de la terre dont elle vit. Tous ces paysans trottant sous le « gánh », qu'on voyait arriver de loin, en interminable procession à travers les champs de maïs,

1 — Suivre la route de Sontây jusqu'au km. 22 (Dan-Phuong), tourner à gauche, à travers le village, et prendre la R. P. 72, qui, en quelques kilomètres sur la digue, conduit à Yên-So (village dit « des cocotiers »). On peut, en continuant cette route, revenir à Hanoi par Hadong.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

donnaient une extraordinaire impression d'abondance, chargés qu'ils étaient de légumes, de fruits, de grains et de volailles ; plus loin s'étendait la plaine couverte de rizières bientôt prêtes pour la moisson et, de cette campagne fertile et paisible émanait quelque chose de réconfortant, de rassurant, une sorte de sécurité.

Mais quand on abandonne enfin la grande route pour grimper sur la digue qui conduit à Yên-So, le paysage change d'aspect et la richesse un peu monotone des rizières fait place à une variété pleine de charme : villages riants dans les champs cultivés, bouquet d'arbres abritant quelque pagode curieuse, troupeau dans la prairie, étang où verdissent les premières feuilles de lotus, mais surtout on se sent tout baigné par la sérénité profonde qui est l'âme même de cette nature heureuse.

Bientôt, dans le lointain confus, on voit se balancer des palmes : les premiers cocotiers dont la présence inexplicable donne un caractère tout particulier à cette région du Tonkin.

A mesure qu'on approche c'est une vraie forêt de palmiers avec des noix énormes attachées sous leur bouquet de feuilles et si l'on descend dans un de ces villages aux toits de chaume on retrouve des images du Sud-Annam, voire même de Malaisie et l'on finit par se perdre dans le dédale des troncs lisses dont la perspective s'enchevêtre sous l'ombre verte.

A Dương-Liễu (1), c'était jour de marché et, devant le đình au vaste toit évasé, les paysannes avaient étalé leurs denrées : régimes de bananes, paniers de riz, aubergines

1 — 1 km avant Yên-So.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blanches, patates... très humbles produits pour la plupart qui faisaient paraître cette foule de campagnards plus primitive encore, Mais quand, de l'intérieur du « đình », on regardait entre les colonnes tous ces paysans aller et venir sur la petite place ensoleillée, cela formait un tableau si pittoresque qu'il était de ceux qui restent à jamais gravés dans la mémoire et dont, aux jours d'ennui et de découragement, le souvenir vous console quand on se dit : « J'ai eu la chance de voir tout cela... »

Le «đình» est très original avec son plancher surélevé, comme un balcon, ses balustrades à colonnettes et les sculptures extrêmement fouillées des charpentes, bien différentes de celles qu'on voit en général dans les édifices de ce genre. Il est dommage que les termites minent peu à peu ce bois si merveilleusement travaillé et que les chauves-souris en souillent les ornements.

Toute une corporation de barbiers y était installée, rasant les têtes, curant les oreilles, râclant les mentons et éparpillant au hasard cheveux et pellicules, ce qui était bien dommage aussi malgré l'amusant coup d'œil.

Non loin de là descend sur la droite, le chemin pavé de briques qui conduit au đình de Yên-Sở.

Quand on arrive au vallon discret où semble dormir le temple dédié à Lý-phục-Man (1) on reste réellement saisi par l'harmonie et la paix de ce lieu enchanteur car il semble que tout cela vient de surgir comme dans les légendes ; c'est à peine si l'on ose descendre l'allée, qui

1 — Pour l'histoire du đình dédié à Ly-phuc-Man, on consultera avec intérêt la brochure de S. E. Hoàng-trọng-Phu « Pagodes, temples et maisons de culte de Hanoi. 1932 ». Elle donne aussi les itinéraires avec cartes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

passant entre les colonnes du portique, trace dans le pré vert un chemin rectiligne, on craint, en approchant, de voir la vision s'effacer et le temple aux toits gris s'évanouir dans un nuage. Cette impression de surnaturel est accrue encore par le ramage d'oiseaux si nombreux, aux chants si variés qu'on peut se croire réellement sous l'influence d'un sortilège ; comme dans la légende chinoise de « Clair-Esprit » (1), ce jeune étudiant qui, traversant un bois par un jour de printemps arriva devant la maison fantôme d'une femme très belle et très aimée au temps jadis qui « ne mourut pas ainsi que meurent les autres femmes, quelque chose d'elle survivant encore dans les bois profonds » où se trouvait son tombeau.

Des deux côtés de la pelouse des letchis, couverts de fruits, arrondissaient leur ombre de midi et comme posés sur le tapis d'herbe verte se dessinaient les bâtiments du đình dans la perfection de leur architecture en plan. Derrière, s'enchevêtraient les arbres d'un bois mystérieux et touffus, le bois sacré qui abrite le tombeau du génie.

Quelques sentences inscrites sur du papier rouge déjà pâli ornaient les colonnes du kiosque en forme de pagodon servant de porte au mur d'enceinte et, à travers les dessins à jour des vantaux, on pouvait voir la cour de briques roses ourlées d'herbe avec, tout au fond, le sanctuaire au faîte duquel se convulsaient les dragons symboliques.

---

1 — Fantômes de Chine. — Lafcadio Hearn-Trad. Marc Logé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Deux vieux gardiens vinrent au devant de nous, vieillards à barbiche blanche, l'un en veste violet-pourpre, l'autre en jaune safran, tous deux tellement en harmonie avec la tranquilité du lieu qu'on avait l'impression d'avoir dérangé des Immortels et, qu'instinctivement, on cherchait des yeux l'échiquier dont les dieux taoïstes charment leurs loisirs.

Ils ouvrirent pour nous les portes du temple, masqué par un écran de bambou et dans la pénombre on voyait s'aligner les grands oriflammes, les parasols, ronds, les draperies, les armes et les emblèmes, les vases, les brûle-parfums, tous ces accessoires ordinaires des pagodes auxquels l'ombre donnait une magnificence inaccoutumée. Et, en retrait, dans l'entrebaillement de portes basses, laquées rouge et or, on devinait dans un réduit plus mystérieux encore la silhouette de quelque divinité, tandis que des chauves-souris voletaient dans l'air moite à odeur de moisi.

Derrière le sanctuaire on découvrait un jardin en miniature, avec un bassin d'eau verdie, des arbres nains et tous les arbustes traditionnels des pagodes ; des orchidées jaune d'or fleurissaient contre un tronc ; une vigne aux minuscules raisins verts courait sur la tonnelle de bambou ; au coin d'un mur grimpait un rosier blanc qui, sur les vieilles tuiles laissait pleuvoir ses pétales. Un rang d'aréquiers répandait à l'entour le parfum si doux de ses fleurs minuscules, puis au-delà d'un verger de jacquiers, de manguiers, de longaniers, c'était la profondeur du bois à l'accès interdit d'où émergeaient d'immenses touffes de bambous.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Si, tournant le dos au « đình », on regardait vers la campagne, on voyait, avec en premier plan, les colonnes surmontées de phénix, la verdure des champs sous le ciel légèrement nuageux, les étranges rochers de Sài-sơn et dans le lointain les montagnes bleues ; les paysans qui passaient sur la digue dessinaient leur silhouette à contre-jour sur le fond clair.

Installés sur la pelouse, à l'ombre d'un des letchis, nous parlions du génie du lieu, le guerrier « Lý Phục Man » « vainqueur des sauvages », auquel l'un des rois « Lý » donna sa fille en mariage et que la légende fait mourir mystérieusement dans un bois, quoique d'autres prétendent que vaincu, il se suicida au bord du Hát Giang (le Đáy) tout proche.

Mais bientôt la conversation cessa ; le ramage des oiseaux devenait réellement prodigieux ; jamais encore en aucun lieu du Delta nous n'avions entendu pareille variété : appels, trilles, sifflements, ritournelles, vibratos véhéments, arabesques interminablement modulées ; des notes piquées ponctuant les longues phrases mélodieuses, un « houhou » velouté interrompu par une petite crécelle, de timides « tui-tui » opposés à des croassements vulgaires, des friselis de notes qui semblaient en or, d'autres limpides comme un chant de flûte, des voix moqueuses et des voix tendres et la mélancolie des chansons graves; en sourdine le roucoulement continu des tourterelles et, mêlé à tout cela, l'effervescence des insectes au soleil, le bruissement des feuilles et le léger grincement des bambous qui se frôlent.

L'impression de surnaturel se faisait de plus en plus étrange et comme dans le bois ensorcelé de la légende, « l'air

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

... le guerrier Ly Phuc Man « vainqueur des sauvages ».

page 252

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

était tout imprégné d'un lourd parfum de fleurs et tout vibrant du bourdonnement des abeilles... Il semblait que nul n'avait depuis de longues années foulé le sentier. L'herbe y poussait très haute, de grands arbres entrelaçaient leurs bras puissants et moussus au-dessus du chemin qu'ils ombrageaient. Le chant des oiseaux faisait frémir la pénombre des feuilles ; des vapeurs dorées glorifiaient les profondes avenues du bois et l'haleine des fleurs les parfumait comme l'encens parfume les voûtes du temple...» ; il semblait que le moindre geste allait faire évanouir la vision du sanctuaire, mystérieusement surgi à l'orée du bois où se cache la tombe du génie dont la solitude est bercée par le soupir des feuilles.

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

. ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 OCTOBRE 1944
SUR LES PRESSES DU COURRIER

HAIPHONG INDOCHINE

Permis d'imprimer N° 348 du 1er Septembre 1944
délivré par le Service local de l'I. P. P. au Tonkin
pour mille exemplaires

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimé en Indochine

Université Côte d'Azur. Bibliothèques